X 1330

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lecontedutonneau01swif

LE CONTE DU TONNEAU

S977t
F

LE CONTE DU TONNEAU,

Contenant tout ce que les
ARTS, & les SCIENCES
Ont de plus SUBLIME,
Et de plus MYSTERIEUX;
Avec plusieurs autres Pieces très-curieuses.

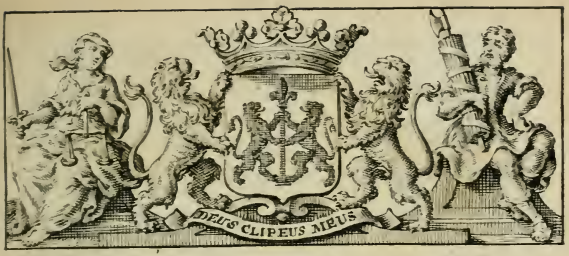
Par JONATHAN SWIFT,
Doïen de St. Patrick en Irlande.

Traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER.

361044
28.1.39

A LA HAYE,
Chez HENRI SCHEURLEER,
M. DCC. XXXII.



AU

TRES NOBLE
ET PUISSANT SEIGNEUR
ADRIEN PIERRE
BARON de HINOJOSA,
PRESIDENT DE LA COUR D'HOLLANDE, ZEELANDE, ET DE WESTFRISE; &c. &c. &c.

NOBLE ET PUISSANT SEIGNEUR,

Offrir à quelqu'un ce que la Nation du Monde la plus ſpirituelle & la plus ſenſée a

produit de plus judicieux & de plus delicat, c'eſt ſuppoſer indubitablement en celui à qui on le dédie beaucoup de Penetration & de grandes Lumieres.

Cette Verité, *Noble & Puiſſant Seigneur*, me meneroit naturellement aux Eloges qui ſont dus à Vos belles Qualitez, ſi j'étois aſſez imprudent pour me livrer au Zèle que je me ſens pour tout ce qui eſt eſtimable en Vous.

Nous vivons dans un Siecle, où le vrai Merite doit conſiderer comme une Inſulte les Louanges, qui ne font qu'enfler un Diſcours ſans lui donner le moindre Corps; & qui, à force d'être appliquées in-

indifferemment à toutes sortes d'Objets, ont perdu le droit de signifier quelque chose.

Quand même les Eloges seroient aussi rares que les Vertus dont ils devroient être naturellement la Récompense; je serois inconsideré, si je me donnois les Airs d'entreprendre Votre Panegyrique. Je n'ai pas assez de Vanité, pour croire que mon Approbation soit de niveau avec Votre Merite; & je suis trop vain, pour vouloir passer dans le Monde pour le Plagiaire de la Voix publique.

Je me contente, *Noble & Puissant Seigneur*, de Vous prier de recevoir avec Votre Bonté ordinaire cette foible

Marque de mon Dévoûment: &, en implorant Votre Bienveillance, je ſouhaite que cet Ouvrage puiſſe contribuer à vous délaſſer agréablement l'Eſprit, quand il eſt fatigué des Peines infinies que Vous vous donnez ſans relâche, pour ſauver les Biens, l'Honneur, & la Vie des Hommes, de cette Mer orageuſe de Chicanes, qui inondent les Tribunaux.

Je ſuis avec un très-profond Reſpect,

Noble & Puiſſant Seigneur,

VOTRE

très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

H. SCHEURLEER.

PRE-

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

SI jamais Livre a eu besoin d'une Préface, j'ose dire que c'est celui-ci. Il est vrai, qu'il est déja tout chargé de toutes sortes de Discours préliminaires; mais, ce n'est nullement dans le dessein de nous faire entrer dans les veritables Vuës de l'Auteur: ce sont plûtôt des parties de l'Ouvrage même; & les Ironies Satiriques, dont ils sont tout remplis, tendent au même But que tout le Livre.

Les Anglois le considérent avec raison comme un Chef-d'Oeuvre de fine Plaisanterie; &, malgré la langueur, qu'une Traduction doit de necessité donner à ces sortes de Productions d'Esprit, je croi que le Lecteur convien-

dra, qu'il eſt difficile de trouver dans aucune Langue un Ouvrage ſi plein de feu, & d'imagination. Il eſt vrai en même tems, qu'il ne ſe peut rien de plus biſarre. La Narration eſt interrompuë continuellement par des Digreſſions, qui occupent plus de place que le Sujet principal; mais, cette Biſarrerie n'eſt point l'effet d'un Eſprit dereglé, qui s'échape à ſoi-même, & dont la Raiſon ne ſauroit maitriſer la fougue : ce Deſordre eſt affecté, pour tourner en ridicule les Auteurs Anglois les plus modernes, qui ſe plaiſent à ces ſortes d'Ecarts impertinens, uniquement pour donner du volume à leurs Productions.

Ces Digreſſions, d'ailleurs, ſont d'un Tour ſi particulier, & pleines d'un Badinage ſi ingenieux, & ſi peu commun, qu'il eſt impoſſible qu'un Lecteur, qui a aſſez de pénétration & de jugement, pour développer la délicate ſolidité de ces Ironies, s'impatiente de retourner au Sujet principal.

La plûpart de ces *Diſſertations incidentes* ſervent à jetter un Ridicule ſur les Modernes, & ſur-tout ſur ceux d'entr'eux qui s'emparent du beau Nom de *Critiques*. L'Auteur de cet Ouvrage

eſt

eſt grand Partiſan des Anciens, & peut-être Partiſan outré. J'aurois tort de décider là-deſſus, parce que *adhuc ſub Judice Lis eſt.* Le Procès n'eſt pas encore vuidé, & peut-être ne le ſera-t-il jamais. Quoiqu'il en ſoit, jamais le Parti des Anciens n'eut un plus habile Defenſeur. Juſqu'ici, les Avocats de cette Faction n'ont été gueres que des *Savantas*, qui ne ſavoient que dire des Injures groſſieres, & oppoſer à leurs Antagoniſtes un Bouvelard faſtueux de Citations inutiles, fondé ſur un Orgueil pédanteſque. C'étoient des gens ſi familiariſez avec les Langues ſavantes, qu'ils ne ſavoient qu'à peine tourner une Periode dans leur Langue maternelle; &, par malheur pour eux, ils avoient à faire à des gens, qui avoient de l'Eſprit, du feu, du ſtile, & qui ſavoient s'inſinuer dans l'Eſprit du Lecteur par un Badinage élegant, & par une Raillerie délicate.

Notre Auteur eſt le premier de ſon Parti, qui ait ſu mettre les Rieurs de ſon coté, & combatre les Modernes avec leurs propres Armes.

Ceux, à qui il en veut le plus, ſont les *Critiques* de profeſſion, Race de petits Eſprits, dont le mince bon-ſens animé

par une bonne doze de malignité, ne s'occupe qu'à rassembler les endroits foibles des Auteurs les plus illustres, sans leur rendre la moindre justice sur l'art qui anime tout le corps de leurs ouvrages, & sur les passages admirables, qui les embellissent par-tout. C'est avec raison, que l'Auteur fait main basse sur cette lâche Vermine de *Garçons Beaux-Esprits*; & je suis persuadé, que les plus éclairez d'entre les Modernes lui en sauront autant de gré, que les plus zélez Partisans de la venerable Antiquité.

La Piéce principale, qu'on trouvera dans ce premier Volume, est intitulée *Le Conte du Tonneau*, pour les Raisons qu'on trouvera dans la Préface de l'Auteur. Le But en est de tourner en ridicule la Superstition, & le Fanatisme, qui deshonorent absolument une Religion, qui, dans son Institution primitive, n'a eu pour toute Parure qu'une *raisonnable Simplicité*. Tout cet Ouvrage est une Allegorie parfaitement bien soutenuë d'un bout à l'autre, & très-propre à faire revenir d'un Paganisme déguisé, ceux qui se font une gloire d'être apellez Chrêtiens : elle est capable de les faire renoncer à de certaines Subtilitez

tez metaphyſiques, qui éblouiſſent le plus ceux qui les comprennent le moins, & à de certaines Imaginations creuſes, qu'on honore du titre d'Inſpirations, quoiqu'elles ne ſoient réellementque l'effet de certaines Vapeurs ordinaires à des Conſtitutions atrabilaires & hypocondriaques.

Pour mettre le Lecteur au fait de cet Ouvrage Allegorique, il ſera bon, je crois, de lui en tracer ici un Plan abregé.

Un Pere a trois Fils. Avant que de mourir, il leur donne à chacun un Habit neuf d'une grande Simplicité, mais qui en recompenſe a la proprieté de ne s'uſer jamais, & d'être toujours juſte au corps de celui qui le porte. Il leur ordonne ſous de grandes peines de le broſſer ſouvent, mais de n'y rien changer, ni de le relever par aucun Ornement. Il leur donne encore un Teſtament, qui contient tous les Préceptes, qu'ils doivent obſerver, pour porter leur Habit conformement à ſa volonté, & pour vivre enſemble dans une Amitié fraternelle. Ils obſervent ponctuellement ces ordres pendant quelque tems; mais, ſe voïant mépriſez, parce qu'ils ne ſe conformoient pas à la Mode, ils ne négli-

gent rien pour expliquer les Préceptes du Teſtament d'une maniere favorable à leurs Caprices. Un d'entreux, le plus verſé dans la Philoſophie, leur applanit toutes les Difficultez, par des Sophiſmes ſubtils, & leur fait charger leurs Habits de toutes ces Parures introduites par la Folie inconſtante du Genre-humain : il leur perſuade même à la fin d'enfermer le Teſtament dans un coffre-fort, pour s'épargner la fatigue continuelle de l'Interprétation. Enorgueilli par ſes prétenduës Lumieres, il s'érige peu à peu en Tyran, & veut obliger ſes Freres à ſouſcrire à ſes imaginations les plus chimeriques & les plus contradictoires: il porte même l'extravagance juſqu'à vouloir être apellé *Mylord Pierre*; &, voïant que leur ſoumiſſion n'alloit pas auſſi loin que ſes fantaiſies, il les chaſſe de la Maiſon Paternelle. Avant que de le quitter, ils ſont aſſez habiles pour tirer du *Teſtament* une Copie Autentique; &, dès qu'ils s'en ſont emparez, ils prennent l'un le Nom de *Martin*, & l'autre celui de *Jean*.

Ils ſe logent dans une même Maiſon, & ſe mettent d'abord à réformer leurs Habits. *Martin* le fait d'une maniere cal-

calme & sensée, & aime mieux y laisser quelque Ornement peu essentiel, que de le déchirer. Pour, *Jean* il n'écoute que son Zele ; il le met tout en lambeaux : & voïant que son Frere ne veut pas l'imiter, il se brouille avec lui, cherche un quartier ailleurs, & donne dans les plus hautes Extravagances.

On voit facilement, que, dans cette Allegorie, les *Habits* simples, c'est la Religion Chrétienne dans sa premiere Pureté ; le *Testament du Pere*, les Livres du Nouveau Testament ; ces *Parures*, les Ceremonies & les Dogmes de la Religion Catholique ; *Mylord Pierre*, le Pape, ou l'Eglise Romaine ; *Martin*, la Religion Lutherienne ; *Jean*, la Religion Reformée ; & ainsi du reste.

L'Auteur paroit favoriser ici *Martin*, aux Depens de *Jean*, dont il turlupine presque par-tout le Zele inconsideré. La raison en est, qu'il veut plaider la Cause de l'Eglise Anglicane, qui, à l'Exemple des Lutheriens, a gardé plusieurs Cérémonies des Catholiques, dont elle croïoit la Reforme trop dangereuse : au lieu que les Calvinistes, pour vouloir reformer avec trop de rigueur, ont mis

eux-mêmes des bornes à leur Réformation. D'ailleurs, il range sous les Etendarts de *Jean* toutes les differentes Sectes de Fanatiques, qu'il regarde comme sorties du sein de la R. Réformée, telle qu'elle est établie en Angleterre sous le Nom de *Presbyterianisme*.

Je suis persuadé que ce que je viens de dire à l'avantage de ce Conte surprendra beaucoup la plûpart des personnes, qui en ont entendu parler. Tous les Dévots en Angleterre regardent cet Ouvrage comme le dernier Effort d'une Imagination libertine, qui ne songe, qu'à fonder l'Irreligion sur la Ruine de toutes les Sectes Chretiennes. De la maniere dont la masse generale des hommes, qui ont une Religion, est faite, il faut de necessité qu'elle en forme ce jugement. D'ordinaire, chaque individu humain embrasse les opinions de sa Secte, pour ainsi dire, en *bloc*; & il croit impossible d'être d'une telle, ou d'une telle Religion, si l'on hésite seulement sur le moindre Article de sa Confession de Foi. Nous heritons la Religion de nos Parens: ils nous en délivrent les Dogmes solides & raisonnables pêle-mêle avec le Fanatisme & la Superstition. Heritiers

ritiers credules, & inconsiderez, nous ne distinguons pas ce qu'il y a de réellement beau & d'utile dans ce Trésor, d'avec la fausse monoye, qui, la plûpart du tems, brille & frappe d'avantage que l'or pur & veritable. Dans cette malheureuse prévention, un homme, qui examine, & qui ose trouver quelque chose à redire à la moindre particularité étrangere de chaque Secte Chrêtienne, passe dans notre Esprit pour un Libertin, qui les rejette absolument les unes & les autres, & qui est indigne de porter le nom de Chrêtien.

Il est impossible, cependant, qu'un homme, qui a des Lumieres, & qui prend l'Evidence pour la seule Regle de ses Opinions, ne soit pas dans cette situation d'Esprit; & qu'il trouve quelque part un Corps de Doctrine & de Cérémonies religieuses, où l'attention la plus forte ne soit pas capable de sentir le moindre défaut, le moindre foible.

Tous les Chefs de Sectes ont été des Hommes: il est naturel, que la vanité, le dépit, & l'esprit de contradiction, les aïent jettez dans quelque égarement; & qu'un homme, qui se trouve

dans

dans une assiette calme & Philosophique, s'en apperçoive sans peine.

J'ôse promettre à tous ceux, qui sont capables de sentir cette Verité, qu'ils ne trouveront rien ici, qui ait le moindre Air de Libertinage, & d'Irreligion. L'Auteur ne touche jamais à aucun de ces Dogmes, que toutes les Sectes Chrêtiennes regardent comme fondamentaux. Il turlupine, dans l'Eglise Romaine, ce qu'il considere, comme des Doctrines inventées, pour asservir la Raison à l'Autorité humaine, & à une stupide Credulité; &, par raport aux differentes Branches de la Religion Protestante, il tourne en ridicule cet Esprit d'Enthousiasme & de Fanatisme, qui rend la Pieté incompatible avec le Sens-commun. Je m'imagine que toutes les personnes sensées en seront obligées à l'Auteur. On ne sauroit rendre veritablement un plus grand service à la seule Religion raisonnable, & digne de la Majesté de Dieu & de l'Excellence de la Nature humaine, que de la debarasser de la Superstition, & de la *Chimere*, qui, non seulement l'avilissent, mais la détruisent de fond en comble, en l'arrachant de sa baze unique & solide, *la Rai-*

Raiſon & le Bon-Sens. La *Pieté* eſt pour ainſi dire la Santé de l'Ame: les Superſtitieux, & les Fanatiques, en font une Fievre chaude; & quiconque s'efforce à y remedier efficacement mérite les plus grands éloges.

Certaines perſonnes m'objecteront ſans doute, qu'il eſt contraire à la bienſéance de railler ſur les Matieres de Religion; &, qu'au lieu de turlupiner, l'Auteur auroit bien fait de découvrir l'Extravagance de ceux qu'il a en vuë, par des Raiſonnemens graves & ſerieux. La Réponſe ſuit d'elle-même de ce que j'ai déja établi: il ne s'agit point ici de Matieres de Religion; il s'agit de certaines Extravagances, & de certains Egaremens d'Eſprit, qui n'ont rien de commun avec la Religion, & qui y ſont preſque auſſi contraires que l'Irreligion même. D'ailleurs, le moïen de raiſonner ſerieuſement avec des gens, qui n'admettent pas le bon-ſens comme juge naturel de leur ſentimens, & qui trouvent du crime à y avoir recours? S'il y a quelque choſe qui puiſſe reveiller leur Raiſon de la Lethargie où ils la jettent de propos déliberé, c'eſt le ſel piquant de la Raillerie.

J'a-

J'avouë que l'Auteur auroit bien fait de badiner un peu plus ſagement, & de ne pas mêler à ſes Ironies certains Tours gaillards, qui revoltent une Imagination un peu délicate. J'ai adouci ces Endroits autant qu'il m'a été poſſible ; & j'oſe eſperer que la Pudeur du Public François ne ſe gendarmera jamais contre mes Expreſſions.

Je conviens encore, qu'à mon avis l'Auteur auroit agi ſagement, en écartant toûjours de ſes Badinages tout Paſſage formel de l'Ecriture Sainte. Il eſt vrai qu'il ne les turlupine jamais dans leur Sens naturel, qui dans le fond eſt le ſeul reſpectable ; il n'en tourne en ridicule que l'aplication honteuſe, qu'en font des eſprits foibles : mais, tous les Lecteurs ne ſont pas capables de faire cette Diſtinction, qui eſt quelquefois aſſez délicate ; & il y a de la charité, & de la prudence, à leur épargner ces ſortes de Scandales.

Il n'importe gueres, qui ſoit l'Auteur de cet Ouvrage. Je dirai pourtant, que des gens l'ont attribué au célébre *Chevalier Temple* ; mais, que l'Opinion generale le donne au *Docteur Swift*, Miniſtre Anglican, & un des plus beaux

Eſprits

Esprits de la Grande-Bretagne. Si réellement il y a de grands Lambeaux de ce Livre qui se sont perdus ; ou bien si l'Auteur a affecté d'y laisser un bon nombre de Lacunes, pour le faire mieux ressembler à un Manuscrit ancien ; c'est ce que j'ignore absolument : & le Public peut l'ignorer avec moi, sans y perdre beaucoup.

Je dirai peu de choses de ma Traduction. J'ai fait tous mes efforts pour la rendre bonne, malgré la Difficulté terrible, qu'il y a à faire passer heureusement d'une Langue dans une autre tout ce que l'Ironie a de plus fin, tout ce que la Raillerie a de plus vif, & tout ce que les Expressions figurées ont de plus hardi. Cette Difficulté est si grande, que jusqu'ici personne n'a entrepris de les surmonter ; & que je merite le titre de Temeraire, si je l'ai tenté sans le moindre succès.

Ce que je sai d'avance, c'est que, quand j'aurois réüssi autant que je puis le souhaiter, les Beaux-Esprits Anglois ne seront pas trop contens de ma Traduction : du moins, ils ne manqueront pas d'en parler sur ce pied-là. Ce sont des gens spirituels, & judicieux, s'il y

en a au monde; & il y auroit de la sottise à leur disputer ces qualitez: mais, ils excellent du coté de l'amour-propre autant que du coté du merite; & je n'en ai jamais vu un seul, qui parlât avec éloge d'un Livre estimé chez eux, & traduit dans un autre Langue. Il faut avouer que leur vanité se conduit à cet égard avec beaucoup de finesse: si un Ouvrage, dont ils font grand cas, déplaît aux Etrangers, c'est la faute du Traducteur; &, s'il est aprouvé, ils donnent la plus haute idée de l'Original, en faisant croire qu'il a été affoibli par la Traduction.

Ils me permettront pourtant de leur dire, qu'en parlant avec mépris généralement de tout ce qui passe de leur Langue dans une autre, ils ne peuvent que décrediter leurs Productions dans l'Esprit des gens qui réfléchissent: ils font penser, qu'il est impossible de bien traduire leurs Ouvrages; ce qui fait soupçonner naturellement, que ce qui y frape le plus consiste plûtôt dans l'Expression, que dans le Sens. Pour moi, qui suis au fait, & qui ai lu avec attention ce qu'ils ont produit de plus estimé, je ne saurois être de cette Opinion: je sais

que

que leurs meilleurs Ouvrages ont une Bonté réelle, qui ne dépend pas du Langage, & dont on peut rendre à peu près l'équivalent dans toutes les Langues du Monde.

Si leurs plaintes, sur le sujet en question, a encore quelque autre motif que la vanité, je croi qu'on peut le deviner sans peine.

Les Anglois sont outrez, & libres à l'excès, dans leur tour d'Esprit, comme dans leur Conduite, & dans leurs Manieres: leur Imagination petulante s'évapore toute entiere en Comparaisons, & en Metaphores; & je suis surpris que leurs plus habiles gens ont une estime & une vénération si grande pour les Anciens, dont ils imitent si mal le Naturel & la noble Simplicité. J'avouë que d'ordinaire leurs Expressions figurées, malgré la bisarrerie d'imagination qui s'y découvre, ont un Sens admirablement exact; mais, dans le grand nombre, il s'en trouve d'extrémement forcées, & dont il faut chercher la justesse. Quoique ces Endroits frapent & charment les Lecteurs Anglois, dont le tour d'Esprit est au niveau de celui des Auteurs, ils ne sauroient que déplaire à

des Etrangers d'un Esprit plus exact, & moins fougueux; &, par-là, un Traducteur sensé se voit dans l'obligation de mettre dans ses Periodes quelque degré de chaleur de moins. Les Beaux-Esprits Britanniques s'en aperçoivent; & ils prennent un effet de prudence, pour un défaut de génie, & d'imagination: ils se plaignent de ce qui merite peut-être des éloges.

Je finirai cette Préface, peut-être déja trop longue, en avertissant que j'ai trouvé à propos de faire quelques Remarques dans les Endroits qui me paroissent pouvoir arrêter un Lecteur judicieux. Si j'avois voulu en faire assez pour rendre tout clair à des gens qui n'ont ni lecture, ni pénétration, le Commentaire auroit étouffé le Livre.

CATALOGUE

DE PLUSIEURS

TRAITEZ,

Faits par le méme Auteur, & dont il fait mention dans les Diſcours ſuivans, comme d'Ouvrages qui verront bien-tót le jour.

1 Le Caractere de l'Aſſortiment de Beaux-Eſprits qu'on trouve à preſent en Angleterre.

2 Un Eſſai de Panegyrique ſur le Nombre TROIS.

3 Une Diſſertation ſur les Productions principales d'une Ruë de *Londres* nommée *Grubſtreet* *.

4 Des Lettres ſur la Diſſection de la Nature Humaine.

5 Le Panegyrique du Monde.

6 Un

* C'eſt une Ruë d'où ſortent la plûpart des Brochures ſubalternes, & de ces Chanſons qu'on peut comparer à celles du *Pont-neuf*.

6 Un Discours Analytique sur le Zèle, considéré *Histori-Theo-Physi-Logicalement.*

7 Histoire Generale des Oreilles.

8 Défense modeste de la Conduite de la Populace dans tous les Ages.

9 Description du Roiaume des *Absurditez.*

10 Un Voiage par l'*Angleterre*, fait par un Noble de la *Terre Australe* inconnuë, traduit de l'Original.

11 Essai Critique sur le *Jargon devot*, considéré Moralement, Physiquement, & Musicalement.

LE CONTE
DU
TONNEAU,

Fait pour l'Utilité Generale

du GENRE-HUMAIN, &

Contenant un Abregé complet de

Tous les ARTS & de toutes les SCIENCES, propres

A INSTRUIRE & A DIVERTIR

LES HOMMES.

Par un Membre de l'Illuſtre Societé

de GRUBSTREET.

Diu multumque deſideratum.

M. DCC. XXXII.

— Juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

Lucret.

DE

DEDICACE

Prétenduë du Libraire

A

MYLORD SOMMERS *.

MYLORD,

PUiſque l'Auteur a fait une ample Dedicace à un Prince † dont aparemment je n'aurai jamais l'honneur d'être connu, & qui eſt fort peu conſideré par les Ecrivains de nôtre ſiécle, me trouvant exempt de l'eſclavage que les Auteurs impoſent ſouvent aux Libraires, je me croi ſage dans ma preſomption, en oſant dedier à Vôtre Grandeur les Ecrits ſuivans, & les confier à ſa protection. Je laiſſe au bon Dieu

* Milord Jean Sommers, Chancelier d'Angleterre, un des hommes les plus illuſtres de ſon Age & de ſa Nation. Grand Protecteur du ſavoir, ce qui lui attira pluſieurs Dedicaces, entre autres celle de notre Auteur, qui lui avoit de grandes obligations.

† La Dédicace ſuivante adreſſée au *Prince Poſterité*.

Dieu & à Votre Grandeur, à en connoître le merite & les defauts: pour moi, je n'y comprend rien; & quand tout le monde n'y entendroit pas plus de fineſſe, que moi, le débit de l'Ouvrage n'en ſera pas moins grand. Le nom de Votre Grandeur, brillant au frontiſpice du livre en lettres Capitales, me debaraſſera facilement d'une Edition tout au moins; & je ne demanderois pas davantage, pour m'élever à la qualité d'*Echevin*, que le privilege de *dedier à Votre Grandeur*, à l'excluſion de tout autre Auteur ou Libraire.

Me prevalant du droit d'un faiſeur de Dedicaces, je devrois ici vous donner une liſte de vos propres vertus, ſans avoir pourtant le moindre deſſein de choquer votre modeſtie. Sur-tout, ce ſeroit ici le lieu de faire un portrait pompeux de votre généroſité pour des gens qui joignent de grands talens à une petite fortune, & de vous faire entendre d'une maniere entre groſſiere & délicate, que je m'entends par-là moi-même.

Je vous avouerai franchement, Mylord, que j'ai eu l'intention de ſuivre cette route batue, & que j'avois déja com-

commencé à extraire d'une centaine d'Epitres Dédicatoires une Quinteſſence de louanges appliquables à Votre Grandeur, quand je fus arrêté par un accident imprevu. En jettant par hazard les yeux ſur la couverture de ces Ecrits, j'y trouvai en grandes lettres les mots ſuivans, *Detur digniſſimo*; & je les ſoupçonnai auſſi-tôt d'caveloper un ſens digne d'attention.

Il arriva par hazard, qu'aucun des Auteurs que j'emploïe n'entendît le Latin, quoique je les aïe païez ſouvent pour la traduction de livres écrits en cette langue. Je fus donc obligé d'avoir recours au Curé de ma Paroiſſe, qui traduiſit ces mots ainſi, *que ceci ſoit donné au plus digne*; & ſon commentaire me fit comprendre, que l'intention de l'Auteur étoit que cet Ouvrage fut dedié au Genie le plus ſublime du ſiecle pour l'eſprit, le ſavoir, le jugement, l'Eloquence, & la Sageſſe.

Là-deſſus, je donne un coup de pied pour aller trouver un Poëte, qui travaille pour ma boutique, & qui demeure dans un cu-de-ſac proche de ma maiſon. Je lui montre la verſion Angloiſe des mots en queſtion, & je le prie de me

guider dans la recherche que je voulois faire du perſonnage que l'Auteur a eu dans l'Eſprit.

Après avoir medité quelques momens, il me dit, que la Vanité étoit une choſe qu'il avoit en horreur, mais qu'il étoit obligé en conſcience de m'avouer, qu'il étoit ſûr que la choſe le regardoit lui-même; & en même temps il m'offrit fort obligeamment de faire pour moi *gratis* une Dedicace adreſſée à ſon propre mérite. Ne voulant pas lui diſputer la ſuperiorité qu'il s'attribuoit, je le priai de faire une ſeconde conjecture: eh mais! me répondit-il, ce doit être moi, ou *Mylord Somers*. De-là, je fus viſiter un grand nombre d'autres beaux-eſprits de ma connoiſſance, avec grande fatigue, & grand riſque de me caſſer le cou ſur tant de degrés obſcurs qui conduiſent aux Galetas. C'étoit par-tout la même choſe: je trouvois tous les habitans du plus haut étage dans la même admiration d'eux-mêmes, & de Votre Grandeur.

Ne croyez pas, Mylord, que je pretende debiter, comme un effet de ma propre induſtrie, ces meſures ſi bien concertées pour répondre juſte à l'intention

tion de mon Auteur; j'avouë ingenûment, que je les dois à une Maxime que j'ai retenuë, & qui dit que celui, à qui tout le monde assigne la seconde place du merite, a un titre inconteſtable pour occuper la premiere.

Conformement à cette verité, mes visites me perſuadérent que Votre Grandeur étoit la perſonne que je cherchois; & auſſi-tôt j'emploïai mes beaux-eſprits à raſſembler des idées & des ingrediens propres à entrer dans le Panegyrique de vos vertus.

Deux jours après, ils m'apportérent dix feuilles de papier remplies de tous côtez; & ils me jurérent, qu'ils avoient *ſaccagé* tout ce qu'on peut trouver de beau dans les caracteres de Socrate, d'Ariſtide, d'Epaminondas, de Caton, de Ciceron, d'Atticus, & d'autres grands Noms difficiles à retenir. Je croi pourtant que ce ſont des fourbes, qui en impoſoient à mon ignorance; car, quand je me mis à examiner leurs collections, je n'y vis rien que moi & tout autre ne ſuſſions auſſi bien qu'eux: ce qui me fit croire, qu'au lieu de piller les anciens, mes drolles n'ont fait que copier ce que les modernes diſent unanimement ſur votre

Chapitre. De cette maniere, Mylord, j'en tiens pour mes cinq piſtoles, que j'ai debourſées ſans aucune utilité.

Si encore en changeant le titre, je pouvois faire ſervir les mêmes materiaux pour une autre Dedicace, comme font ſouvent pluſieurs gens qui me valent bien, ma perte ſeroit réparable: mais des gens ſenſez, à qui j'ai communiqué ces préparatifs, y eurent à peine jetté les yeux, qu'ils m'aſſurérent, qu'il n'étoit pas faiſable d'appliquer tout cela à tout autre qu'à Votre Grandeur.

Je m'attendois du moins à y trouver quelque choſe de la conduite de Votre Grandeur à la tête d'une armée, de votre intrepidité à monter une breche, ou à eſcalader une muraille*. Je me flattois d'y voir votre illuſtre race deſcendant en ligne directe de la maiſon d'Au-

* Mylord Sommers étoit un homme de Robbe, & par conſequent de pareilles louanges ne lui étoient pas applicables: ainſi, l'Auteur turlupine ici finement les faiſeurs de Dedicaces, qui penſent faire merveille en entaſſant vertus ſur vertus, ſans ſe donner la peine de diſcerner, s'il y a la moindre vraiſemblance à les ajuſter au caractere & à la profeſſion de leurs Heros, & s'ils ne les tournent pas en ridicule, au lieu de les louer.

d'Autriche; avec vos talens merveilleux pour l'ajuſtement & pour la danſe, & avec votre profond ſavoir dans l'Algèbre, les Mathematiques, & les Langues Orientales: en un mot, je m'attendois à quelque choſe, où ni moi ni le public ne devions pas naturellement nous attendre. C'eſt-là ce qui m'auroit accommodé à merveille: car, d'aller jetter à la tête des gens la vieille Hiſtoire de votre genie, de votre ſavoir, de votre ſageſſe, de votre juſtice, de votre politeſſe, de votre candeur, de l'égalité de votre ame dans toutes les revolutions differentes de la vie humaine, de votre diſcernement à déterrer le merite, & de votre promptitude à l'honorer de vos bienfaits, & mille autres lieux communs, ce ſeroit en vérité ſe moquer du monde. Qui peut ignorer, qu'il n'y a point de vertu qui concerne, tant *la vie publique*, que *la vie particuliere*, dont dans les differentes conjonctures de la vôtre vous n'aïez donné de brillans exemples? Il eſt bien vrai, que vous avez un petit nombre de grandes qualitez, qui auroient été inconnues à vos amis, faute d'occaſion de paroitre avec éclat; mais, vos Ennemis ont eu le ſoin

de les étaler, & de les mettre dans leur plus beau jour, en leur donnant de l'exercice.

Dans le fond, je serois bien faché que le grand exemple de vos vertus fut perdu pour nos neveux: ce seroit grand dommage pour eux & pour vous; surtout, parce qu'il seroit si propre à servir d'ornement à l'Histoire du * dernier Regne: mais, c'est de-là même que je tire une forte raison pour garder là-dessus le silence; des gens sages m'ont assuré que, du cours que prenoient les Dedicaces depuis quelques années, il y auroit peu d'Historiens qui voulussent y aller puiser leurs caracteres.

Quoi que je sois l'homme du monde le plus porté à approuver tout, il y a un seul petit article sur lequel il me semble que les faiseurs de Dedicaces ne feroient pas mal de changer de plan. Au lieu de nous étendre si fort sur la générosité de nos Mecenas, nous ne ferions pas mal de dire un petit mot de leur patience. Pour moi, je ne puis pas faire un meilleur éloge de celle de Votre Gran-

* C'est le Regne de Guillaume III., sous lequel *Mylord Somers* a joué un Rôle considerable.

Grandeur, qu'en lui procurant un ſi vaſte champ pour la mettre en œuvre. Je crains pourtant, que je ne puiſſe pas vous en faire un ſi grand merite: la familiarité que vous avez eue autrefois avec tant de Harangues ennuïeuſes *, & auſſi inutiles pour les moins que la preſente Epitre, vous rendra ſans doute plus promt à me la pardonner; ſur-tout, ſi vous voulez bien conſidérer, qu'elle vient de celui qui eſt avec toute ſorte de reſpect, & de vénération,

MYLORD,

De Votre Grandeur, &c.

* Ce Seigneur, aïant été Chancelier, avoit entendu dans la Chambre des Seigneurs force Diſcours, & Harangues, qui n'étoient pas toutes de la même force, & de la même utilité.

* Le Libraire au Lecteur.

IL y a déja six ans que ces Ecrits me sont tombez entre les mains, & je crois qu'il y avoit alors à peu près douze mois qu'ils avoient été faits : car, l'Auteur nous dit dans la Préface qui précéde le premier Traité, qu'il l'avoit destiné pour l'année 1697; *& il paroit par differens passages, qu'il les a composez environ dans ce tems-là.*

Pour ce qui régarde l'Auteur, je n'en puis rien dire avec certitude; mais, je puis avancer avec quelque probabilité, que cette Edition se fait sans qu'il en sache rien : j'ai apris, qu'il croit sa copie perduë, l'aïant prêtée à une personne, qui est morte depuis, & ne l'aïant jamais revuë, depuis qu'il s'en est désaisi. De maniere qu'il y a grande aparence, qu'on ignorera toujours s'il y a mis la derniere main, ou si son intention a été d'en remplir les lacunes.

Si je me mettois dans l'esprit de rendre compte au Lecteur de l'Avanture qui m'a rendu possesseur de ces Ouvrages, ce siécle incredule prendroit sans doute tout ce que je pourois dire là-dessus pour un vrai jargon de commerce : il est bon, par conséquent, que

* C'est le Libraire premier Editeur de cet Ouvrage.

que j'épargne cette peine, & à moi, & à mon Lecteur.

On sera curieux, peut-être, de savoir pourquoi je n'ai pas plutôt donné ces Ouvrages au public: je reponds, que c'est pour deux raisons. Premierement, j'ai cru pendant tout ce tems pouvoir m'occuper d'une maniere plus lucrative: en second lieu, j'ai toujours esperé d'entendre quelque nouvelle de l'Auteur, & de recevoir de sa part quelques avis utiles pour mon Edition. Si je me suis déterminé enfin à m'en passer, c'est que j'étois averti qu'on menaçoit sourdement le public d'une certaine Copie, qu'un des plus beaux Esprits du siécle s'étoit donné la peine de polir, ou, comme parlent nos Auteurs à la mode, qu'il avoit accommodé au goût de notre âge. Ni l'expression, ni la chose même, ne sont pas tout-à-fait nouvelles: on a déja pratiqué cette methode avec grand succès à l'égard de Don Quichotte, *de* Boccalini, *de* la Bruyere, *& d'autres Auteurs distinguez. Quelque jolie que soit cette invention, j'ai trouvé plus de franchise à donner l'Ouvrage* in puris naturalibus.

Si quelqu'un veut me procurer une Clef propre à en découvrir les Misteres, je lui en serai très-obligé, & je la ferai imprimer avec plaisir.

EPI-

EPITRE

Dedicatoire à ſon Alteſſe Royale

LE

* PRINCE POSTERITÉ.

J'Offre ici à Votre Alteſſe le fruit de quelques heures de loiſir dérobées aux occupations importantes dont m'accable un Emploi fort éloigné de pareils Amuſemens. C'eſt la pauvre production d'un temps de rebut qui m'a peſé ſur les épaules pendant une longue *Prorogation* du Parlement, une grande ſterilité de nouvelles étrangéres, & une ennuieuſe ſuite de jours pluvieux. Pour cette raiſon, & pour pluſieurs autres, elle

* Comme les Anglois n'ont point de Genre, l'Auteur donne à la *Poſterité* le titre de Prince. La delicateſſe Françoiſe aimeroit mieux *Princeſſe*; mais, comme le ſens de ce mot n'en détermine point le Genre, & que ce qu'on en dit ici eſt plûtôt appliquable à un Souverain, qu'à une Souveraine, je n'ai rien changé à ce titre. J'eſpere que le Lecteur me le pardonnera: ſi-non, je m'en mettrai fort peu en peine.

elle se flatte de mériter la protection de Votre Alteſſe, dont les vertus sans nombre, acquises dans un âge si tendre, vous font considerer des hommes, comme l'exemple futur de tous les Princes à venir. A peine Votre Alteſſe est elle sortie du berceau, que déja tout le monde savant appelle à ses decisions, avec la resignation la plus humble & la plus soumise; persuadé, que le sort vous a destiné à être l'unique arbitre des productions d'esprit, qui fourmillent dans notre âge, cet âge si accompli, & qui se distingue par une si grande politesse. Le nombre des appellans est si prodigieux, qu'il étonneroit tout autre Juge d'un Genie plus limité que le vôtre.

Mais, Monseigneur, il semble qu'on envie à V. A. des decisions si glorieuses. Je sai de bonne part que la personne *, à qui on a confié le soin de votre éducation, a resolu de vous tenir dans une ignorance generale de nos savans efforts, dont l'examen vous appartient par un droit héréditaire. La Hardiesse de ce personnage me paroit étonnante. Quoi! Il osera vous persuader à la face du Soleil, que notre siecle est plongé dans

* Le Tems.

dans l'ignorance, & qu'il a produit à peine un seul Auteur dans quelque Genre d'écrire que ce soit? Je sai fort bien, que quand Votre Alteſſe ſera parvenue à un âge plus meur, & qu'elle parcourra *le ſavoir* de tous les ſiecles, elle aura trop de curioſité pour ne pas s'informer des Auteurs de l'âge qui précède immediatement le ſien. Mais, qu'arrivera-t-il? Cet inſolent va les reduire, dans le détail qu'il vous en prepare, à un nombre ſi mepriſable, que j'ai honte de l'exprimer. Quand j'y penſe, ma bile s'échauffe, mon zele me ronge, j'en ſuis au deſeſpoir pour l'amour de ce corps de Beaux-Eſprits auſſi vaſte que floriſſant: je le ſuis encor plus pour l'amour de moi-même, contre lequel il nourrit dans ſon cœur des deſſeins d'une malignité toute particuliere.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable, que lorſqu'un jour V. A. jettera un œil atentif ſur ce que j'écris à preſent, elle aura quelque diſpute avec ſon * Gouverneur, ſur la verité de ce que j'oſe affirmer ici; & qu'elle lui commandera d'offrir à ſes yeux quelques-uns de nos fameux Ouvrages. Je ſuis ſi bien informé de ſes ma-

* Le Tems.

malignes intentions, que je sai d'avance ce qu'il vous dira là-dessus. Pour toute reponse, il vous demandera, où sont ces ouvrages, ce qu'ils sont devenus; &, en vous faisant voir *qu'ils n'existent plus*, il prétendra vous démontrer par-là qu'ils n'ont jamais existé. *Qu'ils n'existent plus*! Grand Dieu! Qui les a égarez? Sont-ils abimez dans des goufres impénétrables? Helas! ils avoient assez de legereté pour nager éternellement sur la surface de l'Univers. A qui en est donc la faute, si non à celui * qui leur a attaché aux talons un fardeau assez pésant pour les enfoncer jusqu'au centre de la Terre? Leur essence même est-elle détruite? Ont-ils été noiez dans des potions Medicinales? Le feu des pippes allumées leur a-t-il fait soufrir le martire? Quel insolent les a derobez aux yeux des hommes, pour les faire perir dans un réduit secret, au service d'un maitre qui ne vit jamais la lumiere du jour?

Il faut que je me décharge le cœur, & que je mette V. A. au fait de la cause veritable de cette destruction universelle. Je vous conjure de remarquer cette Faux lar-

* Le Tems.

large & redoutable, dont votre Gouverneur affecte de s'armer la main; observez, je vous prie, la longueur, la force, la dureté, & le tranchant de ſes dents & de ſes ongles; prenez garde à ſon Haleine empeſtée, qui répand la corruption ſur tout; & jugez, s'il eſt poſſible au papier & à l'ancre de cette generation, de ſoutenir un ſiege contre un ennemi qui l'attaque avec tant d'armes irreſiſtibles? Plût au Ciel, Monſeigneur, que vous priſſiez un jour la genereuſe réſolution de deſarmer ce furieux & tyrannique *Maire du Palais*, & que vous miſſiez ainſi votre Souveraineté *hors de Page*.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer dans le détail des meſures que prend votre barbare Gouverneur, pour réuſſir à détruire les plus nobles Ecrits de ce ſiecle; il ſuffira de dire à V. A., que de pluſieurs milliers de livres, qui paroiſſent pendant une ſeule année dans notre fameuſe Capitale, il n'y en a pas un dont on entende parler, après que le Soleil a achevé ſa carriere annuelle: Malheureux Enfans, qu'on voit périr avant qu'ils aïent ſeulement aſſez apris de leur langue maternelle pour implorer la

la pitié de leur Persecuteur! Il étouffe les uns dans leurs berceaux, il effraye tellement les autres qu'ils meurent dans les convulsions, il demembre ceux-ci peu à peu, il écorche tous vifs ceux-là, il en sacrifie des bandes entieres à *Moloch*, & le reste infecté de son Haleine languit & meurt de Consomtion.

Ce qui me touche le plus vivement dans ce malheur general, c'est le sort du corps de nos Versificateurs, de la part desquels je presenterai au premier jour une Requête à Votre Altesse, signée de cent trente six Suplians du premier rang, dont pourtant les productions immortelles ne seront peut-être jamais honorées de vos regards. Le moindre d'entr'eux ne laisse pas de briguer la couronne de Laurier avec autant d'humilité, que d'ardeur, & de fonder ses pretentions sur quelques volumes de fort bonne mine. En dépit d'un droit si bien fondé, votre injuste Gouverneur a consacré à une mort inévitable les œuvres de tant de personnages illustres, ces œuvres dignes de braver la durée des siécles; & pourquoi? C'est uniquement pour faire accroire à Votre Altesse, que no-

notre âge n'a pas donné naissance à un seul Poëte.

Nous confessons tous, que l'Immortalité est une grande Déesse; mais, en vain lui offrons-nous nos vœux & nos sacrifices. Votre Gouverneur, qui a usurpé le sacerdoce dans le temple de cette Divinité, aussi avide qu'ambitieux, les intercepte & les devore tous.

Affirmer que notre siécle est absolument ignorant, & destitué de toutes sortes d'Auteurs, me paroit dans le fond une thése si fausse & si hardie, que je m'imagine quelquefois, qu'on peut faire voir le contraire par des démonstrations formelles. Il est bien vrai, que, quoique leur nombre soit prodigieux, & leurs productions innombrables, ils disparoissent de la Scene avec tant de rapidité, que non seulement ils échappent à notre memoire, mais qu'ils semblent tromper nos yeux.

Pour faire voir à V. A. jusqu'à quel point ces apparitions sont momentanées, je lui dirai que, lorsque je pris le dessein de vous adresser la presente Epitre, j'avois envie de l'accompagner d'un Catalogue de Titres, comme d'une preuve autentique de ce que je viens d'avancer

vancer touchant nos Ecrivains, & leurs Ouvrages. J'avois vu ces Titres fraichement attachez au coin de chaque ruë; mais, quand je revins, quelques heures après, pour les copier, je les vis tous dechirez, & leurs Successeurs briller à leur place. Je m'informai de leur destinée chez les Libraires, & chez les Amateurs de la Lecture; mais, mes recherches furent vaines: la memoire en étoit perduë parmi les hommes; leur place même n'étoit plus à trouver. L'étonnement, que me donna ce Phenomene, me fit passer pour un Campagnard, ou pour un Pedant destitué de gout & de politesse, & peu versé dans tout ce qui se passe dans les meilleures Compagnies de la Cour & de la Ville.

Conformement à cette triste experience, je puis bien assurer à V. A., qu'il y a parmi nous de l'esprit & du savoir copieusement; mais, pour le prouver en détail, c'est une entreprise trop scabreuse pour une capacité aussi mince que la mienne.

Permettez-moi, Monseigneur, d'éclaircir ce que je viens de dire par une comparaison. Si, pendant un temps orageux, j'ose soutenir à Votre Alteſſe, que

que près de l'Horizon il y a un grand nuage de la figure d'un ours, un autre vers le Zenith avec une tête d'ane, un troisiéme vers l'Occident avec des griffes de Dragon; & si vous attendez seulement un petit nombre de minutes à en examiner la verité: il est certain, que tout ce que je viens de voir sera changé de figure & de position. De nouveaux nuages se feront levez; & la seule chose, sur laquelle vous conviendrez avec moi, c'est que le ciel est couvert de nuées: mais, vous soutiendrez, que je me suis mépris grossierement par rapport à leur forme, & à leur situation. Quoique cette preuve doive être suffisante pour fermer la bouche à Votre Gouverneur, je prevois pourtant, qu'il insistera, & qu'il vous pressera de nouveau. Qu'est devenu donc, vous demandera-t-il, la quantité terrible de papier, qui doit avoir été employé dans un si grand nombre de volumes? Odieuse difficulté, à laquelle je ne sai comment répondre. Il y a trop de distance entre Votre Alteſſe & moi, pour vous envoïer, comme témoin oculaire, à des *Fours*, & à certains endroits les plus necessaires & les moins respectez des mai-

maisons. Présenterai-je à vos yeux quelques lanternes crasseuses, ou les fenêtres de quelque sale temple de Venus? Les livres, Monseigneur, ressemblent à leurs Auteurs: ils n'ont qu'un seul chemin pour entrer au monde; mais, ils en ont dix mille pour en sortir, & pour n'y retourner plus.

Je proteste à Votre Altesse, dans l'integrité de mon cœur; que ce que je vais dire à present est vrai à la lettre, dans l'instant même que j'écris ceci. Pour les catastrophes qui peuvent arriver avant qu'il soit en état d'être lu, je ne suis garant de rien. Je vous supplie pourtant de l'agréer comme un échantillon de notre érudition, de notre genie, & de notre politesse.

Je vous assure donc en homme d'honneur, qu'actuellement il existe dans notre Capitale un homme nommé *Jean Dryden*, qui a fait imprimer depuis peu une traduction de *Virgile*, in fol., bien reliée; & si l'on en vouloit faire une exacte recherche, je crois qu'à l'heure qu'il est on pourroit encore parvenir à la voir. Il y en a encore un autre intitulé *Nahum* **Tate*, qui est tout prêt à declarer sous

* Nom d'un Poëte.

ſerment, qu'il a donné au public pluſieurs rames de papiers tous chargez de vers, dont & l'Auteur & le Libraire ſont encore en état de produire quelques copies autentiques; ce qui prouve la malignité du monde, qui ſemble faire un ſecrèt de toute cette affaire. Il y en a un troiſiéme connu ſous le nom de *Thomas d'Urfey*, Poëte d'une capacité vaſte, d'une érudition immenſe, & d'un Genie univerſel. Je connois encore un certain *Rymer*, & un certain *Dennis*, tous deux Critiques d'une grande Profondeur. J'aurois tort d'oublier le Docteur *Bentley*, qui a écrit près de * mille pages d'un ſavoir infini, pour nous donner une idée veritable & exacte d'une certaine Querelle de très-grande importance, qu'il a euë avec un Libraire. C'eſt un Auteur d'un eſprit auſſi ſublime qu'agréable; le premier homme du monde, pour la fine plaiſanterie, & pour les ſaillies vives.

Je puis proteſter encore à V. A. que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, la perſonne de *Guillaume Wotton*, qui a

* L'Ouvrage de Bentley ſur les Epitres de Phalaris.

a fait un volume * de fort belle taille contre une des grandes † Amies de Votre Gouverneur, duquel pour cette raison il ne doit pas attendre la moindre grace. Il est vrai, qu'il s'y est pris de la maniere la plus civile, la plus polie, la plus galante, la plus digne d'un Gentilhomme. D'ailleurs, tout cet Ouvrage est rempli de decouvertes, aussi estimables pour leur nouveauté, que pour leur utilité: il est embelli & relevé par des traits d'esprit si vifs, si piquans, si convenables au sujèt, qu'on lui feroit tort de ne le pas considerer comme seul digne de faire un attellage avec le venerable Docteur dont je viens de parler.

Si je voulois entrer dans un plus grand detail, je pourrois charger un volume entier d'éloges dûs à mes illustres contemporains. J'ai entrepris de leur rendre cette justice dans un § Ouvrage de plus longue haleine, où j'ai résolu de tracer le caractere de toute la bande de nos beaux esprits: j'y depeindrai leur figu-

* Reflexions sur le Savoir ancien & moderne.

† L'Antiquité.

§ *Voyez le Catalogue qui precede le Titre.*

Figure en grand, & leurs Genies en mignature.

En attendant, je prens ici la hardieſſe, Monſeigneur, d'offrir à V. A. un extrait fidelle, tiré du corps univerſel de tous les Arts, & de toutes les Sciences; & je le deſtine entierement à votre divertiſſement, & à votre inſtruction. Je ne doute en aucune maniere, que Votre Alteſſe n'en faſſe le même uſage, & n'en tire les mêmes fruits conſiderables, que pluſieurs jeunes Princes de notre Age ont tiré d'un grand nombre de volumes faits exprès pour faciliter leurs études *.

Puiſſe V. A. avancer en ſavoir & en vertu, comme elle avance en âge; puiſſe-t-elle effacer un jour la reputation de ſes Auguſtes Ancêtres. Ce ſont les vœux ardens & continuels de celui qui ſe fera toûjours une gloire d'être,

MONSEIGNEUR,

De votre Alteſſe, &c.

Decemb. 1697,

* Les Auteurs Claſſiques *in Uſum Delphini.*

L A

PREFACE.

LES Beaux-Esprits de notre Age étant fort remarquables, par leur nombre & par leur pénétration, ils commencent à causer des frayeurs mortelles aux *Mattadors* de l'Etat, & de l'Eglise. Ces hommes vénérables tremblent à la seule idée que leurs spirituels ennemis pourroient bien emploïer le loisir d'une longue paix à faire des breches dans les endroits foibles de la Religion & de la Politique. Après avoir médité long-tems sur les moïens de prevenir ces desseins dangereux, d'émousser les curieuses recherches de ces ennemis publics, & de les detourner d'une matiere si delicate, ils se sont arrêtez unanimement à un projet dont l'exécution coutera beaucoup de temps & de peines. Le danger cependant s'augmente d'heure en heure; & il y a tout à craindre des nouvelles recruës de beaux esprits, tous équipez d'encre, de papier, & de plumes, & prêts à paroître en bataille, au premier ordre, avec leurs

armes offenſives, dans la vaſte Campagne *des Brochures*. Par conſequent, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a jugé abſolument neceſſaire de ſe ſervir de quelque promt expédient, en attendant que la grande entrepriſe, dont je viens de parler, ſoit en état d'être executée.

Il y a quelques jours, que dans un grand *Committé* où l'on déliberoit ſur ce ſujet, un homme d'un eſprit très-ſubtil remarqua que c'eſt une coutume parmi les gens de Mer, quand ils rencontrent une Baleine, de lui jetter un Tonneau vuide, pour l'amuſer & pour la détourner d'attaquer le vaiſſeau même. On ſe mit d'abord à interpreter cette Parabole. Par la Baleine, on entendit le * *Leviathan de Hobbes*, qui ſe plait à ſecouer & à ballotter tous les Syſtêmes de Religion, dont il y a pluſieurs qui ſont ſecs, creux, ſujèts à corruption, & qui font d'autant plus de bruit, qu'ils ſont vuides. C'eſt de ce *Leviathan*, qu'on dit que nos redoutables genies empruntent la plûpart de leurs armes pernicieuſes. Le Vaiſſeau paſſa, comme il eſt naturel, pour

* Livre très-eſtimé de pluſieurs perſonnes, mais qui paroit très-dangereux à d'autres.

pour le type de la Societé civile. La grande difficulté fut de donner un sens juste au *Tonneau*; mais, après un long débat, il fut resolu de le conserver dans le sens literal; &, pour empêcher nos Leviathans d'aujourd'hui de balotter la Societé humaine, qui d'elle même n'est que trop sujette à voguer sans rames & sans voiles, on décréta, qu'il falloit les amuser par un CONTE DU TONNEAU. On me fit l'honneur de m'en donner la commission, comme ayant, pour m'en acquitter, des dispositions passablement heureuses.

C'est dans cette vuë, que je donne au Public le Traité suivant, qui pourra servir, par *interim*, de jouet à notre bande quiéte de Beaux-Esprits, en attendant qu'on mette la derniere main à notre grand Ouvrage, sur lequel il est bon de donner ici en passant quelques lumieres au Lecteur benevole.

* Notre intention est d'ériger un grand College, capable de contenir neuf

* L'intention de l'Auteur est ici de depeindre l'ignorance, & les mauvaises mœurs, des petits-maitres Anglois, qui ne laissent pas de se mêler de décider étourdiment des matieres les plus graves.

mille ſept cens & quarante quatre perſonnes; ce qui, par un calcul modeſte, monte à peu près au nombre courant des *Beaux-Génies* de notre Ile. Ils doivent être partagez dans differentes claſſes, ſelon leur different tour d'eſprit. L'entrepreneur lui-même en doit donner au premier jour un plan exact, auquel je renvoïe le Lecteur curieux; me contenant de lui donner ici une foible idée d'un petit nombre des claſſes principales. Telles ſont: une grande Claſſe *Pederaſtique* * dirigée par des maîtres de langue François & Italiens; *la Claſſe pour apprendre à épeller*, vaiſſeau d'une étenduë prodigieuſe; *la Claſſe des Lunettes*; *la Claſſe des Juremens*; *la Claſſe de la Critique*; *la Claſſe de la Salivation*; *la Claſſe de la Science d'aller à cheval ſur un Baton*; *la Claſſe de la Poeſie*; *la Claſſe de l'Art de foeter le Sabot*; *la Claſſe de l'Hypocondre*; *la Claſſe du Jeu*; & un grand nombre d'autres, dont la liſte pourroit devenir ennuieuſe. Perſonne ne ſera admis comme membre de ce College, ſans apporter un Certificat de Bel-Eſprit, ſigné par deux perſonnes capables d'en juger, & à ce commiſes.

Il

* *Sujette au Peché Philoſophique.*

Il eſt temps de finir cette parentheſe, pour revenir au but principal de ma Préface.

Je puis dire ſans vanité, qu'une Préface eſt une piece d'eſprit dont je connois fort bien le point de perfection: plût au ciel, que j'euſſe aſſez d'habileté pour y arriver. Trois fois j'ai mis mon imagination à la gêne, pour en faire une, dont le tour fût de mon invention; & trois fois mes efforts ont été infructueux. Je ne m'en étonne point: mon genie a été mis à ſec par le Traité même que je publie ici.

Il n'en eſt pas ainſi de mes féconds Confreres les Modernes, qui ne ſe laiſſent jamais échapper une Preface, ou une Epitre Dedicatoire, ſans la diſtinguer par quelque trait propre à étonner le Lecteur à l'entrée de l'Ouvrage, & à exciter en lui une impatience merveilleuſe pour ce qui va ſuivre. Tel étoit ce coup de maître d'un Poëte fort ingenieux, qui, pour ne rien dire de commun, ſe compare lui-même au Boureau, & ſon Mecenas au Criminel. Voilà ce qui s'appelle *inſigne, recens, indictumque alieno.*

Rare & sublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cede en rien à personne qui vive.

Dans mon *Cours de Prefaces* que j'ai fait, cours aussi noble qu'utile, j'ai remarqué plusieurs traits de la même force. Je ne ferai pas l'affront aux Auteurs de tirer ces traits de leur place, afin de les inférer ici: je sai trop, que rien n'est plus delicat, & moins capable de soufrir le transport, qu'un bon-mot à la moderne.

Il y a des choses qui sont infiniment spirituelles *aujourd'hui*, ou *à jeun*, ou *dans un tel lieu*, ou *à huit heures*, ou *entre la poire & le fromage*, ou *dites par Monsieur un tel*, ou *dans une matinée d'Eté*; qui sont aneanties, par le moindre changement de situation, ou d'application. C'est ainsi que l'esprit a ses promenades limitées, dont il ne sauroit s'éloigner de l'épaisseur d'un cheveu, sans courir risque de se perdre absolument. Nos Modernes ont trouvé l'art de fixer ce Mercure, en l'attachant aux tems, aux lieux, & aux personnes. Il y a tel trait d'esprit, qui ne sauroit sortir dans son entier de la place de * *Covent-garden*;

* Marché dans la *Ville de Londres.*

den : il y en a tel, qui n'eſt intilligible que dans un coin de *Hide-park* *

J'avouë que je ſuis quelquefois touché d'une douleur ſincere, en ſongeant que tant de *paſſages aſſaiſonnez par la mode*, auxquels je vais donner l'eſſort dans mon Ouvrage, ſeront hors de vogue, au premier changement de décorations. Je ſuis pourtant trop ſincere, pour ne pas approuver ce gout de notre âge : je voudrois bien ſavoir pourquoi nous nous mettrions en frais, pour fournir d'eſprit les ſiécles futurs ; puiſque les précédens n'ont pas ſongé à faire de pareilles proviſions pour nous. Du moins, c'eſt-là mon ſentiment, parce que c'eſt celui de nos Critiques les plus modernes, & par conſequent les plus orthodoxes.

L'envie cependant que j'ai, que toutes les perſonnes accomplies, qui ont acquis *une part* dans le gout qui doit avoir cours dans le preſent mois d'Août 1697., puiſſent pénétrer juſqu'au fond du ſublime, qui regne dans tout mon Ouvrage, m'oblige d'établir ici en leur

* C'eſt le Cours, où les gens de qualité ſe promenent en Caroſſe, dans les mêmes vuës qu'on le fait par tout ailleurs.

faveur la maxime generale que voici. Tout Lecteur, qui souhaite d'entrer comme il faut dans les pensées d'un Auteur, ne sauroit mieux faire, que de se placer dans la situation où se trouvoit l'Auteur lui-même à mesure que chaque passage important couloit de sa plume. Rien n'est plus propre que cette methode à lier l'Auteur & le Lecteur par une correspondance exacte d'idées. Pour faciliter au public cette methode si delicate, autant que les bornes d'une Préface le peuvent permettre. Je lui dira d'abord, que les Pieces les plus rafinées de mon Traité ont été mises au monde dans un lit placé dans un Galetas. Il saura encore que, pour des raisons que je trouve bon de garder par devers moi, j'ai jugé à propos d'éguiser souvent mon genie par la faim; & que tout l'Ouvrage a été commencé, continué, & fini pendant un long Cours de Medecine, & une grande disette d'argent.

Il faut, par consequent, que le Lecteur benevole, s'il veut pénétrer dans un grand nombre de mes plus brillantes pensées, s'en rende l'entrée facile, en s'y preparant duëment selon les instructions que je viens de lui donner. C'est-là mon principal *Postulatum*. Com-

Comme je fais profeſſion de m'accommoder en tout au gout des Modernes, j'ai grand' peur qu'on ne me reproche d'avoir pouſſé ma Préface ſi loin, ſans déclamer, ſelon la coutume, contre cette *multitude d'Ecrivains*, de laquelle *toute la multitude des Ecrivains* ſe plaint avec tant de raiſon. Je viens juſtement de parcourir une centaine de Préfaces, qui, dès l'entrée, adreſſent au public leur juſtes plaintes ſur un deſordre ſi criant. J'en ai retenu un petit nombre d'exemples, que je vai expoſer aux yeux du Lecteur avec toute l'exactitude, que ma memoire me voudra permettre. Une de ces Préface commence ainſi:

Se mettre dans l'eſprit d'être Auteur, dans un temps où la Preſſe fourmille, &c.

Une autre,

La taxe qu'on a miſe ſur le papier ne diminue pas le nombre des petits Ecrivains qui infectent, &c.

Une autre,

Quand chaque GARÇON BEL-ESPRIT

prend la plume en main, il eſt ridicule d'entrer dans le Catalogue, &c.

Une autre,

Lorſqu'on remarque quelle Friperie accable à préſent la Preſſe, &c.

Une autre,

Monſieur,

C'eſt uniquement pour obéïr à vos ordres, que je me fais imprimer. A moins d'une raiſon de cette force, qui voudroit ſe mettre au niveau de cette Populace de petits Auteurs, &c.

J'avouë que l'objection, qu'une coutume ſi bien établie fournit contre moi, eſt forte. On me permettra pourtant d'y répondre en deux mots. Premierement, je ſuis fort éloigné de croire, que le nombre des Auteurs ſoit préjudiciable à notre Nation; & je crois avoir vigoureuſement plaidé pour le contraire dans pluſieurs endroits de mon Ouvrage. En ſecond lieu, je ne comprens pas trop bien le procédé qu'on veut me donner pour modelle. J'ai obſervé qu'un

bon

bon nombre de ces Préfaces polies ſont de la même main, & quelles ſont compoſées juſtement par ceux-lá, qui accablent le public par les productions les plus *volumineuſes*. Le Lecteur ne trouvera pas mauvais, j'eſpere, que je lui debite là-deſſus un petit Conte.

Un Charlatan, s'étant poſté dans la Place nommée *Leiceſter-fields*, avoit attiré autour de lui une Aſſemblée des plus nombreuſes. Un de ceux qui la compoſoient étoit un gros drolle, qui étoit preſque étouffé par la preſſe. Il s'écrioit à tout moment, *Bon Dieu! quelle chienne de canaille s'eſt attroupée ici? Eh, je vous prie, bonnes gens, faites un peu de place. Quel Diable peut avoir mis enſemble cette populace abominable? Au Diable ſoient les marauts, qui me preſſent de cette force? Homme de bien, au nom du Seigneur, ôtez de-là votre coude.* Un Tiſſeran, qui ſe trouvoit tout près de cet animal plaintif, n'étant à la fin plus maître de ſon indignation, & le regardant de travers: *Que la peſte vous crève*, dit-il, *Bœuf engraiſſé que vous êtes. Dites-nous, au nom du Diable, qui d'entre nous tous contribue autant à la preſſe que vous? Ne voyez-vous pas que votre*

votre chienne de Figure prend plus de place que cinq autres? La place n'eſt-elle pas autant à nous qu'à votre bédaine? Mettez vos diables d'inteſtins dans une eſpace raiſonnable, & il y aura place pour nous tous.

En voilà bien aſſez ſur ce ſujet.

Il me reſte encor à avertir mes Lecteurs, qu'il y a certains privileges communs à tous les Ecrivains, dont je me flatte qu'on me laiſſera jouïr en repos. Une de ces prerogatives veut que dans les endroits, où l'on ne m'entendra pas, on ſuppoſera qu'il y a quelque choſe de profond & d'utile, caché ſous ces tenèbres : une autre, que tout ce qu'on verra en lettres italiques ſera cenſé contenir quelque choſe d'extraordinaire, ou dans le genre fleuri, ou dans le genre ſublime.

Pour ce qui regarde la Liberté que j'ai cru pouvoir prendre quelque fois de me louer moi-même, il n'eſt pas neceſſaire de l'excuſer; puiſque cette pratique eſt fondée ſur l'autorité ſuffiſante d'un grand nombre d'illuſtres exemples.

Je dois remarquer, qu'anciennement l'Eloge étoit une Penſion, qu'on recevoit

voit de la main du public ; mais, les Modernes, voïant qu'il y avoit trop de peine à la recueillir, ont depuis peu pris ſagement le parti d'acheter le *Fief* tout entier. Depuis ce tems, ils en poſſedent le domaine à pur & à plein, & ils jouïſſent du revenu, comme ils le trouvent à propos. C'eſt pour cette raiſon, que quand un Auteur fait ſon propre Panegyrique, il ſe ſert d'une eſpece de *formulaire*, par lequel il declare le droit qu'il a d'en uſer ainſi, & qui conſiſte d'ordinaire dans ces paroles, *je parle ſans vanité.* Ce qui marque clairement, qu'il ſe croit autoriſé par quelque autre titre que *l'amour-propre.* Comme la repetition de ce *formulaire* pourroit être ennuieuſe à la fin, j'avertis ici une fois pour toutes, que dans toutes les occaſions où je rends juſtice à mes propres talens, ledit *formulaire* eſt ſous-enténdu.

Je ſens ma conſcience fort au large de ce que, dans tout le cours d'un Traité ſi travaillé & ſi utile, je n'ai pas donné l'eſſor au moindre petit trait de Satire ; ce qui eſt l'unique article, ſur lequel je me ſuis hazardé à m'éloigner des fameux modelles, que ma Patrie a produits dans

dans notre âge. J'ai obſervé, que quelques eſprits ſatiriques agiſſent avec le public de la même maniere, qu'un maître d'école traite un méchant garçon qu'il vient fraichement de foéter pour le rendre meilleur. Il commence par lui mettre devant les yeux toutes les particularitez du cas, qui eſt le motif de la correction: il s'étend enſuite ſur la neceſſité du chatiment; & il finit chaque periode par un bon coup de verges.

Si j'entens quelque choſe dans les affaires de ce Monde, nos Cenſeurs feroient fort bien de s'épargner la peine de donner tant de *coups de foüet* inutilement. Il n'y a pas dans toute la nature un membre plus dur, & plus couvert d'un calus impénétrable, que les parties poſterieures du public, qui ſont également inſenſibles, ſoit qu'on les attaque à coups de pied ou à coups de verges. D'ailleurs, pluſieurs de nos *Satiriques* me paroiſſent être dans une grande erreur, en s'imaginant, que, parce que les orties piquent, toutes les autres mauvaiſes herbes doivent avoir la même proprieté. Cette comparaiſon ne tend en aucune maniere à diminuer l'opinion, qu'on doit avoir du mérite de ce dignes Auteurs;

teurs; car, c'eſt une choſe très-connuë parmi les Naturaliſtes, que les mauvaiſes herbes ont la prééminence ſur tous les vegetaux. C'eſt pourquoi le premier * Monarque de toute notre Ile, dont le gout étoit ſi ſubtil & ſi rafiné, fit très-ſagement, en ôtant la Roſe du Collier de notre Ordre, pour mettre le Chardon à la place. De-là de profonds Antiquaires ont conjecturé, que la démangeaiſon ſatyrique, qui s'étend ſi fort parmi nous, nous eſt venuë du Nord de l'Ile. Puiſſe-t-elle fleurir long-temps ici; puiſſe-t-elle regarder de haut en bas le mépris des hommes, & égaler ſon dédain pour le public à l'inſenſibilité qu'il a pour ſes plus rudes coups; que ſa propre ſtupidité, ni celle de ſes partiſans, ne l'empêche pas de pouſſer ſes généreux deſſeins; & qu'elle ſe ſouvienne toûjours qu'il en eſt de l'eſprit comme d'un razoir, qui n'eſt jamais ſi propre à faire des balafres, que quand il a perdu ſon tranchant.

Qu'elle n'oublie pas que ceux, dont les Dents ſont trop pourries, pour pouvoir

* Jaques premier, grand Docteur & petit Prince: on a fort joliment dépeint ſon caractere, & celui de la Reine Eliſabet, dans ce ſeul vers Latin.

Rex erat Eliſabet, nunc eſt Regina Jacobus.

voir mordre vigoureuſement, ſont très-bien qualifiez pour ſuppléer à ce défaut par leur Haleine.

Je ne ſuis pas ſuſceptible de cette baſſe jalouſie, qui pouſſe le vulgaire à mépriſer les talens qui ſont au-deſſus de ſa portée; & je ſuis très-porté à rendre juſtice à cette Secte de nos Beaux-Eſprits Britanniques. J'eſpere auſſi, que ce petit Panegyrique aura l'honneur de lui plaire, puiſque j'y ſacrifie mes propres intérêts à ſa gloire.

Il faut avouer auſſi, que la Nature même a mis les choſes ſur un tel pied, que, par la Satire, on acquiert de l'honneur & de la reputation à meilleur marché, que par aucune autre production de l'eſprit.

Il y a un certain Auteur ancien, qui propoſe comme un problême, Pourquoi les *Dedicaces*, & d'autres *aſſortimens de flatterie*, ne roulent que ſur de vieux lieux-communs tout rouillez, ſans la moindre teinture de nouveauté? Pourquoi elles ſont ſi capables de jetter le Lecteur Chrêtien dans le degout, & même, ſi l'on n'en previent promptement l'effet, de répandre la lethargie generalement par tout le Royaume: au lieu

lieu qu'il y a fort peu de Satires, qui n'animent l'attention du public par quelque choſe de ſingulier?

On attribue d'ordinaire cette malheureuſe deſtinée des Eloges à un défaut d'invention dans ceux qui ſe mélent de les débiter; mais, à tort: la veritable ſolution de cette difficulté eſt aiſée & naturelle. Les Materiaux du Panegyrique, étant renfermez dans des bornes très-étroites, ont été épuiſez il y a long-tems: car, comme la ſanté eſt unique, au lieu que les maladies ſont nombreuſes, & reçoivent de jour en jour quelques nouvelles compagnes; de même, les vertus ſont en petit nombre, mais les vices & les extravagances ſont innombrables, & le tems y ajoute continuellement quelque nouvelle eſpece. Ainſi, tout ce qu'un pauvre Auteur peut faire, c'eſt d'aprendre par cœur une liſte des Vertus Cardinales, & de les prodiguer à ſon Heros, ou à ſon Mecenas. Il a beau les accommoder de differentes manieres, & jetter quelque varieté dans ſes Phraſes, le Lecteur eſt bientôt au fait; il voit bientôt au travers de toute cette difference de ſources, *que tout cela n'eſt*

que

que du * *Cochon.* L'Auteur n'en peut mais : nos expreſſions ne ſauroient aller plus loin que nos idées ; &, quand celles-ci ſont épuiſées, les termes doivent de neceſſité ſubir le même ſort.

Mais, quand même le ſujet du Panegyrique ſeroit auſſi fécond que celui de la Satire, il ne ſeroit pas difficile pourtant de trouver la raiſon veritable, qui rend la derniere plus ſavoureuſe que l'autre.

L'Eloge ne roulant d'ordinaire que ſur une perſonne à la fois, qu'il nomme, ou qu'il deſigne clairement, doit parlà, de neceſſité, exciter l'envie de ceux qui n'ont point de part au gateau, & ſoufrir de leur mauvaiſe humeur. Mais, la Satire ne nomme point les originaux de ſes portraits : elle ſemble *viſer à tous les hommes* ; &, graces à notre vanité, aucun individu humain ne s'en croit l'objet particulier. Chacun rejette ſagement ſa part du fardeau ſur les épaules du Monde entier, qui ſont aſſez larges dans le fond pour le ſoutenir.

Cette verité d'experience m'a fait réfle-

* L'Auteur fait alluſion ici à un Repas, dont parle Plutarque, où tous les mèts n'étoient que du *Porc* differement aſſaiſonné.

flechir plusieurs fois sur la difference qu'il y a à cet égard entre l'Angleterre & l'ancienne Athenes Dans la République d'Athenes c'étoit le droit héréditaire de chaque Citoïen, de chaque Poëte, d'attaquer publiquement, & même de jouer sur le Theatre, les personages les plus illustres, un *Créon*, un *Hyperbolus*, un *Alcibiade*, un *Demosthene*. On les nommoit même, afin que le public n'en prétendit point cause d'ignorance. Le moindre mot, au contraire, qui sembloit réfléchir sur le Peuple en general, étoit aussi-tôt relevé & s'attiroit une punition exemplaire, quelque distinguée que fut la personne qui eut eu l'audace de le lacher.

Chez nous, c'est justement le Revers de la Medaille; on y peut emploïer en sureté toute la force de son éloquence contre la Societé en general, & dire en face à tout un Auditoire même ses veritez les plus odieuses.

Vous pouvez declarer hardiment, *que tous les hommes ont pris des chemins tortus*; *qu'il ne reste plus au monde un seul homme integre*; *que notre âge est la lie des siecles*; *que la scelerateſſe & l'atheïsme se repandent parmi nous comme des maladies*

ladies contagieuſes; *que la bonne-foi a quitté la Terre avec Aſtrée.* Vous pouvez vous étendre ſur de pareils lieux-communs auſſi nouveaux que brillans, autant que votre éloquente bile le trouve à propos; &, quand vous aurez fini, tous les auditeurs vous en ſauront gré, comme à un Orateur, qui vient de répandre un beau jour ſur les veritez les plus utiles, & les plus precieuſes.

Je dis plus: vous ne courrez aucun riſque, que celui d'épuiſer vos poumons, en préchant dans l'Egliſe de *Covent-garden* contre les Airs petits-maîtres, contre la Fornication, & quelque choſe de pis encore. Vous avez la liberté, en celle de *Whitball* *, de declamer contre l'Orgeuil, la Diſſimulation, & la Baſſeſſe de ſe laiſſer gagner par des préſens: dans celle, qui eſt la plus frequentée par les gens de Robbe, vous pouvez attaquer avec fureur l'Injuſtice & la Rapine; & dans une Chaire bourgeoiſe, au milieu de la Cité, perſonne ne vous conteſtera le droit de vous emporter contre l'Avarice, l'Hypocriſie, & l'Extorſion. Ce n'eſt qu'une *balle* jettée à tout hazard au milieu

* L'Egliſe de la Cour.

lieu du Peuple; chaque Auditeur eſt armé d'une raquête, & ſait habilement éloigner la balle de lui & la renvoïer dans la multitude.

Mais, d'un autre côté, n'allez pas vous tromper aſſez groſſierement ſur la nature des choſes, pour vous laiſſer échaper en public le moindre mot touchant un *tel*, qui a fait mourir de faim la moitié d'une Armée navale, & qui a empoiſonné le reſte; ni touchant un autre, qui s'atache aſſez aux veritables principes de l'amour & de l'honneur, pour ne païer aucunes dettes, excepté celles qui concernent le Jeu, & les Courtiſanes. Ne dites rien d'un troiſiéme, qui troque les grands biens de ſes Ancêtres contre les maladies les plus infames. Taiſez-vous ſur le Chapitre de Paris, qui, gagné également par *Venus*, & par *Junon*, écoute tout leur plaidoïé en dormant. Ne vous émancipez pas ſur le chapitre de cet Orateur, qui fait de longues Harangues dans le Senat, avec beaucoup de méditation, très-peu de ſens, & fort mal-à-propos. Quiconque ôſe entrer étourdiment dans un pareil détail doit s'attendre à être empriſonné, pourſuivi en juſtice, comme un Ca-

lomniateur, & declaré coupable du crime qu'on nomme * *Scandalum Magnatum.*

Mais, je ne ſonge pas que je m'étends ſur un ſujet, où je ne ſuis nullement intéreſſé, puiſque je n'ai, ni talent, ni inclination, pour la Satire. A cela près, je ſuis ſi ſatisfait de tout le cours préſent des affaires humaines, que je prépare déja depuis pluſieurs années les Matériaux d'un *Panegyrique du Genre Humain*, auquel j'ai deſſein d'ajouter une ſeconde Partie intitulée, *Defenſe modeſte du Procedé de la Populace dans tous les Ages.*

J'avois quelque envie de joindre l'un & l'autre de ces Traitez à cet Ouvrage-ci,

* C'eſt le Crime de medire des gens titrez, contre lequel les Loix de l'Angleterre ſont très-ſevères; mais, comme on n'obſerve dans ce Païs que la lettre des Loix, on a trouvé un moïen très-facile de dire pis que pendre d'un Grand Seigneur, ou de ſa Famille, ſans avoir rien à craindre. On le nomme même; mais, on a ſoin de mettre des points à la place de quelques lettres: par exemple, voulez-vous dépeindre un Duc d'Ormond des couleurs les plus noires; mettez ſeulement Or..nd, faites le rimer même ſi vous voulez avec un terme du même ſon: la Loi n'a point de priſe ſur vous, quoi qu'il ſoit certain, de la derniere certitude, que c'eſt ce Seigneur que vous avez eu en vuë.

ci, en qualité d'Appendix; mais, voïant que mon livre de *Lieux-communs* se remplit plus lentement que je n'avois espéré, j'ai trouvé bon de differer cette affaire jusques à quelque occasion plus favorable. D'ailleurs, j'ai été détourné de l'exécution de ce dessein par un malheur domestique, dont, selon la coutume des Modernes, je devrois ici informer le Lecteur benevole. Cette particularité seroit d'un grand secours, pour donner à ma Préface le volume, qui est à présent en vogue, & qui doit être étendu à proportion que l'Ouvrage même est petit. Néanmoins, malgré toutes ces considerations, je n'arrêterai pas plus long-temps, dans le Vestibule, l'impatience de mon Lecteur; &, lui aïant duëment préparé l'esprit par ce Discours préliminaire, je suis prêt à l'introduire dans les sublimes Mystéres qui suivent.

LE CONTE DU TONNEAU,

SECTION I.

Introduction.

QUiconque a l'ambition de ſe faire entendre dans une grande preſſe eſt obligé de pouſſer, de remuer les coudes, & de grimper juſqu'à ce qu'il puiſſe s'élever à un certain dégré de hauteur au-deſſus de la multitude.

Or, toutes les Aſſemblées, quelques ſérrées qu'elles ſoient, ont cette proprieté particuliere, qu'il y a de la place de reſte au-deſſus d'elles. La difficulté eſt d'y parvenir; puiſqu'il eſt auſſi mal aiſé de gagner le deſſus ſur le vulgaire, que de ſe tirer des Enfers.

- - - - - - - - - - *Evadere ad auras,*
Hoc Opus, hic Labor eſt.

Pour

Pour y réuſſir pourtant, les Philoſophes de tous les âges ont pris le parti d'ériger certains édifices dans l'air; mais, malgré la réputation dont ces ſortes de batimens ont été de tout tems en poſſeſſion, je crois (en ſoumettant mes lumieres à celles des autres) que tous, ſans en excepter le pannier où ſe ſuſpendit Socrate, pour faciliter ſes Meditations, ont été ſujets à deux inconveniens. Premierement, leur baze étant poſée trop haut, ils ont été d'ordinaire hors de la portée des yeux, & toûjours hors de la portée des oreilles: en ſecond lieu, leurs materiaux étant de leur nature fort* *tranſitoires* ont toûjours ſouffert beaucoup des injures de l'air, ſur-tout dans nos païs ſituez du côté du Nord-Oueſt.

Pour

* Je crois que l'Auteur a en vuë les Idées Metaphiſiques de la plûpart des Philoſophes, qui ſemblent ſe prendre dans les nuës, où elles ne ſauroient être atteintes par les ſimples notions du ſens-commun: c'eſt pour cette raiſon, qu'il appelle leurs édifices *tranſitoires*, parce que les nuées paſſent vite. Si un autre entend ce paſſage mieux que moi, je l'en felicite: & ſi l'Auteur eſt dans cet endroit inintelligible, ou que ſon Allegorie ſoit peu juſte, tant pis pour lui.

Pour surmonter ces obstacles, nos ancêtres ont trouvé bon dans leur grande sagesse, afin d'encourager tous les avanturiers, qui aspirent à l'élevation dont il s'agit, d'inventer trois Machines de Bois, très-utiles pour tous ceux qui veulent parler sans être interrompus: ce sont la *Chaire*, l'*Echelle*, & le *Théatre ambulant* *.

Pour ce qui regarde le Barreau, quoiqu'il soit de la même matiere, & destiné au même usage, on ne sauroit cependant lui attribuer avec justice une quatriéme place; parce qu'il est à rès de chaussée avec *l'Auditoire*, & par-là sujet à une interruption *collaterale* †. Le Tribunal lui-même, quoique placé dans une hauteur convenable, brigueroit en vain cet honneur; car, si l'on veut remonter à son Origine, on reconnoîtra sans peine, que l'usage, auquel on le destine à présent, répond avec une parfaite exactitude à son institution primitive,

* Il s'agit ici des Harangues des Predicateurs, des futurs Pendus, & des Charlatans.

† Il est permis & ordinaire aux Avocats, qui dans un Barreau sont placez à la même hauteur les uns des autres, de s'interrompre très souvent.

mitive, & que l'un & l'autre ont une conformité entiere avec l'Etymologie du *mot* *. Il vient de la Langue Phenicienne, dans laquelle il eſt très-ſignificatif, puiſqu'expliqué à la lettre il déſigne *un lieu deſtiné au ſommeil.* Sa ſignification ordinaire parmi nous ne s'éloigne pas trop de ce ſens original: car, ce terme de *Tribunal* exprime parmi nous un ſiége duëment renverſé, & fourni de couſſins, pour la commodité de membres gouteux & affoiblis par l'âge;

Senes ut in otia tuta recedant.

Rien dans le fond n'eſt mieux entendu, & plus juſte: il eſt naturel que ceux, qui, dans leur jeuneſſe ont parlé long-tems, pendant que les autres dormoient, aïent la permiſſion de dormir à leur aiſe auſſi long-tems que les autres babillent.

D'ailleurs, quand il me ſeroit impoſſible de trouver la moindre raiſon ſolide, pour

* *Bench* veut dire en Anglois un Tribunal. S'il y a effectivement, dans la Langue Phénicienne, un terme composé à peu près des mêmes lettres, c'eſt ce que j'ignore; & j'aime mieux le croire, que d'y aller voir.

pour bannir le *Barreau & le Tribunal* de la liſte des *Machines Oratoires*, il me ſuffiroit, pour leur donner l'excluſion, que je ne veux pas m'écarter d'un certain nombre que j'ai reſolu d'établir dans toutes mes *Diviſions*, en dépit de tout ce qu'il en pourra couter à mon bonſens. Je ne ferai qu'imiter là-dedans pluſieurs Philoſophes, & autres genies ſublimes, qui s'attachent avec paſſion à un certain Nombre myſtique, que leur imagination a conſacré à un tel point, qu'ils forçent la Raiſon à lui trouver place dans chaque partie de la Nature. Ils y reduiſent, ils y ajuſtent, chaque genre, chaque eſpéce: ils en joignent quelques-uns enſemble, en dépit d'eux & de leur dents; & ils exilent de leur Syſtême ceux qui ne veulent abſolument pas ſe ſoumettre à un enchainement pareil.

Pour moi, c'eſt le Nombre Trois, c'eſt ce nombre *profond*, qui a toûjours occupé mes contemplations les plus ſublimes, & qui m'a dedomagé de mes penibles recherches, par des *delices infinies*. Auſſi, le public verra-t-il bien-tôt ſortir de la preſſe *mon Eſſay de Panegyrique touchant

* Voyez le Catalogue des Livres que l'Auteur promet au public.

chant ce Nombre. Je me flatte d'y avoir demontré, par les preuves les plus convaincantes, que tous les Sens & tous les Elemens doivent être rangez sous les étendarts de ce Nombre Sacré; & déja j'ai causé une terrible desertion parmi tous ceux qui ont affecté jusqu'ici de suivre la banniere de ses deux rivaux, *Sept*, & *Neuf*. Je retourne à mon sujet.

De ces *Machines Oratoires*, la premiere en élevation, aussi bien qu'en dignité, c'est la *Chaire*. Il y en a differentes sortes dans notre Ile; mais, celles que j'estime uniquement sont faites d'un bois coupé dans la *Forêt Calydonienne* *. Plus elles sont veilles, & meilleures elles sont, à cause de la direction du *Son*, & pour d'au-

* L'Ecosse s'appelloit anciennement *Calydonia*; & notre Auteur recomande le bois de ce païs pour les Chaires, parce que les Non-conformistes, qui font la plus grande figure en *Angleterre*, sont les Presbyteriens, qui ont la même discipline, & les mêmes opinions, que ceux de la Religion dominante de *l'Ecosse*. Au reste, il loüe ici la figure simple & unie de ces Chaires, parce que les Presbyteriens, qui prétendent à une plus grande *Spiritualité* que les *Anglicans*, se font une affaire de Conscience de bannir tout ornement de leurs Temples.

d'autres raisons qui seront mentionnées dans le moment. Leur degré de perfection, par rapport à la taille & à la figure, consiste, à mon avis, à être extrémement étroites, & destituées de tout ornement. Il est bon même, qu'elles n'ayent pas une espece de *Dais* au dessus d'elles; car, selon la regle ancienne, ce doit être le seul *vaisseau découvert*, dans toutes les Assemblées où l'on en fait un legitime usage. De cette maniere, elles auront une ressemblance assez grande avec un *Pilori*; ce qui leur donnera une influence efficace sur les oreilles humaines.

La seconde Machine en question, c'est l'*Echelle*, sur laquelle je ne m'étendrai pas. Les étrangers même ont remarqué, à la gloire de notre Patrie, que nous surpassons tous les peuples par rapport à l'intelligence, & au veritable usage, de cette Machine.

Les Orateurs, qui s'y élevent par dégrez, n'obligent pas seulement leur auditoire par la charmante maniere dont ils debitent leurs Harangues; ils favorisent même tout le monde en les rendant publiques de bonne heure, avant que de les prononcer.

Je

Je regarde ces discours comme le tresor le plus choisi de notre éloquence Britannique: & j'apprends avec joïe, que notre digne Citoyen & Libraire, le Sieur *Jean Dutton*, en a fait une fidelle & penible Collection, qu'il a dessein de publier au premier jour en douze volumes in folio enrichis de figures; Ouvrage, aussi curieux qu'utile, & digne de la main qui nous le communique.

La derniere Machine des Orateurs est le *Théatre ambulant*, dressé avec beaucoup de sagacité, *sub Jove pluvio, in triviis, & quadriviis.* C'est le grand seminaire des deux autres *: & les Orateurs, qui y montent, sont quelquefois admis à figurer sur la premiere, & quelquefois sur la seconde, selon leur different mérite; la liaison, qu'il y a entre ces

* Il paroit d'abord difficile de comprendre comment les Theatres des Charlatans sont le seminaire des Prédicateurs, & des Pendus. Mais, il faut entendre ceci d'une maniere figurée. La *Charlatanerie* influe effectivement, non seulement sur la conduite des Voleurs, qui dupent souvent les hommes par une fausse Ostentation, mais encore sur certains Ministres de l'Evangile, qui parviennent à la fortune & à la reputation par une fausse Parade de *Lumieres & de Pieté*.

ces trois Machines, étant auſſi étroite qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer.

Il paroit évidemment, par ce que je viens de dire, que l'élevation du lieu eſt abſolument requiſe pour s'attirer l'attention du public: mais, quoique tout le monde convienne du fait, les opinions ſont fort diférentes ſur la cauſe; & je penſe, quant à moi, que peu de Philoſophes ont eu le bonheur de trouver une explication aiſée & naturelle de ce *Phénomène*. Voici celle qui me paroit la plus profonde, & la mieux ſuivie.

L'air étant un corps peſant, &, par conſequent, ſelon le Syſteme d'Epicure, tendant toûjours vers la terre, doit indubitablement deſcendre avec plus de force, quand il eſt chargé de paroles, autres corps d'un poids conſiderable, comme il paroit évidemment par les profondes impreſſions qu'elles font ſur nous. Il ſuit de-là, que ces paroles doivent être répanduës d'une hauteur ſuffiſante, ſi l'on veut qu'elles parviennent à leur but, & qu'elles tombent avec aſſez de force.

Corpoream enim vocem conſtare fatendum eſt,
Et ſonitum quoniam poſſunt impellere ſenſus. Lucret: lib. 4.

Cette raiſon acquiert encore un nouveau dégré de force par une obſervation très-commune; ſavoir que, dans tous les auditoires des differentes eſpéces d'Orateurs, la nature elle-même enſeigne à ceux qui compoſent l'Aſſemblée, à ſe tenir la bouche ouverte, dans une poſition parallele à l'horiſon, de maniere qu'ils ſont coupez par une ligne perpendiculaire qui tombe du zenith vers le centre de notre globe. Dans cette ſituation, ſi l'Aſſemblée eſt *compacte & ſerrée* comme il faut, rien ne ſauroit tomber à terre, & chaque Auditeur emporte chez ſoi ſa portion de la Harangue.

Il faut avouër, qu'il y a quelque choſe de plus rafiné encore dans l'Architecture des Batimens modernes deſtinez aux Ouvrages Dramatiques. Premierement, le Parterre s'abbaiſſe devant le Theatre, afin que, ſelon nos Remarques précédentes; toutes les matieres de

poids qui se répandent de-là, qu'elles soient *or*, ou *plomb*, puissent tomber tout droit dans les machoires de certains animaux nommez *Critiques*, qui les attendent la gueule béante, pour les devorer.

Les Loges, qu'en faveur des Dames on a placées de niveau avec le Théatre, sont arrangeés en cercle, parce qu'on a observé que cette grande doze d'esprit, qu'on emploïe à exciter parmi le beau Sexe certaines démangeaisons, suivent ordinairement une route circulaire *.

Cer-

* L'Esprit, qu'on emploïe dans les obscenitez, est très-commun, & aisé à attrapper: c'est presque toûjours la même chose parmi les Auteurs Dramatiques, qui veulent absolument faire rire, & qui remplacent, par ces sottises, le sel comique qui doit regner dans les Comedies. C'est pour cette raison, que l'Auteur fait rouler cette sorte d'esprit *en cercle*. Il dit proprement dans l'Original, que cet esprit s'avance en *ligne droite*, & va toûjours dans *un cercle*. Peut-être veut-il dire quelque chose, que je n'ose exprimer ici, & qu'on devinera de reste. J'ai pourtant trouvé à propos de preferer la premierre idée dans ma traduction. Quoi qu'il en soit, il a grand' raison de censurer la licence des Auteurs Dramatiques de sa Nation: licence si effrénée, que la maniere de garder sa contenance est devenuë un Art dans les formes parmi le beau Sexe Anglois.

Certains ſentimens langoureux, & certaines penſées minces & étiques, s'élevent tout doucement par leur extrême légéreté juſqu'à la moïenne region de la ſale; & là elles ſe gélent par le moïen de l'entendement froid des habitans des ſecondes loges.

Le Galimathias & la Bouſonnerie, qui ſont encore d'une plus grande legereté, montent avec aſſez de précipitation au deſſus de l'air qui eſt plus peſant, & ſe perdroient certainement dans la voute, ſi le prudent Architecte n'avoit pas eu la précaution d'y pratiquer un quatriéme étage, appellé le Paradis, & ſi l'on n'y avoit placé une Colonie bigarrée, qui les arrête dans leur paſſage, & qui s'en ſaiſit avec ardeur.

Le Lecteur ſaura, que ce Syſtême Phyſico-Logical *des Machines Oratoires* cache de grands Miſtéres, & que c'eſt un type, un ſigne, une embleme, une ombre, un ſimbole, qui a une analogie exacte avec la République des Auteurs, & avec les meſures qu'ils doivent prendre pour s'élever au deſſus du vulgaire.

Par la Chaire, doivent être entendus les Ecrits des Saints modernes de la Grande

de Bretagne; écrits ſpiritualiſez, épurez, debaraſſez de la craſſe des ſens & de la raiſon humaine. Le bois pourri doit être, comme j'ai dit, la matiere de cette machine, pour deux raiſons; premierement, parce que le bois pourri a la qualité d'éclairer dans les tenebres; & en ſecond lieu, parce que les cavitez en ſont remplies de vers: deux types, qui, maniez avec l'addreſſe ordinaire des Commentateurs, ſignifient clairement les deux qualitez principales requiſes dans l'Orateur, & les deux Deſtinées qui attendent ſes Ouvrages.

Pour l'Echelle, c'eſt un ſymbole naturel de la Faction, & de la Poëſie, auxquelles un ſi grand nombre de perſonnes illuſtres ſont redevables de leur réputation. Elle eſt le ſimbole de la Faction, parce que . . .

* * * * * * * * *
Hiatus in MS. * * * * *
* * * * * * * * *
* * * * * * * * *

Elle eſt le ſimbole de la Poëſie, parce que les Orateurs de cette eſpece finiſſent toûjours leur Harangue par une Piece de Poëſie *, qu'ils montent les dé-

* Les futurs Pendus chantent des Pſeaumes

dégrez de cette machine avec lenteur, & que le Sort les précipite du haut en bas long-tems avant qu'ils en aïent gagné le ſommet. Enfin, l'Echelle eſt un type de la Poëſie, parce qu'on parvient d'ordinaire à ce poſte de diſtinction, par un tranſport de *proprieté*, & en confondant le *mien* & le *tien* *.

Par le Théatre ambulant, ſont dépeintes toutes les productions de l'eſprit, qui ont une relation particuliere avec le divertiſſement des mortels. Telles ſont ces Pieces aimables intitulées, *De l'Eſprit à deux liards*; *Groteſques de Weſtmunſter*; *Contes facetieux*; *Les parfaits Railleurs*, & d'autres ſemblables †. C'eſt par elles, que les Ecrivains de *Grubſtreet* ont depuis quelques années ſi noblement triomphé du tems, qu'ils ont coupé ſes ailes, rogné ſes ongles, limé ſes dents, émouſſé

en Angleterre, quand ils ſont ſur le point de paſſer le pas.

* Les Poëtes ſont preſque tous Plagiaires.

† Le Lecteur François n'a qu'à mettre, à la place de ces livres, pluſieurs ouvrages du cru de ſon terroir, qui ſont du même *acabit*: il trouvera aſſez facilement, ſur-tout dans l'Etat floriſſant où le bel eſprit eſt à préſent en France, à quoi appliquer avec juſteſſe ce que l'Auteur va dire de la Société de *Grubſtreet* & de ſes Rivales.

ſé ſa faux, & reculé ſon fatal Clepſydre.

C'eſt dans le Catalogue de ces fameux Ouvrages, que j'ai la preſomtion d'enregiſtrer ce livre-ci, aïant eu depuis peu l'honneur d'être choiſi membre de cette ſocieté ſi vantée.

Je ne ſai que trop les pernicieux deſſeins qui ont été machinez dans ces dernieres années contre cet illuſtre corps, par deux ſocietez nouvellement érigées, qui ont fait tous leurs efforts, pour tourner nos Auteurs en ridicule, comme indignes du rang qu'ils occupent dans la République des Lettres. Ceux, qui en ſont coupables, aprendront d'abord par leur propre conſcience, que c'eſt eux, que j'indique. Le public n'a pas été Spectateur aſſez indifferent de leurs jaloux projèts pour ſoufrir avec patience que les *Academies* de *Gresham*, *& de Wills* *, fondent leur reputation ſur la ruine

* Le College de *Gresham*, & le *Caffé de Wills*, Aſſemblées de beaux Eſprits, qui ne ſont gueres ſuperieurs, que par la vanité, aux Auteurs de *Grub-ſtreet*, à qui la Nation Angloiſe eſt redevable de ſes *Vaux-de-Villes*, *Contes borgnes*, en un mot de toutes les productions de l'eſprit du plus bas ordre. L'Auteur va donner dans le moment quelques échantillons de leur ſavoir-faire.

ne de la nôtre. Notre douleur devient plus ſenſible & plus violente, quand nous conſiderons leur procedé à notre égard, non ſeulement comme injuſte, mais encore comme ingrat, & contraire à la nature même. Le monde peut-il oublier, ces corps peuvent-ils oublier eux-mêmes, quand nos annales ne ſeroient pas auſſi formelles là-deſſus qu'elles le ſont, que l'un & l'autre ils ſont des pepiniéres que nous avons, non ſeulement plantées, mais encore arroſées?

On m'a informé que ces deux *rivaux* ont dreſſé les préliminaires d'une ligue contre nous, & qu'ils ont reſolu d'unir leurs forces, pour nous defier, par un Cartel, d'entrer avec eux dans une comparaiſon de Livres produits de part & d'autre, tant par rapport au nombre qu'à l'égard du poids. Comme notre Préſident m'a chargé de leur répondre, je vais m'en acquitter ici. En premier lieu, je ſoutiens que leur propoſition reſſemble à celle, qu'Archimede fit dans un cas moins important, & que l'exécution en eſt abſolument impoſſible. Où trouver des balances d'une capacité aſſez vaſte pour peſer ces volumes de part & d'autre? Quel Arithméticien ſe-

ra assez audacieux, pour entreprendre d'en calculer le nombre ? En second lieu, je dis que nous acceptons le défi, à condition, qu'on nous désigne une personne impartiale, pour décider à quelle société chaque livre, chaque traité, & chaque brochure, doivent être attribuez. La décision n'en est rien moins que facile. Nous sommes prêts à produire un Catalogue de plusieurs milliers de volumes, sur lesquels notre Corps a un droit inconteſtable, & que pourtant certains Auteurs revoltez ont l'audace d'approprier à nos ennemis. Ce seroit donc à nous une imprudence impardonnable de reconnoître pour nos Juges ces mêmes Auteurs, dans un tems où les cabales & les intrigues de nos adversaires ont causé une revolte si generale contre nous, que les plus intimes amis, qui nous restent encore, se tiennent éloignez de nous, comme s'ils avoient honte de nous connoître.

Voilà tout ce que je suis autorisé à dire sur un sujet si mortifiant & si melancolique. Nous ne sommes nullement portez à nourrir une haine, qui pourroit être également fatale à tous les partis,

tis, & nous aimerions beaucoup mieux que ce different fût accommodé à l'amiable. Notre corps eſt tout prêt à recevoir à bras ouverts ces deux enfans prodigues, pourvu qu'ils renoncent à leurs *Proſtituées* & à manger avec les Cochons, je veux dire, à leurs indignes occupations; &, comme un pere indulgent, il ne manquera pas de leur rendre ſa tendreſſe, & ſa benediction. Après l'inconſtance de toutes les choſes ſublunaires, rien n'a plus decredité les productions de notre ſocieté, que ce tour d'eſprit ſuperficiel, qui regne generalement parmi les Lecteurs de cet âge, qui ſont trop indolens pour creuſer dans les entrailles des matieres.

La Sageſſe pourtant eſt un Renard, à qui ſouvent on donne en vain la chaſſe, ſi on ne le force pas à ſortir de ſa tanniere; c'eſt un Fromage, qui eſt d'autant meilleur, qu'il eſt couvert d'une croute épaiſſe, coriaſſe, & dégoutante; c'eſt du Chocolat, qui devient plus excellent à meſure qu'on approche du fond. La Sageſſe eſt une Poule, dont il faut eſſuïer le chant deſagréable, parce qu'il eſt ſuivi d'un œuf: elle reſſemble à une noix, qui, ſi elle n'eſt pas choiſie judicieuſement

ment, peut vous couter une dent, & ne vous païer que d'un ver.

C'eſt conformement à ces veritez, que nos ſages *Grubéens* * ont toûjours voulu conduire leurs préceptes vers notre eſprit dans le *Vehicule* des fables & des types. Peut-être les ont-ils plus ornées quelque fois, qu'il étoit neceſſaire ; & par-là ces *Vehicules* ont eu le ſort de ces Caroſſes ſi bien peints & dorez, dont l'éclat ébloüit tellement les Spectateurs, qu'ils ne remarquent pas ſeulement celui qui en occupe le fond. Nous nous conſolons pourtant de ce malheur, parce qu'il nous eſt commun avec *Pitagore*, *Eſope*, *Socrate*, & pluſieurs autres de nos illuſtres Prédéceſſeurs.

Neanmoins, afin que, ni le public, ni nous, ne foufrions pas davantage de ce défaut de pénétration, je me ſuis laiſſé vaincre par l'importunité de quelques amis ; & j'ai reſolu d'entreprendre une Diſſertation laborieuſe ſur les principales productions de notre Societé, qui, ſous un exterieur aſſez brillant pour contenter un Lecteur ſuperficiel, ont *envelopé* les plans les plus finis de tous les Arts &

* Auteurs de *Grubſtreet*.

& de toutes les Sciences. Je me fai fort de les expoſer aux yeux des Curieux; &, s'ils ſont trop embaraſſez dans leurs enveloppes, je ſaurai bien les en tirer par le moyen de *l'inciſion*, ou de *l'exantlation* *.

Il y a quelques années, qu'un de nos plus habiles Membres entreprit cet Ouvrage important. Il commença par l'Hiſtoire de *Maître Renard*; mais, il ne vécut pas aſſez long-temps, pour publier un traité ſi utile, ni pour aller plus loin dans un ſi grand deſſein. On ne ſauroit trop regretter ce grand homme, ne fut-ce que pour la découverte qu'il avoit faite ſur ce ſujet, & communiquée à ſes amis. La ſolidité n'en eſt conteſtée à préſent par aucun Savant de quelque Reputation; & perſonne ne doute que ladite Hiſtoire ne contienne un Corps complet, ou plûtôt une Revelation, une Apocalypſe, de tous les Secrets de la Politique.

Pour moi, j'ai pouſſé cette entrepriſe beaucoup plus loin, ayant déja mis la derniere main à mes Commentaires ſur plu-

* Moyen de faire ſortir de quelque endroit l'air ou l'eau, par le moyen de la pompe.

plusieurs douzaines de Traitez d'une pareille force. Je crois obliger le Lecteur, en lui en donnant ici quelques idées suffisantes pour le mettre au fait.

La premiere Piece *, à laquelle je me suis attaché, c'est le *petit Poucet*, dont l'Auteur étoit de la Secte de *Pythagore*. C'est un traité ténébreux, qui contient tout le plan de la *Metampsicose*, & qui conduit l'ame dans toutes ses differentes revolutions.

Le second est le *Docteur Faustus*, écrit par *Artephius*, un Auteur *bonæ notæ* & un *adepte*. Il le publia dans sa neuf-cent-quatre-vingt-quatriéme année. Ce Sage procede entierement par la voye de la *réincrudation*, ou par la *voye humide*. Le Mariage entre Faustus & Helene ne sert qu'à répandre du jour sur la *fermentation du Dragon mâle, & du Dragon femelle.*

Whittington & son Chat est l'Ouvrage du misterieux Rabbin *Jehuda Han-*

* Les François n'ont qu'à substituer, à plusieurs de ces livres, les Ouvrages paralleles de la façon de leurs Auteurs; les Contes de *Peau d'Ane*, *les Contes de Fées*, *le Baron de Feneste*, *Tabarin*, &c.

Hannaſi, contenant la défenſe de la *Guemara de la Miſna de Jeruſalem*, & prouvant ſa ſuperiorité ſur celle de *Babilone*, contre l'opinion reçuë.

La Biche & la Panthere. C'eſt le Chef-d'œuvre d'un fameux Savant* qui exiſte encore: le but de cet Ouvrage eſt de nous donner un extrait fidéle de ſeize mille Auteurs Scholaſtiques, depuis *Scot* juſqu'à *Bellarmin.*

Le Flacon de Gregoire. C'eſt une Piéce qu'on ſupoſe être de la même main, & qu'on regarde comme un Suplément du Traité qui precede.

Le Sage de Gotham, cum Appendice. C'eſt-là veritablement un Traité d'une érudition immenſe: on peut l'apeller la ſource originale de ces argumens, qu'on pouſſe à préſent avec tant de vigueur, en France & en Angleterre, pour défendre le ſavoir & l'eſprit des Modernes, contre la préſomption, l'orgueil, & l'ignorance des Anciens. Cet Auteur a tellement épuiſé cette matiere, que tout ce qu'on a écrit là-deſſus depuis ne ſauroit paſſer que pour pure repétition, chez un Lecteur un peu pé-

né-

* *Jean Dryden.*

nétrant. Un Membre distingué de notre Societé a publié depuis peu un Abregé de cette excellente Piece *.

Ces petits échantillons suffisent, pour faire entrer le public dans le goût de tout l'Ouvrage : il occupe à présent toutes mes pensées, & toutes mes études; & si je puis y mettre la derniere main avant ma mort, je croirai avoir parfaitement bien emploïé les pauvres restes d'une vie infortunée.

† Helas ! je n'ai pas raison d'attendre encore tant de vigueur d'une plume usée au service de l'Etat, dans des Dissertations pour & contre, sur les Conspirations des Papistes, sur les Loix d'exclusion, sur l'obéïssance passive, sur la liberté de conscience, &c. Je n'ai pas lieu de l'attendre d'une conscience, qui tombe en lambeaux, & qui montre partout la corde à force d'être retournée; d'une tête fracassée par les coups de barre

* M. Wotton : c'est son livre sur le savoir ancien & moderne.

† C'est ici une sanglante Satyre de plusieurs Auteurs Mercenaires, dont Londres fourmille, & qui, vendant leur plume au plus offrant, écrivent tantôt pour une Faction, & tantôt pour une autre, & toûjours avec une égale véhémence.

barre de la faction contraire ; ni d'un corps consumé par certaines maladies mal gueries, graces à quelques Donzelles & à quelques Chirurgiens, qui, comme il a paru dans la suite, étoient les ennemis declarez de l'Etat, & les miens, & qui soutenoient les intérêts de leur parti, aux dépens de mes jambes & de mon nez.

J'ai mis au jour quatre-vingt-onze brochures, sous trois regnes, & en faveur de trente-six factions : mais, voïant que l'Etat n'a plus besoin de mon encre, je me retire pour la répandre dans des Speculations plus asserties au caractere d'un Philosophe ; satisfait de pouvoir me rendre cette justice, que j'ai passé une longue vie *sans offense envers Dieu & les Hommes.*

Pour en revenir à mon sujet, j'attends de la justice du public, que l'échantillon du Commentaire que je viens de lui doner, suffira pour effacer de toutes les productions de notre Societé une tache qui ne leur est venuë, que par l'envie & l'ignorance de nos Adversaires. Je me flatte, qu'on se persuadera à la fin, que le merite de cet Ouvrage s'étend plus loin, que les simples agrémens

de l'esprit & du stile, que nos plus hardis Calomniateurs ne leur ont jamais osé disputer.

Pour faire sentir cette beauté exterieure, aussi-bien que le sens caché & mystique, j'ai suivi exactement les Originaux le plus généralement aprouvez; &, pour qu'il n'y manque rien, j'ai fait en sorte, à force de donner la torture à mon esprit, que le titre *, sous lequel cet excellent Commentaire doit être connu à la Cour & dans la Ville, réponde exactement aux heureux modeles que notre Societé me fournit si abondamment.

Je conviens que j'ai été un peu prodigue à en multiplier les titres; mais, j'ai remarqué que c'est-là le grand goût parmi certains Auteurs, que je respecte extraordinairement.

Ont-ils tort? N'est-il pas raisonnable, que les Livres, ces Fils du cerveau, aïent l'honneur de briller par une grande varieté de noms, aussi-bien que les autres Enfans d'une qualité distinguée? Notre

* Il y a eu un temps, où en Angleterre on se plaisoit fort à donner aux livres les titres les plus bisarres. C'est encore le grand goût en Allemagne.

tre fameux *Dryden* s'eſt hazardé même d'aller plus loin, en faiſant tous ſes efforts, pour introduire l'uſage de donner au même Livre pluſieurs *Parains* *.

C'eſt une pitié, que cette belle invention n'ait pas été mieux ſoutenuë par une imitation exacte, autoriſée par un exemple de cette force: j'ai fait de mon mieux, quant à moi, pour donner la vogue à cette mode; mais, je ne ſongeois pas alors, qu'il y a une malheureuſe dépenſe attachée à l'honneur de procurer des *Parains* à ſes Enfans, dépenſe dont on tire d'ordinaire de forts maigres revenus. La raiſon m'en eſt abſolument cachée: tout ce que je puis dire, c'eſt que, dans le cas dont il s'agit ici, j'ai perdu & mes frais & la gloire que je voulois m'acquerir par ce moïen. J'avois emploïé des meditations, & des efforts d'eſprit prodigieux, pour couper le Traité ſuivant en quarante Sections; mais, aïant ſupplié autant de *Lords* de ma connoiſſance d'en vouloir bien être les *Parains*, ils s'en ſont excuſez tous, en m'envoïant dire, qu'ils s'en faiſoient un cas de Conſcience.

* Il dedioit un même livre à pluſieurs grands Seigneurs.

SECTION II.

Commencement du Conte.

IL y avoit un jour un homme, qui avoit trois Fils de la même Femme, & d'une même couche, ils étoient venus au monde d'une maniere si miraculeuse, que la Sage-Femme elle-même ne pouvoit pas dire, qui des trois étoit l'*Aîné*. Le Pere mourut, lorsqu'ils étoient encore fort jeunes. Mais, avant que de rendre l'ame, il les fit approcher de son lit, & leur tint le discours suivant:

*Mes Fils, je n'ai jamais cherché les biens de ce Monde, & je n'en ai point herité de mes Péres. C'est pourquoi, j'ai rêvé longtems en vain sur les moïens de vous laisser quelque chose de bon & d'utile. A la fin, à force de soins & de dépenses, je vous ai pourvus chacun d'un bon habit neuf *; les voici tous trois. Vous saurez, mes Enfans,*

* Les habits, c'est la Religion Chrêtienne; & le Testament, qui contient des préceptes sur la maniere de les porter, & de les conserver, c'est l'Ecriture Sainte.

fans, que ces habits ont deux qualitez particulieres. La premiere eſt, qu'en les ſoignant comme il faut, ils auront toûjours ce même air neuf, que vous leur voïez à cette heure: la ſeconde, qu'ils croitront dans la même proportion avec vos corps, s'étendant & s'élargiſſant d'une maniere à s'ajuſter toûjours à vos tailles. Mettez les, mes Fils, afin que je les voie ſur vous avant que de mourir.... Fort bien; ſoïez propres, je vous en prie, & aïez ſoin de les vergeter ſouvent. Vous trouverez dans mon Teſtament, que voici, toutes les inſtructions néceſſaires touchant la maniere de les porter, & de les ménager: obſervez les exactement, ſi vous voulez éviter les chatimens attachez à la moindre tranſgreſſion de mes ordres, & ſi vous avez à cœur votre bonheur futur. J'ai ordonné encore dans mon Teſtament, que vous demeuriez tous trois enſemble, comme amis, & comme Freres; c'eſt-là l'unique moïen pour vous de proſperer dans le monde.

Après avoir fini ce Diſcours, le bonhomme mourut, à ce que dit l'Hiſtoire: & ſes trois Fils s'en allérent enſemble chercher des avantures.

Je ne vous importunerai pas par le

recit de celles, qu'ils rencontrérent pendant les premieres sept années *. Je dirai seulement, qu'ils se conformérent exactement au Testament de leur Pere, & qu'ils gardérent leurs habits en fort bon état. Au reste, ils parcoururent plusieurs païs, eurent à faire à un grand nombre de Geants, & eurent le bonheur de défaire le monde de plusieurs Dragons.

Parvenus à l'âge de se produire dans le Monde, ils prirent maison en ville, & se mirent à faire l'amour aux Dames, sur-tout à trois d'entr'elles, qui avoient la vogue, à savoir à la Duchesse d'Argent, à Madame de Grands-Titres, & à la Comtesse d'Orgueuil.

Ils furent d'abord assez mal reçûs; mais, en aïant déterré la cause avec une grande pénétration, ils attrapérent bientôt les bonnes manieres. En moins de rien, on les vit écrire, rimer, railler, chanter, parler & ne rien dire: ils beuvoient, se battoient, juroient, prenoient du tabac, & couroient le bon bord. Ils alloient à la premiere représentation des Piéces de Théatre, battoient

* L'Eglise Primitive

toient le Guet, ſe divertiſſoient avec les belles, & s'en trouvoient fort mal. Ils donnoient aux Fiacres des coups de baton, au lieu d'argent. Ils s'endettoient chez les marchans, & couchoient avec leurs Femmes. Ils roſſoient les Sergens, jettoient les violons par la fenêtre, dinoient chez le plus fameux traiteur, & faiſoient la digeſtion au *Caffé des petits Maîtres*. Ils parloient des *appartemens*, où ils n'avoient jamais mis le pied; dinoient avec des Mylords, ſans les voir; parloient à l'oreille à une Ducheſſe, ſans lui dire le moindre mot; faiſoient paſſer le griffonnage de leurs blanchiſſeuſes, pour des billets doux de qualité. Ils ne faiſoient que revenir de la Cour, ſans y avoir jamais été vus; ils étoient au levé du Roi *ſub dio*; dans une Compagnie ils apprenoient par cœur une liſte des Pairs du Roïaume, & dans une autre ils en farciſſoient leurs diſcours, d'un petit air fort familier.

Ils ne negligeoient pas ſur-tout de comparoitre regulierement dans l'Aſſemblée de ces *Senateurs*, qui n'ont rien à dire dans le Parlement, & qui parlent haut au Caffé, où ils *s'ajournent*

tous les soirs pour *remacher* les affaires politiques, entourez d'un cercle de curieux promts à ramasser leurs miettes.

Les trois Freres avoient acquis mille autres belles manieres, dont le détail seroit ennuieux ; &, par conséquent, ils passoient avec justice pour les Cavaliers les plus accomplis de la ville. Mais, tout cela ne faisoit que blanchir ; leurs Maitresses restoient toûjours insensibles.

Pour en faire bien sentir la raison, il faut qu'avec la permission du patient Lecteur je m'étende un peu sur un point d'importance, qui n'a pas été sufisamment éclairci par les Auteurs de ce siecle-là.

Une nouvelle Secte s'éleva environ ces tems, & ses adherans se répandirent au long & au large, sur-tout parmi le beau monde. Ils adressoient leur culte à une certaine Divinité *, qui, selon leur Doctrine, s'occupoit journellement à créer les hommes par une operation *mechanique*. Elle étoit placée, dans la partie la plus élevée de la maison, sur un

* *Un Tailleur.*

un Autel haut environ de trois pieds.

La Divinité y étoit assise dans la posture d'un Empereur Oriental, avec les jambes croisées sous lui*.

A main gauche de l'Autel, l'*Enfer* sembloit ouvrir sa Gueule, pour dévorer les animaux, à la création desquels le Dieu s'occupoit; mais, pour en rallentir la faim insatiable, certains Prêtres y jettoient de tems en tems quelques pieces de *matiere informe*, & souvent même des membres entiers déja vivifiez, que ce goufre afreux avaloit d'une maniere terrible à voir.

Cette Divinité passoit pour avoir inven-

* Il y a ici dans l'Original un passage qu'il n'est pas possible de mettre en François, parce que c'est un badinage qui roule sur un mot équivoque. L'Auteur dit que ce Dieu étoit accompagné d'un *Oye*, & que cet animal étoit honoré dans son temple comme une Divinité subalterne. Or le terme *Goos*, *Oye*, signifie aussi le *Carreau* dont les tailleurs se servent pour aplatir les coutures. J'avertirai ici en même tems, pour rendre plus clair le passage qui suit, que les Anglois donnent le nom d'*Enfer* à l'endroit où les tailleurs jettent les piéces d'étoffe, qu'ils trouvent bon de s'approprier, & que nous nommons en François, par badinage, l'*œil* du tailleur.

venté la * *verge*, & *l'éguille*: ſi c'eſt en qualité de Dieu des Mariniers, ou s'il faut prendre cette expreſſion dans un autre ſens miſterieux & allegoriqu, c'eſt un point ſur lequel juſqu'ici on n'a pas répandu le jour neceſſaire.

Les Adorateurs de ce Dieu avoient un Syſtéme de Doctrine, qui rouloit à peu près ſur les Dogmes Fondamentaux, que voici.

L'Univers, diſoient-ils, n'eſt autre choſe, qu'un habillement complet, qui revêt toutes choſes: la terre eſt habillée par l'air, l'air par les Etoiles, & les Etoiles par le *primum mobile*. Jettez les yeux ſur notre Globe, vous verrez que c'eſt un habit dans les formes, & d'un très-bon goût; ce que certaines gens apellent *la Terre* n'eſt autre choſe, qu'un ſur-tout avec des paremens verds. Qu'eſt-ce que la mer, ſi-non une veſte d'un beau *tabis*? Examinez chaque ouvrage particulier de la création, vous verrez quelle habile couturiere la nature a été, en habilant tous les *vegetaux* à la Cavaliere. De quelle perruque galante

* Une meſure de trois pieds, c'eſt l'aune Angloiſe.

te n'a-t-elle pas coeffé le *hetre*? De quel beau pourpoint de satin blanc n'a-t-elle pas ajusté le *bouleau?* Pour faire court, l'homme lui-même est-il autre chose qu'une *Micrroveste*, ou, pour mieux dire, un habit complet, avec toutes ses fournitures? Par rapport au corps, la chose est inconteſtable; mais, à examiner même toutes les qualitez de son ame, on n'y trouvera rien, qui n'ait une relation étroite avec les differentes piéces qui composent notre ajustement.

La Religion est un manteau; l'intégrité est une paire de souliers usez à force de marcher dans les bouës; l'amour-propre est un sur-tout, la vanité, une chemise: pour la conscience, c'est un haut-de-chausse, destiné à couvrir la volupté & l'ordure; mais, qu'on laisse tomber fort promtement, quand on se veut livrer à l'une, ou à l'autre.

Ces *postulata* étant admis, il s'ensuit, par une consequence legitime, que les êtres, appellez improprement par les hommes *habits*, composent réellement l'éspece la plus finie des animaux, ou pour aller encore plus loin, sont réellement hommes, ou animaux raisonnables. N'est-il pas évident, qu'ils se meu-

vent, qu'ils vivent, qu'ils parlent, & qu'ils s'acquittent de tous les autres devoirs de la vie humaine? Ces êtres ne se promenent-ils pas dans les ruës? Ne rempliſſent-ils pas le Parlement, les caffés, les téatres, & les *temples de Cythere*? Il eſt vrai, que ces annimaux, nommez vulgairement *habits*, doivent être appellez differement, ſelon la difference de la matiere & de la forme, qui les compoſent.

L'Aſſemblage d'une chaine d'or, d'une robbe d'écarlatte doublée d'hermines, & d'une baguette blanche, placé ſur un grand cheval, eſt un *Lord-Maire*. Certaines autres fourures, accommodées d'une certaine maniere, compoſent un *Juge*; & un mélange de toile fine, & de ſatin noir, eſt un *Evêque*.

Il y avoit des Profeſſeurs parmi cette Secte, qui, quoi qu'ils admiſſent eſſentiellement le même Syſtême, ne laiſſoient pas de raffiner ſur certains points. Ils ſoutenoient que l'homme eſt compoſé de deux habillemens differens, l'un *celeſte*, l'autre *artificiel*; dont le prémier eſt le Corps, & le ſecond l'Ame; que l'ame étoit l'habit *exterieur*, & le corps l'habit *interieur*; que le dernier eſt *ex traduce*, mais que l'autre procedoit

doit d'une création, & d'une *circomfusion quotidienne*. Ils prouvoient cette derniere partie de la proposition, par l'Ecriture, parce que dans eux *nous nous mouvons, nous vivons, & nous avons l'être*; & par la Philosophie, parce que ces habits exterieurs sont *tout dans le tout, & tout dans chaque partie*. D'ailleurs, disoient-ils, separez ces deux habillemens, & vous trouverez que le *corps* n'est qu'une vile carcasse destituée d'intelligence; &, par consequent, il est clair que ce qu'on nomme *habit exterieur* doit être l'*ame*. A ce Systême de Religion étoient attachez certains dogmes subalternes, qui avoient une grande vogue. Les Savans se distinguoient sur-tout à déduire de-là les differentes facultez de l'ame. Chez eux, la broderie étoit *grand fond d'esprit*; les franges d'or, *agréable conversation*; les galons d'argent, *repartie vive*; la perruque carrée, *un tour d'esprit particulier*; & un habit, chargé de poudre du haut en bas, étoit *fine plaisanterie*. Ils soutenoient, d'ailleurs, que tous ces talens vouloient être maniez avec une extrême *delicatesse*, & dirigez avec *grand jugement*, selon les tems, & les modes.

C'est

C'eſt avec beaucoup de peines, & par le moïen d'une Lecture infatigable, que j'ai ramaſſé, chez les anciens Auteurs, ce Syſtême de Theologie, & de Philoſophie, qui paroit avoir eu ſa ſource dans une maniere de penſer, qui n'a rien de commun, ni avec les Syſtêmes anciens, ni avec les modernes. En m'engageant dans ces penibles recherches, mon but a été, moins de ſatisfaire la curioſité du Lecteur, que de lui faciliter l'intelligence de pluſieurs particularitez de l'Hiſtoire ſuivante; car, à moins d'être inſtruit des diſpoſitions où ſe ſont trouvez les hommes, & des opinions, qui ont regné parmi eux, dans un ſiécle ſi éloigné, il ne ſera pas en état de comprendre les grands événemens, qui en ſont derivez comme de leur ſource.

C'eſt pourquoi, je ne puis trop l'avertir de lire & de relire, avec toute l'attention imaginable, ce que je viens d'écrire ſur ce ſujet.

Je reprens le fil de mon Hiſtoire. Nos trois Freres n'étoient pas dans un petit embarras, en voïant les ſuſdites opinions ſi généralement reçuës & ſuivies par tout ce que la Cour & la Ville avoit de plus poli. Leurs maîtreſſes en étoient

étoient tellement imbues, qu'elles étoient toûjours au plus haut faîte de la mode, & qu'elles avoient un profond mépris, pour tout ce qui restoit au dessous d'elle de l'épaisseur d'un seul cheveu.

Cependant, le Pere de nos Cavaliers leur avoit ordonné formellement, sous peine des châtimens les plus rigoureux, de ne rien ajoûter à leurs habits, & de n'en rien ôter, sans un ordre exprès contenu dans ledit Testament. Il est vrai, que ces habits étoient d'un bon drap, & d'ailleurs cousu si delicatement, qu'on auroit juré, qu'ils étoient tout d'une piéce; mais, ils étoient fort unis, & presque destituez de tout ornement.

A peine avoient-ils été un mois dans la ville, que tout d'un coup la mode vint de porter des *Nœuds d'Epaule*: d'abord tout le monde devint nœud d'Epaule; il n'y avoit pas moïen d'aprocher des ruelles, sans cette marque de distinction. Une triste experience aprit bientôt aux trois Avanturiers, jusqu'à quel point cette piece leur étoit necessaire: ils ne faisoient pas un tour de promenade, qu'ils ne reçûssent mille mortifications.

Quand ils alloient à la Comedie, le Portier leur demandoit, s'ils ne vouloient

loient pas se mettre au Paradis; appelloient-ils un fiacre, le cocher les prioit de monter sur le derriere en attendant leur maître; lorsqu'ils entroient dans un Cabaret, le Garçon leur disoit obligeamment, *on ne vend point de biere ici, mes amis*; & s'ils vouloient rendre visite à quelque Dame, le Laquais les arrêtoit à la porte, pour les prier de lui dire seulement leur message, & qu'il leur rendroit réponse dans le moment.

Dans cette malheureuse situation, ils ne manquérent pas de consulter le Testament de leur Pere. Mais, *altum silentium* sur les *Nœuds d'Epaule*. D'un côté, l'obéïssance étoit un point absolument necessaire; mais, de l'autre, sans les *Nœuds d'Epaule*, point de salut.

Après une meure deliberation, un des Freres, plus lettré que les autres, s'avisa d'un expédient. Il est vrai, dit-il, que le Testament ne fait point mention des *Nœuds d'Epaule*, *totidem verbis*; mais, je conjecture, qu'il en parle inclusivement, ou *totidem syllabis* *. Cette distinction fut

* Les subtilitez de l'Ecole, & les distinctions recherchées, sont fort propres à éloigner les hommes du bon-sens. & n'ont pas peu contribué à introduire les abus dans la Religion Chrêtienne.

fut d'abord goutée, & l'on se mit de nouveau à examiner; mais, une malheureuse étoile avoit tellement influé là-dessus, que la premiere syllabe ne se trouvoit pas dans tout l'écrit: néanmoins, celui qui étoit l'Auteur de cette invention reprit courage. Mes Freres, dit-il, ne vous affligez pas: l'affaire n'est pas encor tout-à-fait desespérée. Si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, *totidem verbis*, ni *totidem syllabis*, je me fais fort de le trouver, *totidem litteris*. L'expedient parut merveilleux, & les voilà aussi-tôt à l'ouvrage. En moins de rien, ils firent un recueil des lettres suivantes N, U, D, S, D, E, P, A, U, L, E; mais, ils avoient beau *fureter* partout, la seconde lettre *OE* ne paroissoit nulle-part*. La difficulté sembla d'abord importante; mais, le Frere à distinctions, qui

* *Nœud d'Epaule* est exprimé par *Shoulder-Knot* en Anglois: c'est dans l'original sur la Lettre K, qu'on ne prononce point, que roule la subtile distinction du plus grand Clerc d'entre les Freres. Il est impossible de rendre tout ce qui se dit là-dessus, en François; mais, pour y substituer un Equivalent, je me suis attaché à l'*œ*, qui n'est pas tout-à-fait utile dans le mot *Nœud*, qu'on peut écrire tout de même par un *e* simple.

qui étoit en train de faire merveille, trouva bientôt de quoi remédier à cet inconvenient. Selon lui, l'*OE* étoit une lettre pedanteſque, qui n'étoit d'aucune utilité, & qu'on pouvoit remplacer facilement par un *E* ſimple, qui faiſoit dans le fond le même effet.

Voilà la difficulté évanouie: ils ſont évidemment autoriſez à ſuivre la mode, *jure paterno*; & mes Damoiſeaux ſe carrent dans les ruës avec des Neuds d'Epaule auſſi copieux & auſſi flottants, que ceux d'aucun Fils de bonne Mere.

Comme le bonheur de ce monde eſt ſujèt à paſſer comme un éclair, les modes, dont ce bonheur dépend entierement, étoient ſoumiſes à la même inconſtance dans ce ſiécle-là; & le regne des Neuds d'épaule fut de courte durée.

Un Seigneur, arrivé nouvellement de la Cour de France, s'étala en public, tout couvert d'une cinquantaine d'aunes de galons d'or parcourant exactement les *Méandres*, où les conduiſoit la mode deſtinée à regner à Paris pendant le mois courant. Deux jours après, tout le monde parut habillé d'or en barre: quiconque ôſoit paroitre en compagnie ſans

cette

cette perfection, avoit l'air auſſi honteux qu'un Eunuque, & étoit tout auſſi mal reçû des Femmes. Quel parti prendront ici mes galans? Ils ont donné déja une entorſe aſſez violente à la derniere volonté de leur Pere. Elle ne dit rien du tout ſur ce nouvel article bien plus important que le premier. Le *Neud-d'Epaule*, n'étoit qu'un petit ornement détaché & ſuperficiel; au lieu que le galon d'or cauſe une alteration plus conſiderable, puiſqu'il adhère en quelque ſorte à la ſubſtance même de la choſe. Le moyen donc d'en porter ſans un ordre poſitif!

Il arriva heureuſement dans ce tems, que le Frere ſavant venoit de lire les *Dialectiques* d'Ariſtote, & particulierement ſon merveilleux traité de *l'interpretation*, qui nous enſeigne à trouver en tout paſſage tous les ſens du monde, excepté celui de l'Auteur; Ouvrage utile par conſequent aux Commentateurs des Révelations, qui expliquent les Propheties, ſans entendre un mot du texte Original.

Eclairé de ces nouvelles lumieres, il apoſtrophe ſes Freres de la maniere ſuivante.

vante *. *Apprenez, mes chers Freres, qu'il y a deux sortes de Testamens*, Nuncupatorium, & Scriptorium; *que le Testament écrit, que nous avons devant nos yeux, ne fait pas mention de galons d'or, bien loin d'en ordonner positivement l'usage.* Conceditur. *Mais, si on soutient la même chose par raport à une derniere volonté exprimée de vive voix*; negatur: *car, mes Freres, vous vous souvenez bien sans doute, que, dans notre enfance, nous avons entendu dire par un certain quidam, qu'il avoit entendu dire d'un valet de notre Pere, qu'il avoit entendu dire de notre Pere lui-même, que nous ferions bien de charger nos habits de galons d'or, dès que nous aurions assez d'argent, pour en acheter.*

Sur mon Dieu, il n'y a rien de plus vrai, s'écria un autre Frere. *Je m'en souviens par-*

* L'Auteur badine ici avec tout l'esprit imaginable sur la Tradition sur la quelle l'Eglise Romaine appuïe toutes les impertinences, pour lesquelles elle ne trouve pas la moindre baze dans la Révelation. Cette Tradition, quoi qu'ame qui vive ne sache ce que c'est, ni ce qu'elle nous dit de bon, passe pourtant pour avoir une autorité égale à celle des Livres sacrez. Il est bon même, qu'elle ne dise rien du tout: c'est le vrai moyen de lui faire dire tout ce que l'on veut.

parfaitement bien, ajoûte le troisiéme ; &, sans s'alambiquer le cerveau d'avantage, ils se mirent à acheter le galon d'or le plus large de tout le quartier, & se firent braves comme des Milords.

Quelque tems après, la mode vint de doubler les habits d'une petite étoffe de satin *couleur de feu* *. Aussi-tôt un marchand en porta un échantillon à nos Cavaliers. *Reverence parler*, *Messieurs*, leur dit-il, *Mylord Guts & le Chevalier Walter ont pris hier au soir des doublures de la même piéce : vous ne sauriez croire la quan-*

* Il est apparent que, par cette doublure de satin couleur de feu, on entend ici la doctrine du Purgatoire, avec toutes ses dependances, de laquelle les livres sacrez ne disent rien, quoique ce soit un point très-essentiel. Le Passage du Testament, qui ordonne aux Freres de se précautionner contre le feu, fait allusion à un passage de St. Pierre, où il est fait mention de feu, mais d'une maniere qui n'est nullement appliquable aux flammes du Purgatoire. Le Codicille, que le *Frere Lettré* fait ajoûter au Testament, & qui, à ce qu'il dit, fut écrit par un Palfrenier de son Grand-Pere, designe les Livres Apocryphes, qui n'ont aucune autorité. Ils commandent de prier pour les morts ; & en voila assez pour les mettre dans le rang des Livres sacrez, quoiqu'ils en renversent les Préceptes.

quantité que j'en vends; *& je suis sur*, *que demain matin à dix heures il ne m'en restera pas de quoi faire un Pelotton à ma Femme.*

Là-dessus, nouvel examen du Testament. Le cas demandoit un ordre positif, aussi bien que le précédent; puisque la doublure est considerée par tous les Auteurs orthodoxes, comme étant de l'essence de l'habit. Tout ce qui parut les favoriser en quelque sorte étoit un Avertissement contenu dans ladite *derniere volonté* de se précautionner contre le feu, & d'avoir soin d'éteindre leurs chandelles, en se couchant. Ces mots, rectifiez par un Commentateur adroit, pouvoient bien aller jusqu'à approcher assez d'un commandement positif; mais, comme ils ne tranquillisoient pas encor tout-à-fait ces consciences timorées, *le Frere Docteur*, resolu de remedier une fois pour toutes aux inconveniens presens & futurs, se mit à haranguer de nouveau. *Je me souviens*, dit-il, *d'avoir vu plusieurs Testamens*, *où il étoit fait mention d'un Codicille annexe*, *qui est censé faire partie du Testament*, *& avoir la même Autorité. Or*, *le Testament de notre Pere n'est pas accompagné d'un*

tel

tel Codicille; *&, par conſequent, de ce coté-là, il eſt manifeſtement défectueux.*

C'eſt pour cette raiſon, que j'ai reſolu d'y en attacher un habilement. Jen ſuis déja en poſſeſſion depuis long-tems: il a été dreſſé par un Palfrenier de notre Grand-Pere; &, par le plus grand bonheur du monde, il y eſt parlé fort au long de ce même ſatin couleur de feu.

Ce projet paſſa avec le même conſentement unanime. Un vieux parchemin ridé eſt attaché au Teſtament en guiſe de Codicille: on achette le ſatin, & on le porte.

L'Hyver ſuivant, un Acteur, gagné exprès par le corps des *Faiſeurs de Franges*, joua ſon role dans une Piéce nouvelle, tôut couvert de franges d'argent; &, par-là, conformement à la louable coutume, il en introduiſit la mode. Les trois Freres conſultant là-deſſus de nouveau le Teſtament en queſtion, ils y trouverent à leur grand étonnement ces paroles accablantes: *J'ordonne & commande à mes trois Fils de ne porter jamais des franges d'argent ſur leurs habits, ni à l'entour d'iceux.* Ces mots étoient ſuivis d'une longue liſte de punitions, dont ils étoient menacez, en cas de des-

obéiſſance. Plus les difficultez ſont grandes, plus il y a de gloire à les ſurmonter. Un Article ſi foudroïant ne découragea pas celui des Freres, dont j'ai déja ſi ſouvent loué l'érudition. C'étoit un homme expert dans la CRITIQUE, & il avoit trouvé dans un certain Auteur, qu'il ne nommoit pas pour certaines raiſons, que le terme *frange*, mentionné dans le Teſtament, ſignifie auſſi un *manche-à-balai*; &, ſelon lui, c'étoit dans ce ſens-là qu'il falloit le prendre en cette occaſion. Un de ſes Freres declara avec humilité, qu'il n'étoit pas de cet avis-là, à cauſe que l'Epithête, *d'argent*, ne lui paroiſſoit pas tout-à-fait applicable à un *manche-à-balai*. Il eut pour réponſe, que cette Epithête devoit être entendue dans un ſens miſterieux & allegorique; mais, il ne laiſſa pas d'objecter de nouveau, qu'il ne comprenoit pas pourquoi ſon Pere leur auroit défendu de porter des *manches-à-ba-*

* Il s'agit ici probablement de l'établiſſement du Culte des Images, que les Docteurs de l'Egliſe Romaine ſauvent par la merveilleuſe diſtinction entre *dulie* & *latrie*, deux termes compoſez de differentes lettres: & en voilà aſſez pour aller directement contre une Loi formelle de Dieu.

balai sur leurs habits; précaution inutile, & même impertinente. Son Frere là-dessus prit un air grave, & l'arrêta tout court, comme un homme qui parloit avec irrévérence d'un *mistere*, qui, sans doute, étoit très-significatif, & très-utile; mais, dans lequel il n'étoit pas permis à la Raison humaine de creuser trop avant.

Cette réponse sensée mit fin à la dispute; & comme le Testament du Pere perdoit chaque jour quelque chose de son Autorité, on prit d'une maniere docile ce joli tour de Critique, dont je viens de parler, pour une Permission dans les formes de se jetter à corps perdu dans les franges d'argent.

Quelque tems après, une vieille mode fut remise sur pied. C'étoit une broderie à la Chinoise chargée de Figures d'Hommes, de Femmes, & d'Enfans *.

Dans cette occasion, il ne s'agissoit pas seulement de consulter la derniere volonté du Pere: les Damoiseaux ne se ressouvenoient que trop de l'horreur qu'il

* On voit assez qu'il s'agit ici de l'Adoration des Saints mis à la place des Divinitez nombreuses du Paganisme.

qu'il avoit toûjours témoignée contre cette mode. Ils savoient que, dans plusieurs Articles dressez exprès, il l'avoit detestée; & qu'il leur avoit donné sa malediction éternelle, s'ils étoient jamais assez hardis pour la suivre. Malgré tant de déclarations si formelles, il ne se passa pas deux jours, qu'ils ne portassent cette mode jusqu'à l'excès. Ils alleguoient en leur faveur, que ces Figures n'étoient point du tout les mêmes, qui avoient été en vogue autrefois, & dont le testateur avoit voulu parler: d'ailleurs, ils ne portoient pas cette broderie, dans le sens dans lequel elle leur avoit été défendue; mais, uniquement, pour suivre une coutume, qui tendoit au bien public. A leur avis, ces Articles du Testament devoient être interpretez *cum grano salis*.

Les modes étant sujettes à une revolution perpetuelle, le Frere à distinctions se lassa à la fin de chercher des échappatoires, & de luter contre des obstacles, qui se succedoient sans cesse les uns aux autres. Il voïoit ses Freres, aussi bien que lui, resolus à s'assujettir à la mode, à quelque prix que ce fût: ainsi, il ne lui fut pas difficile de les déterminer

ner à renfermer le Teſtament fatal, dans un Coffre-fort, qui leur étoit venu de Gréce ou d'Italie; & à ne l'alleguer deſormais, que dans les cas où il s'accorderoit avec leurs intérêts.

Conformement à cette reſolution, quand la mode vint de porter un nombre infini d'éguillettes ferrées d'argent, notre ſavant Critique prononça *ex Cathedra*, qu'ils étoient autoriſez à porter de ces éguillettes, *Jure Paterno*. Qu'il étoit bien vrai, que la mode alloit un peu au delà de la permiſſion que leur accordoit le Teſtament: mais, qu'en qualité de Succeſſeurs de leur Pere, ils avoient le pouvoir d'y ajouter certaines clauſes, pour l'accommoder au bien public; &, quand même ces clauſes n'auroient pas une liaiſon exacte avec le Teſtament, qu'il falloit pourtant les admettre, de peur de tomber dans certaines incongruitez, *ne multa abſurda ſequerentur*. Cette déciſion paſſa auſſi-tôt pour *Canonicale*; &, le Dimanche ſuivant, ils parurent à l'Egliſe tous lardez d'éguillettes.

Ce Frere avoit acquis par ſon ſavoir une ſi grande reputation, que ſes affaires n'étant pas en trop bon état, il

eut le bonheur d'être placé chez un certain Lord, pour avoir ſoin de l'éducation de ſes Enfans. Ce Seigneur étant mort quelque tems après : il ſut donner un tour ſi adroit à quelques paſſages du Teſtament de ſon Pere, qu'il y trouva un titre pour s'approprier les biens de feu ſon Maître. Il en prit auſſitôt poſſeſſion: il en chaſſa ſes éleves ; & donna leurs appartemens à ſes Freres *.

* Ceci fait alluſion à la Protection que les Empereurs ont accordée jadis aux Papes, qui, pour récompenſe, ſe ſont nichez dans leur Ville Capitale, & ont uſurpé peu à peu ces Provinces d'Italie, dont ils ſont encore juſqu'ici Princes Temporels.

SECTION III.

Digreſſion touchant Meſſieurs les Critiques.

QUoique juſqu'ici j'aye pris toute la précaution poſſible, pour ſuivre exactement les regles, & la maniere d'écrire, de nos Illuſtres Modernes, je me vois cependant, par un tour que me jouë ma malheureuſe memoire, dans un égarement, dont il faut que je me tire, avant que je puiſſe avec bienſéance continuer la tractation de mon ſujet. J'avouë avec honte, que c'eſt une négligence impardonnable d'y être entré ſi avant, ſans avoir adreſſé à nos *Seigneurs les Critiques* les diſcours uſitez, tant *expoſtulatoires*, & *ſupplicatoires*, que *déprécatoires*.

Pour les en dédommager, je prends ici humblement la hardieſſe de leur preſenter une courte Diſſertation ſur eux-mêmes, & ſur leur art. Je vais en examiner briévement l'Etimologie & la Généalogie, & le conſidérer, tant par rapport à l'état, où il ſe trouvoit autrefois, qu'à

l'égard de celui où nous le voïons présentement.

Par le mot *Critiques*, si usité dans nos conversations d'aujourdhui, on a entendu autrefois trois especes d'hommes fort differentes, selon ce que jen ai pu découvrir dans les livres, & dans les brochures des Anciens. Ce terme designa d'abord des personnes, qui s'occupoient à inventer & à établir certaines regles, pour eux-mêmes, & pour le public, par l'observation desquelles un Lecteur judicieux pouvoit se rendre capable de décider des productions des savans, entrer dans le vrai goût du sublime & du merveilleux, & distinguer les veritables beautez du stile ou de la matiere, d'avec le faux brillant qui les imite. Ils s'efforçoient, dans leurs Lectures, à remarquer ce que les livres avoient de défectueux, *l'inutilité*, la *fadeur*, *l'absurdité*. Mais, ils s'y prenoient avec la même précaution, dont se sert un homme, qui passe par une ruë sale. S'il jette un œil attentif sur les tas de bouë qu'il rencontre en son chemin, ce n'est pas dans le dessein d'en examiner la couleur, d'en prendre les dimensions, d'y gouter, ou de s'y vautrer; c'est uni-

que-

quement pour s'en tirer le plus proprement qu'il lui eſt poſſible.

On prétend, mais à tort, que ces perſonnes-là ont véritablement compris le *ſens litteral* de leur *dénomination*, & qu'une partie conſiderable du devoir d'un Critique eſt de rendre juſtice au mérite. Un Critique, dit-on, qui ne lit, que pour chercher les occaſions de cenſurer, reſſemble à un Juge, qui prendroit la reſolution de condamner à la potence tous ceux qui paroitroient devant ſon tribunal.

En ſecond lieu, on a deſigné, par le terme de *Critiques*, ces Reſtaurateurs du ſavoir, ces hommes ſavans, qui ont tiré les belles Lettres du tombeau, qui les ont delivrées de *Vers*, & qui ont ſecoué la pouſſiere qui couvroit les Manuſcrits.

Il y a déja quelques ſiécles, que ces deux races ont été abſolument éteintes ; &, par conſequent, il ſeroit fort inutile d'en parler plus au long.

La troiſiéme & la plus noble eſpece eſt celle des *veritables Critiques*, dont l'origine eſt bien plus illuſtre que celle des autres. Chaque veritable Critique eſt un Demi-Dieu de naiſſance, puiſqu'il

descend en ligne directe de *Momus* & de *Hybris*, qui engendrerent *Zoïle*, qui engendra *Tigellius*, qui engendra *& cætera* premier du nom, qui engendra *Bentley*, *Rymer*, *Perrault*, & *Dennis*, qui engendra *& cætera* second du nom.

Ce sont-là ces *Critiques*, qui de tous tems ont prodigué tellement leurs bienfaits à la République des Lettres, que la reconnoissance de leurs Admirateurs est allé jusqu'à leur chercher une origine dans le Ciel, à côté de celle de Thésée, de Persée, d'Hercule, & d'autres Bienfaiteurs du Genre-Humain.

Mais, la Vertu Heroïque même n'a pas toujours été exemte de la Calomnie. On a osé obscurcir la gloire de tous ces grands hommes, en soutenant, que, fameux par leurs combats contre les Geans, les Dragons, & les Brigands, ils avoient été plus nuisibles eux-mêmes à la Societé humaine, que les Monstres qu'ils avoient vaincus; &, qu'après les avoir détruits, ils auroient bien fait d'exercer la même justice sur leurs propres *individus*. Hercule l'a fait avec beaucoup de generosité; ce qui lui a procuré plus de temples, & plus d'en-

d'encens, que n'en ont obtenu les plus illuſtres de ſes compagnons.

C'eſt pour cette raiſon, je croi, que certaines gens ſe ſont mis dans l'eſprit, que chaque *veritable Critique*, après avoir achevé ſa tache, feroit une œuvre très-méritoire & très-utile pour le bien public du monde ſavant, s'il vouloit bien s'attacher à une corde un peu forte, ou ſe précipiter d'une hauteur un peu raiſonnable. Ils ſont même du ſentiment, qu'il ne faudroit donner place à perſonne dans le Catalogue des *vrais Critiques*, avant qu'il eut mis fin à cette perilleuſe avanture.

De cette origine celeſte d'un art ſi noble, & de ſon étroite analogie avec la Vertu Heroïque, on peut deduire aiſément les devoirs d'un *vrai Critique*. Il doit parcourir la Republique des Lettres, pour donner la chaſſe aux défauts monſtrueux, qu'elle nourrit dans ſon ſein; forcer les erreurs à ſortir de leurs niches, comme Cacus de ſa Caverne. Il faut qu'il les multiplie, comme les têtes de l'Hydre; & qu'il les ramaſſe, comme le fumier de l'Étable d'Augée. Il faut, ſur-tout, qu'il pourſuive ſans re-

lache certains oiſeaux, qui ont l'inclination perverſe d'arracher des branches entieres de l'*Arbre de Science*, comme les *oiſeaux Stymphaliens*, qui privoient les vergers de leurs meilleurs fruits *.

Il ſuit de-là, que la plus parfaite définition qu'on puiſſe donner d'un *vrai Critique* eſt celle-ci. *Un vrai Critique eſt un homme, qui découvre, & qui raſſemble, les fautes des Auteurs.* Quiconque voudra examiner toutes les eſpeces d'ouvrages, dont cette *Secte ancienne* a favoriſé le monde, verra d'abord par toute leur teneur, que les penſées de leurs Auteurs ſe ſont uniquement attachées aux fautes & aux négligences des autres Ecrivains. Quelque ſujet qu'ils traitent, leur imagination eſt tellement remplie & occupée de tous ces paſſages défectueux, que la quinteſſence même de ce qu'ils ont remarqué de mauvais ſe diſtile dans leurs propres écrits, & que leurs ouvrages d'un bout à l'autre ne paroiſ-

* Par ces oiſeaux l'Auteur entend les gens raiſonnables, dont le but principal eſt de profiter de leur Lecture, & de s'amaſſer un tréſor de connoiſſances utiles.

roiſſent qu'un extrait de tout ce qui a ſervi de matiére à leurs réflexions.

Après avoir ainſi conſideré l'origine & les occupations d'un *Critique*, à prendre ce mot dans le ſens le plus general & le plus noble, il eſt tems de refuter les objections de ceux, qui prétendent prouver par le ſilence des Auteurs, que l'Art Critique, comme il eſt exercé à préſent, & comme je viens de l'expliquer, eſt tout-à-fait moderne; & que, par conſéquent, nos Critiques Anglois & François, ne ſont pas d'une Nobleſſe auſſi ancienne, que celle dont je les ai mis en poſſeſſion.

Or, ſi je fais voir clairement, que l'Antiquité la plus reculée nous a dépeint le *vrai Critique* & ſes devoirs, d'une maniere, qui répond exactement à ma *définition*, on m'avouëra, que cette grande objection, tirée du ſilence des Auteurs, doit tomber néceſſairement.

Je confeſſe, que j'ai été long-tems moi-même dans une erreur ſi pernicieuſe, & que je ne m'en ſuis tiré, que par le ſecours de nos illuſtres Modernes, dont je *creuſe* jour & nuit les volumes édifians, pour mon propre bien, & pour celui de ma Patrie. Ce ſont ces grands

hommes, dont les travaux infatigables ont découvert les endroits foibles des Anciens, & nous en ont donné un Catalogue copieux. Ce ſont eux, qui ont demontré, que les plus belles choſes, qui nous ſont communiquées par l'Antiquité, ont été inventées & miſes en lumiere par des plumes beaucoup plus recentes; & que les plus grandes découvertes, qu'on lui attribuë par raport à la Nature & aux Sciences, avoient déja été trouvées par le Genie tranſcendant de nos contemporains: ce qui montre évidemment, combien le merite des Anciens eſt mince, & doit mettre des bornes à cette admiration aveugle dont ils ſont honorez par des gens enſevelis dans la pouſſiere du Cabinet, & aſſez malheureux pour ignorer ce qui ſe paſſe à préſent dans le Monde.

En déliberant meurement ſur toutes ces choſes, & ſur les proprietez eſſentielles de l'eſprit humain, je n'ai pû m'empêcher d'en conclure, que les Anciens, perſuadez fortement de leurs nombreuſes imperfections, doivent s'être efforcez dans quelques paſſages de leurs livres, à l'imitation de leurs Maîtres les Modernes, à détourner ou à adoucir les

les eſprits Cenſeurs, en faiſant l'Eloge ou la Satyre des *vrais Critiques*. Inſtruit de cet uſage moderne, par la longue & utile étude que j'ai faite des Prefaces à la mode, je me ſuis déterminé à déterrer la même loüable coutume dans les Ecrits anciens, & ſur-tout dans ceux des prémiers ſiécles. Par ces recherches, j'ai trouvé à mon grand étonnement, qu'ils nous ont laiſſé tous des portraits du *vrai Critique*, plus ou moins favorables, ſelon que leur plume étoit guidée par l'eſperance, ou par la crainte; mais, qu'ils s'y ſont pris avec la derniere précaution, envelopant tout ce qu'ils avoient à dire ſur ce ſujet, dans des *Fables*, & dans des *Hieroglyfes*.

C'eſt aparemment cette circonſpection, qui a donné lieu à des Lecteurs ſuperficiels de faire valoir le ſilence des Auteurs contre l'Antiquité des *vrais Critiques*. Cependant, les *types*, que ces Auteurs ont emploïez, ſont ſi juſtes, & l'application en eſt ſi naturelle, qu'il eſt difficile à comprendre, comment il eſt faiſable, qu'un Lecteur d'un goût & d'une pénétration moderne ne s'en aperçoive pas. Je me contenterai de choi-

choisir un petit nombre d'échantillons de cette immense quantité de *types* & d'*allegories*, dont il s'agit ici ; & je suis convaincu, qu'ils seront capables de mettre fin à cette dispute.

Ce qui merite bien d'être remarqué, c'est que tous ces Auteurs anciens, en voulant traiter ce sujet d'une maniere *énigmatique*, se sont rencontrez tous dans la même *Allegorie*, dont ils ont seulement varié la superficie, conformement à leurs passions, ou à leur tour d'esprit.

D'abord, Pausanias est du sentiment que la perfection de l'Art d'écrire est duë à l'établissement des *Critiques*. Et il est évident, qu'il a en vuë les *vrais Critiques*, par la description qu'il en fait dans les mots suivans. *C'est*, dit-il, *une race d'hommes qui se plait à vétiller sur les* superfluitez *& sur les* excrescences *des livres ; ce qui aïant été à la fin remarqué par les Savans, ils ont resolu, de leur propre mouvement, de retrancher, de leurs ouvrages, les branches pourries, mortes, destituées de suc, & celles-là même dont l'unique défaut étoit de pousser trop.*

Il envelope ce fait adroitement dans une

une Allegorie, en disant *que les Naupliens, dans l'Argie, avoient appris des Anes l'Art de tailler les vignes; en observant, que quand ces animaux en avoient rongé quelques branches, elles en croissoient mieux, & en portoient de meilleur fruit.*

Herodote, en se servant du même *Hieroglyfe*, s'exprime encor plus clairement. Il est bien assez hardi, pour taxer les Critiques ouvertement de malignité & d'ignorance; car, il nous rapporte en pleins termes, *que dans la partie occidentale de la Libye il se trouve des Anes avec des cornes.* Sur quoi *Ctesias* rencherit encore, en faisant mention de certains anes de la même figure, qui sont dans les Indes: *au lieu*, dit-il, *que tous les autres Anes n'ont point de fiel, ces Anes cornus en ont une telle abondance, qu'il n'est pas possible d'en manger la chair, à cause de son extrême amertume.*

La raison, pourquoi les Anciens n'ont traité ce grand sujet que *figurément*, étoit la crainte qu'ils avoient des attaques d'un parti aussi redoutable que celui que formoient les Critiques de ces tems. Le son terrible de leur voix étoit capable de faire trembler une legion entiere

tiere d'Auteurs, & de leur faire tomber la plume des mains : ce qu'Herodote exprime clairement, en nous contant qu'un jour une grande Armée de Scythes avoit été miſe en déroute, par la terreur panique qu'y répandit le *braire* d'un ane. C'eſt même de-là que certains profonds *Litterateurs* ont conjecturé, que le reſpect, que nos Auteurs Anglois païent aux *vrais Critiques*, nous eſt venu de nos Ancêtres les Scythes.

Cette *terreur* des écrivains de l'antiquité devint peu à peu ſi generale, & s'augmenta ſi fort, que ceux, qui avoient envie de parler librement ſur le Chapitre des *vrais Critiques*, furent obligez de renoncer à cette ancienne *Allegorie*, comme trop approchante du *Prototype*, & de ſe ſervir de figures plus cachées & plus miſterieuſes. C'eſt ainſi que Diodore, voulant déclarer ſon ſentiment ſur la même matiere, ſe hazarde ſeulement à nous débiter, que *ſur les montagnes de l'Helicon il croit une mauvaiſe herbe, dont la fleur eſt d'une odeur ſi abominable, qu'elle empoiſonne ceux qui la ſentent.* Lucrece en donne préciſement la même deſcription.

Est etiam in magnis Helicònis montibus arbos,
Floris odore hominem retro consueta necare.

Pour Ctesias, dont j'ai déja parlé, il étoit beaucoup plus hardi : il avoit été fort mal traité par les *vrais Critiques* de son âge ; & il étoit bien aise de laisser à la posterité une marque sensible de sa vengeance contre toute cette *tribu*. Le sens en est si clair, que je ne conçois pas comment il a pu rester caché à ceux qui nient l'Antiquité de cette *illustre race*.

C'est en traçant le portrait de plusieurs animaux des Indes, qu'il s'est servi de ces expressions remarquables. *Il y a entre autres un* Serpent, *qui ne sauroit mordre, parce qu'il n'a point de dents ; mais, en récompense, quand il vomit, ce qu'il fait très-souvent, il cause une corruption generale dans toutes les matieres, sur lesquelles il répand ce qui lui sort des entrailles. Ces Serpens se trouvent d'ordinaire sur les montagnes où croissent les Pierres precieuses : ils sont fort sujets à jetter de leur gueule une liqueur empoisonnée ; & si quelqu'un s'avise d'en boire quel-*

quelques goûtes, ſa cervelle lui ſort auſſi-tôt par les narines.

Il y avoit encore parmi les Anciens une ſorte de Critiques qui ne differoient pas des premiers en *eſpece*, mais ſeulement en *taille*, & en *degré*. Il y a de l'apparence, qu'ils étoient comme les *apprentifs* des autres; & cependant on en fait mention, d'ordinaire, comme d'une Secte à part, à cauſe de la difference de leurs occupations. L'exercice ordinaire de ces Etudians étoit de frequenter les Spectacles, & d'y épier les plus mauvais endroits des pieces de théatre, deſquels ils étoient obligés de rendre un conte exact à leurs *Gouverneurs*. Mis en goût par cette petite proïe, comme de jeunes Loups, ils acqueroient avec le tems aſſez de force & de vigueur, pour ſe jetter ſur une proïe plus conſiderable: car, il a été obſervé par les anciens, auſſi bien que parmi les modernes, qu'un *vrai Critique* a de commun avec un *Echevin* & avec une *Courtiſane*, qu'il ne perd jamais ſon titre; & qu'un *Critique en gerbe* a toûjours été un *Critique en herbe*: ſes talens naturels aïant été ſeulement augmentez par ſes lumieres acquiſes; ſemblable

au

au chanvre, dont la ſémence même, ſelon les Naturaliſtes, donne des ſuffocations. C'eſt à cette race de *Garçons Critiques*, qu'on eſt redevable de l'invention, ou du moins du rafinement, des *Prologues* des pieces de théatre *; & ce ſont eux, dont Terence a fait ſi ſouvent mention ſous le nom de *Malevoli*.

Il eſt certain que l'établiſſement de la race Critique eſt d'une neceſſité abſoluë pour le monde ſavant; car, toutes les actions humaines ont une relation exacte avec les Talens de Thémiſtocle, & de ſon Compagnon. L'un ſait *racler le boïau*, & l'autre *ſait faire d'un petit Bourg une grande* Ville; & celui qui ne ſait faire, ni l'un, ni l'autre, merite d'être chaſſé de l'univers à coups de pied. C'eſt ſans doute l'envie d'éviter une pareille punition, qui a donné naiſſance au *Peuple Critique*, & une occaſion aux Calomniateurs de débiter, que chaque membre de ce corps eſt une eſ-

* Les anciens Comiques faiſoient précéder leurs Pieces d'un *Prologue*, dans lequel ils s'efforçoient à captiver la bienveillance des Spectateurs. La même coutume regne encore ſur le téatre Anglois.

espece d'ouvrier, qui leve boutique, avec la même facilité qu'un *tailleur*. Aussi, selon ces detracteurs du merite, il y a une étroite conformité entre les talens & les outils de l'un & de l'autre. *L'Oeil* du tailleur * est un type parfait des *Lieux-communs* d'un Critique: & le *Carreau* du premier represente fort au juste l'esprit & le savoir du second †. Leur courage est de la même nature, & leurs armes sont d'une figure fort ressemblante §.

On peut repondte plusieurs choses très-solides à toutes ces odieuses objections. Rien au monde n'est plus faux que ce qu'on ose avancer sur la facilité, qu'il y a, à s'ériger en *vrai Critique*. Au contraire, rien n'est plus difficile; & il faut se mettre plus en frais, pour être membre privilégié de ce corps, que de tout autre: car, tout de même que, pour bri-

* L'Endroit où il jette les lambeaux qu'il vole.

† Le Carreau du tailleur applanit les coutures: l'esprit & le savoir du *Critique* consiste à cacher la maniere dont il a cousu ensemble les lambeaux de ces *Lieux-Communs*.

§ Les Tailleurs rognent, & piquent: les Critiques en font autant.

briguer l'honneur d'être un *Gueux dans les formes*, il en coutte au plus riche aſpirant juſqu'à ſon dernier ſou ; ainſi, pour qu'un homme puiſſe s'établir dans le monde ſur le pied d'un *vrai Critique*, il lui en coute toutes les bonnes qualitez de ſon eſprit. Ce qui ſeroit un aſſez *ſot marché*, s'il s'agiſſoit de toute autre *acquiſition* moins importante.

Après avoir prouvé de cette maniere l'*Antiquité de la Critique*, & dépeint ſon état primitif, il me reſte d'entrer dans l'examen de l'état préſent de ce floriſſant Empire, & de faire voir l'exacte conformité de l'un & de l'autre.

Un certain Auteur, dont les Ouvrages ont été entierement perdus depuis pluſieurs ſiécles, en parlant des Critiques, dans ſon Livre 5. Chap. 8. appelle leurs Ouvrages *les Miroirs de l'Érudition* *. Or, quiconque ſait, que les miroirs des anciens étoit faits de cuivre, & *ſine Mercurio*, doit comprendre parlà d'abord les deux principales qualitez d'un *veritable Critique moderne*, & être convaincu, qu'elles ont toûjours été les mê-

* Citation imitée d'un Auteur illuſtre. Voyez la Diſſertation de Bentley.

mêmes, & doivent rester les mêmes éternellement. Car, le cuivre est l'emblême d'une longue durée ; &, quand il est artistement bruni, les reflections se font sur sa propre superficie, sans qu'il soit besoin qu'il ait du Mercure derriere lui *.

Les autres talens d'un Critique ne meritent pas un détail particulier, étant renfermez dans ceux dont je viens de faire mention, ou pouvant en être déduits sans peine. Je ne veux pas finir, pourtant, sans établir ici trois maximes, qui serviront de marques caractéristiques, pour distinguer un vrai Critique moderne, d'avec un Usurpateur de ce titre ; & qui seront d'un grand usage, pour ceux qui veulent s'engager dans une carriere si utile, & si agréable.

La premiere est, que la Critique, opposée en cela diametralement à toutes les autres Facultez de l'Ame, passe toûjours pour la plus veritable, & pour la meilleure, quand elle sort fraichement de l'esprit de son Auteur. Il en est com-

* Décisions appuiées sur la temerité, sans être secondées par le savoir.

comme de la prémiere visée d'un chasseur, qui est d'ordinaire la plus seure ; s'il ne s'en tient pas-là, il y a mille contre un qu'il n'attrapera pas le but.

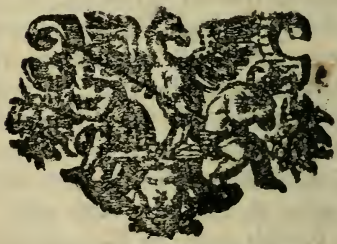
Seconde Maxime. Les *vrais Critiques* sont connus par leur penchant à voltiger autour des plus nobles Ouvrages ; à quoi ils sont simplement portez par le même instinct, qui guide les souris vers le fromage le plus gras, & les guêpes vers le plus excellent fruit. C'est ainsi, que quand le Roi est à cheval, il peut compter d'être le plus sale personnage de toute la calvalcade, puisque ceux, qui lui sont le mieux la Cour, sont précisement ceux, qui l'éclabousſent le plus.

Troisiéme Maxime. Un vrai Critique ressemble à un Dogue, qui est à un Festin, & qui attend la Gueule béante ce que les convives jettent à terre, & qui ne gronde jamais tant, que lorsqu'il y a peu d'os.

Je me flatte que ce Discours aura l'honneur de contenter mes Patrons les *vrais Critiques modernes*, & de les dédommager du silence, où jusqu'ici je suis demeuré à leur égard, aussi bien que de celui que je pourrois bien observer

à l'avenir. Je crois en avoir assez bien usé avec tout leur illustre corps, pour en pouvoir esperer une genereuse indulgence.

Dans cette attente, je m'en vais poursuivre hardiment l'Histoire, que j'ai si heureusement commencée.



SEC-

SECTION IV.

Continuation du Conte du Tonneau.

J'Ai déja conduit le Lecteur avec de grands efforts juſqu'à un periode, où il doit s'attendre à de grands événemens.

A peine notre *Frere Docteur* ſe vit-il proprietaire d'une bonne maiſon, qu'il commença à faire le gros dos, & à ſe donner de grands airs; en ſorte que, ſi le Lecteur n'a pas la bonté d'étendre un peu l'idée que j'en ai donnée juſqu'ici, je crains fort, qu'il ne reconnoiſſe plus notre Heros, tant il y a de changement dans ſon rolle, dans ſes ajuſtemens, & dans ſa mine.

Il commença par dire à ſes Freres, qu'il vouloit bien qu'ils fuſſent, qu'il étoit l'aîné, & par conſequent l'unique heritier de leur Pere. Quelque tems après, il ne voulut plus, qu'ils l'apellaſſent leur Frere; il vouloit être nommé d'eux *Monſieur Pierre*, ou *Pere Pierre*, & quelquefois même, *Mylord Pierre*.

Pour soutenir ces grands airs, qui étoient fort au-dessus de ses moïens, il s'établit dans le monde sur le pied d'un *Virtuoso*, ou *Inventeur de Projets*. Il fit ce nouveau métier avec tant de succès, que plusieurs fameuses découvertes, & un grand nombre de machines, qui sont encore à present en vogue, doivent leur naissance au subtil esprit de *Mylord Pierre*. Je donnerai ici un détail des principales, sans me mettre beaucoup en peine de l'ordre des tems où elles ont été inventées : aussi bien les Auteurs ne sont-ils pas trop bien d'accord sur ce point.

Comme j'ôse assëurer que ce présent Ouvrage est d'un merite considerable, par les peines, qu'il m'en a couté, pour en amasser les materiaux, par la fidelité de la relation, & par l'utilité du sujèt, je ne doute pas qu'on ne me rende la justice de le traduire dans toutes les Langues étrangeres. Je me flatte en ce cas, que les dignes membres de toutes les Academies de l'Europe, & sur-tout celles de France & d'Italie, considereront cet essai, comme un des grands secours, pour parvenir à la connoissance uni-

universelle de tout ce qui mérite d'être sû.

Je dois avertir encor ici les Reverends Peres des Missions Orientales, que, pour l'amour d'eux, j'ai choisi exprès les Tours & les Phrases les plus propres à être traduites facilement dans les Langues de l'Orient, & sur-tout en Chinois. Après cette petite Digression, je vais mon chemin, extasié par la contemplation des fruits considerables, que tous les Habitans de notre Globe recueilleront aparemment de mes travaux.

La prémiere entreprise de Mylord Pierre tendit à se mettre en possession d'un continent fort étendu situé dans un païs nommé *Terra Australis incognita**. Il l'acheta pour peu de chose de ceux qui l'avoient découvert, quoi qu'il y ait des gens qui soutiennent, que les *vendeurs* n'y ont jamais mis le pied. Il le partagea en differens Cantons, & les revendit en détail à plusieurs Marchands, qui y voulurent conduire des Colonies, mais qui perirent tous dans le Voïage. Ensuite, Mylord Pierre vendit de nouveau ce même continent à d'autres,

* Le Ciel, ou, selon d'autres, le Purgatoire.

puis à d'autres, & puis encore à d'autres; & toûjours avec le même ſuccès, demeurant toûjours Poſſeſſeur de ce qu'il avoit vendu.

Son ſecond projèt étoit le débit d'un remède ſouverain contre les vers, & ſur-tout contre ceux, qui ont leur ſejour dans la ratte *. Ce remede étoit fort aiſé à prendre : il s'agiſſoit ſeulement d'être trois nuits ſans manger quoique ce ſoit après ſoupé; d'avoir ſoin en ſe couchant de ſe mettre ſur un coté, & de ſe tourner, dès qu'on étoit las de cette ſituation. Il falloit encore attacher en même tems les deux yeux ſur le même objet, & ſe garder avec ſoin de lâcher des vents par devant & par derriere, dans le même inſtant. Par l'obſervation exacte de cette reçette, les *vers* ſortoient imperceptiblement par *tranſpiration* au travers du cerveau.

Sa troiſiéme invention fut l'établiſſement d'un Bureau pour le bien commun des Hypocondriaques †; & de ceux qui étoient tourmentez de la Colique, des *curieux*

* Scrupules de Conſcience, Remords &c. Ce remede conſiſte en abſolutions, pardons, legeres penitences, &c.

† La Confeſſion.

rieux impertinens, des Medecins, des Sages-Femmes, des Politiques du bas ordre, des Poëtes plagiaires, des amis brouillez, des amans heureux ou desesperez, des Courtisanes, des Pages, des Parasites, & des Bouffons; en un mot, de tous ceux qui courent risque de crever à force de vent. Dans ce Bureau la tête d'un Ane étoit placée avec tant d'adresse, que le malade pouvoit aisément apliquer sa bouche à l'une ou à l'autre oreille de cet animal*. Lorsqu'il s'étoit tenu dans cette posture pendant quelques momens, il se trouvoit d'abord soulagé par une *Faculté attractive* particuliere aux oreilles de cette Bête, qui lui faisoit vuider la source de son mal par *eructation*, *expiration*, ou *evomition*.

Un autre projet fort utile de Mylord Pierre étoit l'érection d'un Bureau d'Assurance † en faveur des pipes-à-ta-

* Par cette tête d'*ane* est entendu le Prêtre qui est placé dans le Confessional, & dans l'oreille duquel les Penitens vuident leur sac d'ordures.

† Il y a à Londres un Bureau d'Assurance, où, pour une certaine somme, on fait assurer les maisons contre les dommages, qu'elles pourroient recevoir par l'incendie. De la même maniere, le Pape

tabac, des Martirs du zèle moderne, des recueils de Poëfies, des ombres . . . . . & des rivieres ; tendant à les garantir contre les dommages qu'ils pourroient recevoir par le feu.

Il paroit de-là, que nos Societez, établies dans des vuës femblables, ne font que des Copies de Milord Pierre, quoiqu'elles ne s'en trouvent pas mal, non plus que lui.

Le même Seigneur Pierre paſſe encore pour l'Inventeur des *Marionettes*, & des *Curioſitez* *, dont l'utilité eſt trop reconnuë dans le monde, pour qu'il ſoit neceſſaire de m'y étendre.

J'aurois tort de paſſer ici ſous ſilence une autre découverte, qui lui acquit une

Pape a une Boutique de pardons, & d'indulgences, pour aſſeurer les ames contre les flammes du Purgatoire. L'Auteur fait ici mention de pluſieurs choſes, qui ne vallent pas la peine d'être aſſurées contre le feu, ou qui ne ſont pas d'une Nature à avoir beſoin d'une pareille aſſurance. Il turlupine par là la ſottiſe de précautionner contre le feu du Purgatoire les ames, qui ſont immaterielles, & qui par conſequent n'ont pas beſoin d'un pareil onguent contre la brulure.

* Les Ornemens pompeux, qui font un ſi beau Spectacle dans l'Egliſe Romaine.

une grande réputation : c'eſt ſa *fameuſe Saumure univerſelle* *.

Aïant remarqué, que notre ſaumure ordinaire n'avoit pas d'autre uſage, que de conſerver la viande morte, & quelques eſpeces de vegétaux, il trouva le moïen, avec beaucoup d'art & de dépenſe, d'en étendre l'utilité. Il en compoſa une propre à garantir de tout mal, Maiſons, Jardins, Villes, Femmes, Hommes, Enfans, & Bétail; & il y conſervoit tout cela auſſi ſain & auſſi entier, que les Inſectes ſont conſervez dans l'Ambre.

Cette ſaumure paroiſſoit au goût, à l'odeur, & à la vuë, préciſement la même, que celle, où nous mettons notre bœuf, notre beure, & nos harangs; mais, c'étoit bien autre choſe, par raport à ſes rares qualitez. Dès que Pierre y avoit mis une petite pincée de ſa poudre *prelimpimpim*, elle changeoit de nature, & produiſoit des effets miraculeux.

L'Operation étoit faite par *aſperſion*; &, pour être ſur du ſuccès, il falloit la mettre en œuvre dans un certain tems

* L'Eau benîte.

de la Lune *. Si le Patient qu'il falloit arroſer étoit une *Maiſon*, elle étoit par cette operation en ſureté contre les rats, les belettes, & les arragnées. Si c'étoit un chien, il étoit garanti de la gale, de la rage, & de la faim. Elle delivroit auſſi ſans faute les Enfans des poux & de la rogne.

Mais, de toutes les pieces que Pierre poſſedoit, celles, qu'il eſtimoit le plus, étoit une certaine race de *Taureaux*, deſcendus en ligne droite de ceux, qui garderent jadis la Toiſon d'Or †. Il eſt vrai que certaines gens, qui les avoient examinez avec attention, prétendoient, que quelque ſang roturier devoit s'être gliſſé furtivement dans les veines de ces animaux, parce qu'ils avoient fort de-

ge-

* Il faut être bien lunatique, en effet, pour donner dans des ſottiſes pareilles.

† L'Auteur parle dans cet Article des Bulles du Pape. On pourroit s'étonner qu'il les deſigne par l'emblême des *Taureaux*; mais, outre que la ſingularité affectée de ſa maniere d'écrire ſuffit pour rendre pardonnable une figure ſi peu uſitée, le Lecteur l'aprouvera ſans doute, quand il ſaura qu'en Anglois le mot *Bull* ſignifie une *bulle* & un *Taureau*. Je n'ai pas eu l'eſprit aſſez inventif, pour trouver en François quelque choſe d'équivalent.

generez, par raport à certaines qualitez de leurs Ancêtres, & qu'ils en avoient acquis d'autres fort extraordinaires.

On sait que les *Taureaux de Colchos* étoient fameux par leurs pieds d'airain; mais, il étoit arrivé, ou par la mauvaise nourriture, ou par quelques intrigues de leurs Aïeules, ou par quelque affoiblissement accidentel dans la semence, ou par la suite des tems, qui a si fort abatardi toute la Nature dans ces derniers malheureux siécles; enfin il étoit arrivé, dis-je, que le métail de leurs pieds avoit fort baissé en valeur, & que ce n'étoit plus que du *plomb ordinaire*.

D'un autre côté, ils avoient conservé ces horribles mugissemens si particuliers à leurs prémiers Parens, aussi-bien que le Don de soufler le feu par les Narines, que quelques Calomniateurs taxoient de n'être qu'un pur artifice; soutenant que ce Phénomene n'étoit pas si terrible qu'il paroissoit, & qu'il n'étoit causé, que par la nourriture de ces animaux, qui consistoit en *fusées* & en *petards*.

Quoi

* Le Sceau attaché au bas des Bulles.

Quoi qu'il en soit, il est certain, qu'ils avoient deux marques, qui les distinguoient extrémement de leurs Peres contemporains de Jason, & que je n'ai jamais trouvées dans la description d'aucun monstre, excepté celui dont parle Horace. *Varias inducere plumas; atrum desinit in piscem.* Ils avoient effectivement des queues de poisson *; & cependant, en certaines occasions, ils voloient avec plus de rapidité, qu'aucun oiseau au monde.

Pierre se servoit de ces Taureaux avec beaucoup de succès. Il les faisoit mugir quelquefois pour effraïer & pour faire taire *les Enfans qui n'étoient pas jolis* †. D'autres fois, il leur envoïoit faire des commissions fort importantes. Mais, ce qu'il y avoit de remarquable dans toutes leurs actions, & que le Lecteur prudent aura de la peine à croire, ils faisoient voir un amour enragé pour l'*Or*. C'étoit aparemment un instinct, qui étoit passé dans toute la race de leurs nobles Ancêtres les Gardiens de la Toi-

* *Sub annulo piscatoris.*

† Les Princes qui n'ont pas assez de Souplesse pour plier sous l'Autorité du St. Pere.

Toiſon. Ils ſuivoient cet inſtinct avec tant de fureur, que quand Pierre les envoïoit ſeulement faire un compliment à quelqu'un, ils ſe mettoient à rotter, à jetter du feu par les narines, à mugir par devant & par derriere : en un mot, ils faiſoient le diable à quatre, juſqu'à ce qu'on leur eut jetté une bouchée d'or dans la gueule ; mais alors, *pulveris exigui jactu*, ils devenoient doux comme des agneaux.

Cette prodigieuſe avidité pour l'*Or*, encouragée, à ce qu'on prétend, par la connivence de leur Maître, les faiſoient regarder par-tout comme une troupe de Gueux inſolens : c'étoit avec grande raiſon ; car, par-tout où on leur refuſoit l'aumone, ils faiſoient un *tintamarre* à faire avorter les Femmes, & à jetter les Enfans dans des convulſions. Ils pouſſerent enfin leur effronterie ſi loin, qu'elle devint inſuportable à tout le voiſinage, & que certains Habitans du Nord-Oueſt envoïérent contre eux une meute de Dogues Anglois *, qui leur donnérent des coups de dents ſi terribles,

* Henry 8. le prémier Roi qui ait ſecoué le Joug du Pape.

bles, qu'ils s'en ressentirent toute leur vie.

Il faut, avant que de finir, que je fasse encore mention d'un autre *projet* de Mylord Pierre, qui fait bien voir, que c'est un Maître homme, & d'une imagination très-riche, & très-féconde *. Quand il arrivoit que quelque Scelerat étoit condamné à être pendu, Pierre se donnoit les airs de lui offrir le pardon, pour une somme d'argent. Lorsque le pauvre Diable avoit fait tous ses efforts pour la ramasser, & qu'il l'avoit envoïée à *sa Grandeur*, il en recevoit pour recompense un Papier contenant le Formulaire suivant.

A tous Baillifs, Prevôts, Geoliers, Sergens, Archers, &c. Salut.

Comme nous sommes informez que le nommé N. étant sous sentence de mort se trouve actuellement entre vos mains, nous voulons, & ordonnons, qu'à la vuë de la presente, vous aïez à relacher le dit prisonnier, & à le laisser retourner librement à sa demeure, quel que puisse être le cas, pour lequel il est condamné, Meurtre, Vol,

* Ceci fait allusion aux *Taxæ Cancellariæ Romanæ*, où les crimes les plus affreux sont taxez à une legere somme.

Vol, Blaſpheme, Inceſte, Sacrilege, Trahiſon, Sodomie; &c. Et ſi vous êtes aſſez hardis, pour y manquer, que le Ciel vous puniſſe vous & les vôtres éternellement. Dieu vous ait en ſa ſainte & digne Garde.

Le très-humble Serviteur de vos Serviteurs,

L'EMPEREUR PIERRE.

Qu'arrivoit-il? Les malheureux, qui ſe fioient à ces belles patentes, perdoient leur argent, & leur vie par-deſſus le marché *.

Avant que de paſſer outre, je dois avertir ceux, à qui la Poſterité ſavante confiera l'honneur de commenter ce *Traité merveilleux*, d'en manier avec beaucoup de précaution certains points obſcurs, deſquels ceux, qui ne ſont pas *verè adepti*, pourroient tirer certaines concluſions trop précipitées. Ce danger eſt ſur-tout à craindre par rapport à cer-

* Les pardons achetez pour une ſomme ſi modique n'empêchent pas le Criminel, s'il eſt ſaiſi par le Bras ſeculier, d'être pendu ou roué, en dépit de l'Autorité Papale.

certaines periodes Myſtiques, où l'on a *joint*, pour l'amour de la brieveté, certains *Arcana*, qui doivent être *diviſez* dans l'operation. Je ne doute pas que les *Fils futurs du grand Art* ne païent à ma memoire des reſpects reconnoiſſans, pour un avertiſſement d'une auſſi grande utilité.

Il ne ſera pas difficile de perſuader aux Lecteurs, que tant de grandes decouvertes de Mylord Pierre eurent un ſuccès prodigieux dans le monde. Je puis proteſter cependant, que je n'en ai raporté que la moindre partie. Mon intention n'a été que de vous communiquer celles, qui meritent le plus d'être imitées, & qui ſont les plus propres à donner une idée exacte du Genie de l'*Inventeur*.

Il eſt aiſé de s'imaginer, qu'elles lui avoient procuré des richeſſes immenſes. Mais, helas! le pauvre Seigneur s'étoit donné une entorſe au cerveau, à force de mettre ſon eſprit à la torture. Son orgueil & ſes projets de Sceleratteſſe l'avoient rendu fou à lier; & ſon imagination s'étoit remplie des plus biſarres rêveries qu'on puiſſe concevoir. Dans les plus terribles accès, (comme il arrive

rive souvent à ceux, à qui la vanité fait tourner l'esprit) il s'appelloit quelquefois le Monarque de l'Univers, le Dieu tout-puissant.

Je l'ai vu un jour, dit mon Auteur, prendre trois vieux Chapeaux en pain de sucre, & se les planter sur la tête l'un dessus l'autre, comme une Couronne à triple étage. Dans cet état, je l'ai vu se montrer aux hommes, avec une Ligne à pêcher à la main, & avec un énorme trousseau de Clefs pendu à sa ceinture.

Dans cette venerable posture, si quelqu'un vouloit lui donner la main en signe d'Amitié, il lui tendoit galamment la jambe; & si l'autre ne prenoit pas goût à cette civilité, il la levoit assez haut, pour lui sangler un vigoureux coup de pied sur les machoires. Voilà ce qu'il apelloit saluer les gens. Quand quelqu'un passoit devant lui, sans songer à lui faire la reverence, il lui faisoit tomber le chapeau dans la bouë, en *soufflant* dessus; car, il avoit le *souffle* d'une force étonnante.

Au milieu de toutes ces extravagances, ses affaires de famille étoient dans un desordre pitoïable, & ses Freres

pas-

paſſoient fort mal leur tems. La prémiere boutade par laquelle il s'étoit ſignalé à leur égard, c'eſt de chaſſer un beau matin de la maiſon leurs Femmes, auſſi bien que la ſienne, & d'y faire entrer à leur place trois franches Donzelles, qu'il avoit ramaſſées dans les ruës *. Quelques jours après, il ſe mit dans l'eſprit de clouer la porte de la Cave, pour faire manger ſes pauvres Freres, ſans leur donner à boire †.

Dinant un un jour en Ville chez un *Echevin*, il l'écouta avec attention haranguer ſur un *alloyau de bœuf.*

Le *bœuf*, diſoit ce ſage Magiſtrat, *eſt le Roi des mets : le bœuf contient la Quinteſſence du perdreau, du faiſan, de la caille, de toutes ſortes de venaiſon ; & même du podding, & du flan.*

Il ne laiſſa pas tomber à terre cette belle penſée ; &, dès qu'il fut revenu chez lui, il ſut y donner un ſi bon tour, qu'il en fit un dogme très-utile pour lui, en la rendant appliquable au pain.

Le

* Le Mariage défendu aux Prêtres, & le Concubinage permis.

† La défenſe de la Coupe dans la Ste. Cene.

Le Pain, dit-il, *mes chers Freres eſt le ſoutien de la vie : dans le Pain ſont renfermez* incluſivè, *le mouton, le veau, le gibier, le flan, & le podding* *. *Et même, pour en faire un aliment complet, il y a une doze néceſſaire d'eau, qui, aiant perdu ſa crudité par la chaleur & par la fermentation, eſt devenuë une liqueur extrémement ſaine répanduë par toute la maſſe.*

Conformement à ces beaux principes, un grand pain fut ſervi le lendemain à dîner, avec toute la formalité d'une Noce Bourgeoiſe. *Allons, mes Freres*, dit Pierre, *n'épargnez pas ces mets. Je vous garentis ce mouton excellent. Servez-vous s'il vous plait ; ou bien, je m'en vais vous ſervir moi-même, puiſque j'y ſuis.* En même tems, avec beaucoup de Cérémonies, armé d'un couteau & d'une fourchette, il leur coupe à chacun une tranche maſſive de ce pain, & il la leur préſente ſur une aſſiette. L'aîné des deux, n'entrant pas d'abord dans l'idée de Mylord Pierre, commença d'une maniere fort humble à lui demander le ſens de ce Miſtere. *Mylord*, dit-il, *avec tout le reſpect que je vous dois, il me ſemble qu'il y a quelque mépriſe ici. Comment donc!* re-

* La Tranſubſtantiation.

repondit bruſquement Pierre. *Nous allez-vous débiter ici quelque plaiſanterie de votre façon? Nullement*, *Mylord*, repliqua le pauvre garçon. *Je m'étois imaginé, que Votre Grandeur avoit parlé d'une piéce de mouton; & je ne ſerois pas faché de la voir paroître ſur la table. Que voulez-vous dire?* repartit Pierre d'un air fort ſurpris. *Je veux mourir, ſi je vous comprends.* Le plus jeune trouva à propos là-deſſus de ſe mêler de la converſation, afin d'éclaircir la matiere. *Mylord*, dit-il, *mon Frere a faim, aparemment; & il voudroit bien tater de ce morceau de mouton, que Votre Grandeur vient de nous promettre. Quel peſte de jargon eſt ceci?* repartit Pierre. *Avez-vous le Diable au corps l'un & l'autre? Treve de railleries, s'il vous plait. Si vous, qui avez commencé cette farce, n'aimez pas votre morceau, je m'en vais vous en couper un autre, quoiqu'à mon avis ce ſoit le plus friand Gobet d'appetit de toute l'Epaule. Comment donc, Mylord!* répondit le prémier. *C'eſt donc-là une Epaule de mouton, à votre avis? Monſieur, Monſieur mon Frere*, repartit Pierre aigrement, *vuidez votre aſſiette, s'il vous plait. Je ne ſuis point du tout en humeur de ſoufrir*

vos

vos fades boufonneries. Pouſſé à bout par la gravité affectée de Pierre, le pauvre Cadet ne put s'empêcher de ſortir du reſpect. *Parbleu, Mylord*, dit-il, *tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à en juger par mes yeux, mes doits, mes dents, & mon nez, ceci n'eſt autre choſe qu'un gros Quignon de pain.* A quoi l'autre ajoûta, que *de ſes jours il n'avoit vû un morceau de mouton, qui reſſemblât ſi fort à une tranche d'un pain de douze ſols. Ecoutez, Meſſieurs*, s'écria Pierre là-deſſus d'un ton furieux. *Pour vous faire voir, que vous n'êtes qu'un couple de fats, aveugles, ignorans, & deciſifs, je ne me ſervirai que de ce ſeul Argument. Ceci eſt d'auſſi bon & d'auſſi veritable mouton, qu'il y en a dans toute la boucherie: & Dieu vous damne éternellement, ſi vous êtes aſſez hardis, pour n'y pas ajoûter foi.*

Une preuve auſſi foudroïante que celle-là ne laiſſa aucun lieu à de nouvelles objections, & les pauvres gens rentrerent dans leur coquille tout au plus vite. *En effet*, dit le premier, *en conſiderant la choſe plus meurement. ... Après y avoir mieux ſongé*, interrompit l'autre, *il me ſemble que Vôtre Grandeur rai-*

raiſonne avec beaucoup de juſteſſe. Bon cela, repondit Pierre. *Je ſuis bien-aize de vous voir rentrer ſi-tôt en vous mêmes. He! Garçon, rempliſſez-moi un verre à bierre de vin rouge. A vous, Meſſieurs, de tout mon cœur.*

Les deux Freres, ravis de voir cet orage paſſé, le remerciérent très-humblement, & lui firent entendre, qu'ils ſeroient bien-aiſes de lui faire raiſon. *C'eſt bien-là mon intention*, leur dit Pierre. *Je ne ſuis pas homme à vous refuſer rien qui ſoit raiſonnable. Le vin pris avec moderation eſt le plus excellent de cordiaux. Tenez, prenez chacun votre verre. C'eſt le jus naturel de la grappe: il n'a point paſſé par la braſſerie de nos Empoiſonneurs, je vous en reponds.* Aïant prononcé ces dignes paroles, il leur tendit à chacun une autre croute ſeche. *Que honte ne vous faſſe point dommage, mes Enfans*, dit-il. *Buvez hardiment: il ne vous moniera pas à la tête; croyez-moi.* Les deux Freres, après avoir emploïé quelques minutes à s'acquiter d'un devoir très-naturel dans une conjoncture ſi delicate; je veux dire, après avoir regardé fixement Mylord Pierre, & s'être entre-

treregardez l'un l'autre avec la même attention; pliérent les épaules, voïant bien qu'il étoit inutile d'entrer là-dessus dans une nouvelle dispute. Ils remarquoient assez, que Mylord étoit dans un de ses accès d'extravagance; & que, le contrarier, c'étoit vouloir le rendre infiniment plus intraitable.

J'ai trouvé nécessaire de raporter ici cette affaire importante dans toutes ses circonstances; parce que ce fut-là l'origine principale de la rupture, qui arriva environ ce tems entre ces Freres, qu'on n'a jamais pu racomoder dans la suite. Mais, j'aurai occasion de parler plus au long de ce sujèt dans une des Sections suivantes. Il ne faut pas croire que Mylord Pierre n'eut de tems en tems de bons intervalles; mais, dans ce tems-là même, il étoit fort libertin dans ses expressions, chicaneur, decisif, porté plûtôt à se crêver les poumons en disputant, qu'à convenir qu'il s'étoit trompé dans la moindre chose. D'ailleurs, il avoit un abominable talent de débiter de gros mensonges palpables, qu'il appuïoit par des Sermens afreux, en maudissant tous ceux qui refusoient de

de les croire, & en les donnant à tous les cent mille Diables.

Il jura un jour, qu'il avoit vû une Vache, qui donnoit assez de lait en une seule fois, pour en remplir trois mille Eglises ; & que ce lait ne devenoit jamais aigre, quand on le garderoit pendant dix ou douze siécles *. Une autre fois, il conta que son Pere avoit un vieux Poteau, capable de fournir assez de bois & de fer pour construire six grands Vaisseaux de Guerre †.

Dans une Compagnie, où l'on s'entretenoit de certains petits chariots Chinois capables d'aller à la voile par-dessus les montagnes, il se mit à rire. *Bon !* dit-il, *voilà une belle merveille. J'ai vu, moi, qui vous parle, une grande maison, faite de chaux & de briques, faire un voïage, par mer & par terre, de plus de deux mille lieues d'Allemagne. Il est vrai qu'elle se reposoit de tems en tems dans quelque gite §.* Il lardoit ce beau Conte de mille Sermens afreux, qui tendoient à persuader aux Auditeurs, qu'il

* Le lait de la Vierge.

† Le bois de la croix, qui ne céde en rien au lait de la Vierge dans la Faculté de se multiplier.

§ La Chapelle de N. D. de Lorette.

qu'il n'avoit jamais menti de sa vie. *En conscience*, *Messieurs*, disoit-il à chaque moment, *je ne vous dis que la pure verité. Que le Diable broie éternellement tous ceux qui ne veulent pas m'en croire.*

Pour faire court, la Conduite de Pierre devint à la fin si scandaleuse, que tout le voisinage le traita unanimement du plus grand maraut de la terre habitable ; & que ses Freres, fatiguez depuis long-tems de ses impertinences, resolurent de le planter-là : mais, avant que d'exécuter ce dessein, ils lui demanderent honnêtement une Copie du Testament de leur Pere, dont ils avoient eu tout le tems d'oublier le contenu. Au lieu de leur accorder une chose si juste, il leur donna les noms de fils de chienne, de coquins, de traitres, en un mot les plus vilains que sa memoire fut capable de lui fournir.

Néanmoins, un jour qu'il étoit sorti pour travailler à faire réüssir quelques-uns de ses projèts, ils prirent leur tems, se glisserent dans l'endroit où le Testament en question étoit renfermé, & ils en firent une Copie autentique, qui leur fit voir en moins de rien les erreurs

afreuſes dans leſquelles Pierre les avoit engagez.

Leur Pere leur avoit laiſſé à tous trois ſon héritage à portions égales, avec un ordre poſitif, que tout ce qu'ils gagneroient ſeroit en commun. Autoriſez par-là, ils enfoncerent la porte de la Cave, & en tirerent un peu de vin, pour s'égaïer le cœur, & pour rétablir leur eſtomac.

En copiant le Teſtament de leur Pere, ils y avoient remarqué un Article formel, contre la paillardiſe, & contre le divorce; c'eſt pourquoi, leur prémier ſoin fut de faire revenir leurs Femmes, & de chaſſer leurs Concubines.

Pendant qu'ils étoient dans toutes ces occupations, certain *Solliciteur de Procès* entra dans la maiſon, dans le deſſein de demander à Mylord Pierre un acte de pardon pour un Voleur, qui devoit être pendu le lendemain.

Les deux Freres lui dirent qu'il étoit un grand fat de vouloir obtenir un pareil acte d'un faquin, qui méritoit la potence lui-même: ils lui dévelopérent toutte l'Impoſture, de la maniere que je l'ai déduite ci-deſſus, & lui conſeillerent

lérent de s'adreſſer au Roi, & non pas à leur fourbe de Frere.

Au milieu de cette converſation voilà Pierre qui entre bruſquement, ſuivi d'une troupe de Dragons; &, après les avoir accablez de pluſieurs millions d'injures, & de malédictions canailleuſes, qu'il n'eſt pas trop néceſſaire de répéter ici, il les fait ſortir de la maiſon à grands coups de pieds; avec menaces de les traiter encor bien plus mal, ſi jamais ils avoient la hardieſſe d'y revenir: auſſi s'en ſont-ils bien gardez depuis ce tems-là juſqu'à l'heure preſente.

SECTION V.

Digreſſion à la moderne.

NOus, que le monde honore du titre d'*Auteurs Modernes*, nous ne nous mettrions jamais dans l'eſprit la flatteuſe idée d'une réputation immortelle, ſi nous n'étions perſuadez de l'utilité infinie, que nos ſavans efforts procurent au genre-humain.

O vous, vaſte Univers, c'eſt ce glorieux deſſein de vous prodiguer mes bienfaits, qui m'oblige à prendre le titre de *votre Secretaire.* C'eſt ce but, qui

- - - - - - Quemvis perferre laborem
Suadet, & inducit noctes vigilare ſerenas.

C'eſt dans cette vue, que je travaille il y a quelque tems, avec des peines inexprimables, à la diſſection de la nature humaine, & que j'ai fait pluſieurs leçons curieuſes ſur ſes differentes parties, tant *contenantes*, que *contenues*, juſqu'à ce qu'enfin ce corps a commencé à ſentir ſi mauvais, qu'il m'a été impoſſible de le

le conſerver plus long-tems. J'ai pourtant réüſſi, non ſans des frais conſiderables, à en placer tous les os dans leur connexion, & dans leur ſimétrie naturelle ; en ſorte que je ſuis tout prêt à en faire voir le Squelette complet à tous les curieux.

Mais, pour ne m'écarter pas davantage au milieu d'une Digreſſion, à l'exemple de pluſieurs Auteurs, qui mettent les Digreſſions les unes dans les autres, comme un nid de boetes, ou comme les peaux d'un oignon ; je me contenterai de déclarer ici, qu'en m'occupant à cette *Anatomie*, j'ai fait une découverte auſſi extraordinaire qu'importante : ſavoir, qu'il n'y a que deux moïens d'être utile à la Societé humaine, l'*Inſtruction*, & le *Divertiſſement*. Pourvu que les leçons que j'ai faites ſur ce ſujèt ſoient aſſez fortunées pour être volées par quelqu'un, ou qu'un ami me force par ſes importunitez à les rendre publiques, on y verra clairement demontré que le genre humain, diſpoſé comme il eſt à preſent, a plus beſoin d'être diverti, que d'être inſtruit. La raiſon en eſt, que ſes maladies les plus

ordinaires sont le dégoût, l'ennui, & l'indolence.

Néanmoins, j'ai voulu suivre un précepte fort ancien & d'une grande Autorité, & j'y ai réüssi dans la derniere perfection dans toute l'étenduë de ce divin Ouvrage. Je veux dire, que j'y ai mis par-tout, avec une proportion exacte, tantôt une *couche d'utile*, & tantôt une *couche d'agréable*.

Nos illustres Modernes ont *éclipsé* & écarté du Commerce du monde poli les foibles lumieres des Anciens, jusqu'à un tel point, que nos beaux esprits les plus distinguez révoquent en doute si les Anciens ont jamais existé *. C'est un Problême, sur lequel nous attendons de grands éclaircissemens de la savante plume du fameux Bentley; & je n'y reflechis jamais, sans m'étonner, qu'aucun Moderne, pour faire valoir la prodigieuse supériorité de notre siécle, n'ait pas entrepris de renfermer, dans quelque petit *volume de poche*, un Systeme général de tout ce qu'il faut *savoir*, *croire*, &

* Certains Partisans des *Modernes*. *Fontenelle*, par exemple, prétend que nous sommes les Anciens. Je ne sais pas trop s'il a tort.

& mettre en pratique. Je dois avouer pourtant, que j'en ai vu une legere idée, dans l'écrit d'un grand Philoſophe du Brezil Oriental, qu'on a trouvé parmi ſes papiers après ſa mort. C'eſt une eſpece de Recepte, que la tendreſſe que je me ſens pour les Savans Modernes, me porte à leur communiquer, afin d'animer quelqu'un d'entr'eux à la mettre en œuvre, & à rafiner ſur les uſages qu'on en peut tirer.

Prenez de belles Editions, bien reliées en veau, ayant leur titres au dos en lettres d'or, & contenant toutes ſortes de matieres, en toutes ſortes de langues; faites les fondre enſemble au Bain Marie: *infuſez y une doze ſuffiſante de la Quinteſſence de Pavots, avec* Pinte d'eau de Lethé, *qu'on peut trouver chez tous les Apoticaires: otez en ſoigneuſement le* Caput mortuum, *& laiſſez évaporer tout ce qu'il y a de volatil.*

Vous n'en garderez que le premier extrait, que vous diſtillerez de nouveau dix-ſept fois, juſqu'à ce que le reſte ne montera qu'à demi-chopine. Vous le conſerverez, dans une bouteille hermetiquement fermée, pendant vingt & un jours. Après

cela, vous pouvez commencer votre Traité Univerſel, *en prenant tous les matins à jeun trois goutes de cet Elixir. Notez qu'il faut premierement bien ſecouer la bouteille, & prendre leſdites trois goutes par le nez. Elles ſe dilateront par toute votre cervelle, ſi vous en avez, en quatorze minutes de tems; &, tout d'un coup, vous aurez l'imagination remplie d'extraits, de ſommaires, d'abrégez, de recueils, de* Medullæ, Excerpta, Florilegia, &c. tous diſpoſez dans l'ordre néceſſaire, & prêts à s'arranger ſur le papier.

Je ſuis obligé de convenir, que c'eſt par le ſecours de ce ſecrèt, que, malgré mon incapacité naturelle, je me ſuis haſardé à entreprendre ce préſent Ouvrage, qu'on peut apeller réellement la Moëlle de toutes les Connoiſſances imaginables.

Ce hardi deſſein n'a jamais été formé, que je ſache, avant moi, ſi-non par un certain *Homere*, dans lequel, quoi qu'il eut quelque talens, & que ſon genie fût paſſable pour un Ancien, j'ai découvert quantité de fautes groſſieres, qu'on ne ſauroit pardonner à ſes cendres mêmes, ſi elles exiſtent encore. On

nous

nous assure que son Ouvrage a été destiné à faire un corps complet de Sciences *divines & humaines*, *politiques & mechaniques* *; mais, il est évident, qu'il y a des sujets qu'il a négligez entierement, & d'autres qu'il n'a touché qu'en passant. Premierement, il faut avouer, que, pour un aussi grand *Cabaliste* qu'on prétend qu'il a été, ce qu'il nous dit du *grand œuvre* est pauvre & defectueux. On diroit qu'il n'a lu que superficiellement tout ce qu'on trouve là-dessus dans *Sendivogus*, dans *Behmen*, & dans l'*Antroposophia Theomagica* §. D'ailleurs, il se trompe sur la *Sphére Pyroplastique*, d'une maniere si impardonnable, que (le Lecteur me permettra bien une censure si sévére) *vix crederem Authorem hunc unquam audivisse ignis vocem.*

Ses mepris ne sont pas moins lourdes à l'égard de plusieurs parties des Mechaniques; car, aïant lu ses Ouvra-

* L'Auteur, quoique Partisan zélé des Anciens, ne laisse pas de turlupiner vivement la prétention ridicule de ses Collegues, qui prétendent tout trouver dans Homere.

§ Auteurs, qui ont écrit des Réveries sur la Pierre Philosophale.

ges, avec toute l'attention usitée parmi mes illustres contemporains, je n'y ai rien trouvé du tout sur la structure de cet instrument utile qu'on apelle un *Binet*; &, sans les lumieres des Modernes, nous serions encore dans de profondes tenebres à cet égard.

Mais, voici une négligence tout autrement importante. Cet Anteur si vanté n'a pas dit un mot touchant les *Loix Communes* de ce Roïaume, non plus que sur la *Doctrinè & sur le Ceremoniel de l'Eglise Anglicane*: omission pour laquelle, & Homere, & tous les autres Anciens, sont censurez avec beaucoup de justice, par mon grand & illustre ami M. Wotton, Bachelier en Théologie, dans son Traité incomparable sur l'*Erudition ancienne & moderne*. C'est un Livre, qu'on ne sauroit jamais assez estimer, de quelque côté qu'on le considere. Ses tours d'esprit ingenieux, ses découvertes sublimes sur les mouches & sur la salive, l'éloquence laborieuse de son stile, tout en est merveilleux. Et je ne saurois m'empêcher de témoigner ici publiquement ma reconnoissance à l'Auteur, pour les secours que j'ai tiré de

de cette Piéce ſans pareille, en compoſant le préſent Traité.

Il eſt aiſé de découvrir pluſieurs autres négligences dans les Oeuvres du fameux *Homere*: mais, je croi qu'il n'en doit pas être auſſi reſponſable, que du reſte; parce que, depuis ſon ſiecle, chaque branche des Sciences s'eſt étenduë d'une maniere très-conſiderable, particulierement dans ces trois dernieres années. Ce qui fait voir évidemment, qu'il n'a pas pu pénétrer auſſi avant dans nos découvertes modernes, que ſes Partiſans le pretendent.

Nous le reconnoiſſons avec plaiſir pour l'Inventeur de la bouſſole, de la poudre à Canon, & de la circulation du ſang; mais, je défie tous ſes Adorateurs de me faire voir dans tous ſes Ouvrages un détail exact de la *Ratte*. Nous dit-il ſeulement un mot touchant les *Charlataneries Politiques*; & y a-t-il rien de plus défectueux, & de moins ſatisfaiſant, que ſa grande Diſſertation ſur le *Thé*? Pour ce qui regarde ſa methode de ſaliver ſans Mercure, je puis informer le public, que j'ai appris à mes propres dépens, qu'il n'eſt pas bon de s'y fier.

Ce n'a été que pour suppléer à des défectuositez si importantes, que j'ai mis la main à la plume, après en avoir été longtems sollicité ; & j'ôse asseurer le Lecteur judicieux, qu'il trouvera ici tout ce qui peut être de la moindre utilité, dans toutes les circonstances de la vie. Je suis persuadé d'avoir épuisé & renfermé dans mon Ouvrage tout ce qui peut être contenu dans l'espace immense de l'imagination humaine. Je recommande sur-tout à la méditation des Savans certaines découvertes de ma façon, auxquelles mes Prédecesseurs n'ont pas songé seulement: telle est entr'autres mon *nouveau secours pour la teinture du savoir*, ou *l'art de devenir profondement savant, par une Lecture superficielle*; *une invention curieuse concernant les souricieres*; *une regle universelle de raisonnement, autremeut intitulée, chaque homme son propre Ecuier tranchant*; *une Machine utile pour prendre les hiboux*; & plusieurs autres que le Lecteur curieux verra exposées au large dans les differentes parties de ce Livre.

Je me crois obligé d'aider le public, autant qu'il m'est possible, à sentir toutes les beautez de ce que j'écris; parce que

que c'eſt-là la coutume des plus fameux Écrivains de cet âge poli & ſavant, quand ils veulent corriger le mauvais naturel du *Lecteur Critique*, ou remédier à l'ignorance du *Lecteur Benevole*. D'ailleurs, on a rendu publiques depuis peu pluſieurs piéces en vers & en proſe, dans leſquelles, ſi les Auteurs, pouſſez par la charité qu'on doit au public, ne nous avoient pas donné un détail exact du merveilleux qu'elles contenoient, il y a à parier milles contre un, que nous n'en aurions pas apperçu un ſeul grain.

J'avoue que tout ce que je viens de dire, conformement à cette mode, auroit paru dans une Préface avec beaucoup plus de bienſeance: mais, je trouve à propos de me mettre ici en poſſeſſion du privilege attaché au bonheur d'écrire, après tous les autres; &, comme le plus moderne entre les modernes, je me ſers du pouvoir deſpotique, que cette qualité me donne ſur tous les Auteurs mes devanciers. Autoriſé par ce titre, je declare, que je deſaprouve cette coutume pernicieuſe de détailler dans une Préface tous les matériaux qui doivent compoſer l'Ouvrage qui le ſuit. J'y trouve la même extravagance, qu'il y a

dans la conduite de ceux, qui vont promener, dans les Foires, des monſtres & des animaux étrangers, & qui placent au-deſſus de leur porte un grand tableau de ce qu'ils ont à nous montrer, avec une ample & éloquente deſcription de toutes ſes proprietez. J'avoue que cet uſage m'a ſauvé mainte piéce de deux ſols. Il ſatisfait ma curioſité, au lieu de l'exciter d'avantage; & je reſiſte ſans peine à la Rhetorique preſſante de l'Orateur, quand il m'attaqueroit par ce trait pathetique : *ſur ma parole, Monſieur, nous allons commencer dans le moment.*

Voilà préciſement la Deſtinée de nos *Prefaces*, *Epitres*, *Introductions*, *Dedicaces*, *Avertiſſemens aux Lecteurs*, *Diſcours préliminaires*, *& autres Avant-coureurs des Livres.* C'étoit d'abord un expédient admirable; & notre grand *Dryden* en a tiré tout le ſervice poſſible. Il m'a dit ſouvent en confidence, que les hommes ne l'auroient jamais ſoupçonné d'être un Poëte du premier ordre, s'il ne le leur avoit pas ſi ſouvent apris dans ſes Préfaces, qu'il leur étoit impoſſible d'en douter, ou de l'oublier.

Je

Je n'ai garde de lui donner un démentir là-dessus; mais, je crains bien, qu'à force de se servir de cet expédient, il n'ait rendu à la fin les Lecteurs plus habiles, qu'il ne le souhaitoit. Ils ont été si souvent les Dupes de ces grands préparatifs, qu'il est douloureux de voir à present, avec quel air dédaigneux on saute, comme si c'étoit autant de Latin, les cinquante ou soixante pages, qui font à peu près l'étenduë moderne d'une Préface, ou d'une Epitre Dedicatoire.

On ne sauroit nier pourtant, d'un autre côté, qu'un nombre considerable de personnes ne deviennent Critiques & Beaux-Esprits, par cette seule Lecture. La chose est incontestable; & l'on peut avec beaucoup de justesse partager tous les Lecteurs d'à-présent dans ces deux Classes. Les uns ne lisent que les Discours préliminaires, & les autres n'en lisent jamais. Pour moi, je fais profession d'être de la derniere; &, pour cette raison, me sentant la démangeaison moderne de m'étendre sur le mérite de mes propres productions, & d'en développer les parties les plus brillantes, j'ai jugé à propos de le faire dans le corps de

de l'Ouvrage même, ce qui en augmente considérablement le volume: profit, qui n'est point du tout à negliger pour un Auteur qui fait un peu ses intérêts.

C'est ainsi, que j'ai cru devoir marquer mon respect pour la loüable coutume des Auteurs de cet âge, par une Digression, que personne ne me demandoit, & par une Censure générale, qu'ame qui vive n'avoit méritée de moi. C'est ainsi, que j'ai trouvé nécessaire d'étaler, par un travail penible, avec autant de charité pour moi-méme, que de franchise pour mon prochain, mes propres perfections, & les défauts d'autrui. A present, m'étant acquité de ce devoir important, je reprends le fil de mon Histoire, à la grande satisfaction de l'Auteur & du Public.

SEC-

SECTION VI.

Continuation du Conte du Tonneau.

NOus avons laiſſé *Mylord Pierre* dans une rupture ouverte avec ſes Freres, chaſſez tous deux de ſa maiſon, & envoïez chercher fortune dans ce vaſte Univers, ſans avoir ſur quoi la fonder. Triſtes circonſtances, qui les rendent les ſujèts naturels de la plume charitable d'un Auteur de bien, pour qui d'ordinaire les Scenes les plus déplorables préparent une moiſſon de grandes & belles avantures.

C'eſt ici qu'on doit remarquer la difference, qu'il y a entre un Ecrivain généreux, & un Ami ordinaire. Le dernier s'attache inviolablement à la proſperité; mais, il décampe au plus vite, á la moindre révolution. L'Auteur généreux, au contraire, ſe plait à trouver ſon Heros ſur le fumier, à l'en tirer, & à l'élever, par dégrez, juſque ſur le Trône. Il ſe retire enſuite, ſans attendre ſeulement qu'on le remercie de ſes bontez.

Pour imiter un ſi bel exemple, j'ai placé *Mylord Pierre* dans une bonne mai-

maiſon, je lui ai donné un titre & de l'argent pour ſes menus plaiſirs. C'eſt-là que je le laiſſerai pour un tems, pour aller charitablement au ſecours de ſes pauvres Freres, que la fortune a mis au plus bas de ſa roue. Ma charité ne ſera pas aſſez aveugle pourtant, pour me détourner du devoir d'un fidelle Hiſtorien; & je ſuis reſolu de ſuivre l'exacte verité, de quelque coté qu'elle puiſſe diriger mes pas.

Nos deux exilez, ſi étroitement unis par le ſang & par les intérêts, prirent le parti de ſe loger dans une même chambre, où ils eurent tout le loiſir de ſonger aux malheurs de leur vie paſſée. Ils eurent de la peine à comprendre à quelle irrégularité dans leur conduite ils devoient les imputer, juſqu'à ce qu'ils euſſent porté leurs réflexions ſur la Copie du Teſtament de leur Pere, qu'ils avoient ſi heureuſement atrapée. L'aiant examinée avec la plus grande attention, ils ſe déterminérent d'abord à rectifier tout ce qu'il y avoit eu juſques-là de défectueux dans leurs actions, & à prendre pour l'avenir toutes les meſures néceſſaires pour ſe conformer exac-

exactement aux ordres que ledit Testament leur prescrivoit.

Le Lecteur n'aura pas oublié, j'espere, qu'il rouloit presque tout entier sur leurs habits, & sur la maniere d'en faire usage. Quand les deux Freres se mirent à confronter, Article par Article, la doctrine avec la pratique, jamais on ne vit une difference plus grande entre deux choses : il n'y avoit pas un seul point à l'égard duquel la conduite, & les préceptes, ne fussent diamétralement opposez. Cette facheuse découverte les fit travailler sans delai, à corriger toutes leurs fautes passées, & à conformer leurs habits exactement au modelle, que leur Pere leur en avoit tracez.

Il est bon d'arrêter ici un moment le Lecteur précipité, toûjours impatient pour voir la fin d'une avanture, avant que nous autres Auteurs l'y puissent duëment préparer.

Il faut qu'il sache, qu'environ ce tems, nos deux Chevaliers malencontreux commencérent à être distinguez par certains noms : l'un se fit appeller *Martin*, & l'autre prit le nom de *Jean*.

Ils avoient vécu ensemble dans une gran-

grande harmonie sous la Tyrannie de Pierre ; comme il est assez ordinaire aux Compagnons de soufrance. Les hommes, qui sont dans l'infortune, ressemblent à ceux qui sont environnez de ténébres, & à qui toutes les couleurs paroissent absolument les mêmes. Mais, à peine ces deux Freres furent-ils sortis de ce goufre de miseres, qu'ils se dévelopérent, non seulement aux yeux l'un de l'autre, mais encore aux yeux du public. Leurs humeurs parurent extrémement différentes, & la situation de leurs affaires leur en fit donner bientôt les plus fortes preuves.

Je crains bien, dans cet endroit, les justes réprimandes d'un Lecteur severe, qui me taxera sans doute d'un défaut de memoire, auquel dans le fond il n'est gueres possible qu'un Ecrivain moderne ne soit un peu sujet. J'en dirai la raison en passant. Comme la memoire est une Faculté qui s'exerce sur les choses passées, elle doit de necessité se rouiller dans l'inaction, parmi les Savans de notre âge, qui, ne se mélant que de l'invention, font sortir toutes leurs productions d'eux-mêmes, ou du moins du *frottement* de leur propre esprit, contre ce-

celui de leurs contemporains. C'eſt conformément à cette verité d'experience, que nous croïons très-juſte d'alleguer notre peu de Memoire, comme une preuve inconteſtable de notre Génie, & de nos Lumieres naturelles.

Quoi qu'il en ſoit, je confeſſe que, ſelon les regles ordinaires de la Methode, j'aurois dû inſtruire mes Lecteurs une cinquantaine de pages plus haut d'une Fantaiſie de Mylord Pierre, qu'il eut l'adreſſe de communiquer à ſes Cadets. Il les avoit portez à charger leurs habits de tous les ornemens, qu'il avoit plu à la mode de mettre en vogue, & à les entaſſer les uns ſur les autres, ſans que les premiers fiſſent jamais place aux ſuivans; ce qui fit, avec le tems, la figure la plus groteſque qu'on puiſſe s'imaginer. Dans le tems de leur rupture, il n'y avoit pas moïen d'entrevoir ſeulement le fond de leurs habits *: ce n'étoit qu'un cahos de galons, de rubans, de franges, & d'éguilletes ferrées d'argent

* Du tems de la Reformation, les nouvelles Inſtitutions des Papes s'étoient ſi fort augmentées, qu'on avoit de la peine à entrevoir ſeulement la Religion de J. Chriſt à travers tout ce Fatras.

gent; car, les autres étoient tombées peu à peu.

Voilà cette particularité importante, dont j'avois oublié de parler dans son veritable lieu. Mais, le malheur n'est pas grand: elle vient ici comme de cire; puisque je vais parler de la Reforme, que nos deux Avanturiers tachérent de donner à leurs habillemens, après avoir secoué le joug de Mylord Pierre.

Ils s'appliquerent unanimement à cet Ouvrage, en jettant les yeux, tantôt sur leurs Habits, & tantôt sur le Testament. *Martin* y mit la main le premier. D'un seul coup, il abatit toute une *poignée d'éguillettes* *, & d'un autre il arracha plus de

* Par ces Eguillettes ferrées d'argent, que le Tailleur avoit attachez à l'habit d'un double point, & dont Martin arrache une poignée au grand détriment de son pauvre *Justaucorps*, je ne doute point qu'il ne faille entendre les grandes Charges de l'Eglise Romaine, qui sont si lucratives, & qui donnent tant d'attachement & de tendresse pour cette Eglise à ceux, qui possedent ces Charges, & qui croyent être en droit d'y prétendre. *Luther*, après avoir aboli le trafic des Indulgeuces avec beaucoup de succès, bannit aussi de la Religion le Pontificat suprême, & le Cardinalat; mais, sa premiere chaleur étant passée, & voiant que toucher aux autres Dignitez Ecclesiastiques c'etoit

de douze aunes de frange; mais, après cette éxécution vigoureuſe, il s'arrêta pendant quelques momens. Ce n'eſt pas qu'il ne fut très-perſuadé, qu'il lui reſtoit encore beaucoup à faire; mais, ſa grande chaleur s'étant évaporée, il reſolut d'y aller plus modérément. Il n'avoit pas tort, puiſqu'il avoit failli dechirer une grande partie du drap, en arrachant cette poignée d'éguillettes, qui, étant ferrées d'argent, avoient été attachées d'un double point par le prudent tailleur, afin de les empêcher de tomber. Il les laiſſa donc-là, & ſe mit en devoir de débaraſſer ſon habit d'une quantité prodigieuſe de galon d'or: il commença à les découdre avec beaucoup de précaution, en *épluchant* les fils détachez à meſure qu'il avançoit; ce qui étoit un ouvrage de longue haleine.

L'a-

c'étoit riſquer de tout perdre, il aima mieux laiſſer les choſes à cet égard-là dans leur état, que de ruiner de fond en comble ſon projet de Reformation. La Reine *Eliſabet* a imité cette prudence avec beaucoup de ſuccès: & il eſt fort aparent, que ſi *Calvin* ſe fut ſervi de cette Politique, qui, dans le fond, ne fait aucun mal eſſentiel à la pureté de notre Culte, nous verrions à préſent toute l'Europe dégagée du Joug de ſa Sainteté.

L'aïant achevé, il tomba sur la broderie chinoise chargée de figures d'hommes, de femmes, & d'enfans; contre laquelle, comme vous avez apris cidessus, le Testament se déclaroit d'une maniere très-claire, & très-vigoureuse. Il en vint absolument à bout, à force d'adresse & d'application. Pour la broderie d'or, ou d'argent, il y travailla avec moins de succès, quoiqu'avec la même prudence. Dans certains endroits, elle étoit si épaisse, qu'il étoit impossible de la défaire sans endommager l'habit même: dans d'autres, elle servoit à fortifier l'étoffe, & en cachoit certaines parties foibles, usées à force de passer par les mains des Ouvriers. Le bon Martin crut que le meilleur parti étoit de n'y pas toucher *, & qu'il faloit plû-

* Par la Broderie il faut entendre, comme j'ai déja remarqué, la Pompe du Culte religieux. Martin trouva à propos d'en diminuer seulement l'excès, & l'abus, pour ne pas choquer les yeux du Peuple trop acoutumez à cet éclat, pour y renoncer sans regret. L'Eglise Anglicane en a usé de même: & c'est pour cette raison, que l'Auteur en attribuë plûtôt la fondation à Martin, qu'à Jean; quoique, par raport aux Articles de Foi, Jean en soit plûtôt le Fondateur, que Martin.

plûtôt laiſſer la Réforme imparfaite, que de gâter ſon habit de fond en comble. C'étoit-là, à ſon avis, la meilleure méthode, pour ſe conformer à l'intention & au véritable ſens des ordres de ſon Pere. Voilà la relation la plus exacte, que mes laborieuſes recherches m'ont mis en état de vous donner du procédé de Martin, dans une conjoncture ſi delicate.

Pour ſon Frere *Jean*, dont les Avantures extraordinaires abſorberont une grande partie de ce qui me reſte a écrire, il travailla à la *déconfiture* * de ſes ajuſtemens ſuperflus dans des diſpoſitions

* Il doit paroitre d'abord ſurprenant, qu'on atribue ici tant de Chaleur à Jean, & tant de Flegme à Martin. Il eſt certain, que ce dernier pouſſoit la conſtance juſqu'à l'obſtination, & la force d'eſprit juſqu'à la ferocité. *Atrox animus Catonis.* Calvin, au contraire, paroiſſoit d'un temperament plus doux; &, d'ailleurs, c'étoit un Genie tout autrement tranſcendant que *Luther.* Mais, il étoit plus bigot; & peut-être l'envie de n'etre pas un ſimple Imitateur & de ſe faire Chef de Secte l'a pu porter à faire des Innovations, Evangeliques dans le fond, mais imprudentes, & dangereuſes. Enfin, quel que fût ſon naturel, pluſieurs de ſes actions avoient le même caractere, que ſi elles étoient l'effet d'un zèle inconſideré.

tions fort differentes, & dans tout un autre esprit. Il y donna tête baissée. Le souvenir des injustices de Mylord Pierre le porta à un tel dégré d'indignation & de haine, qu'il influa beaucoup plus sur ses actions, que les ordres du Pere, qui ne servirent chez lui, que d'un motif subalterne, propre à seconder & à pallier les autres. A ce mélange de motifs il menagea un nom fort prevenant, en l'honorant du titre de *Zêle*, le terme le plus significatif, qu'aucune langue puisse jamais produire. C'est ce que j'ai prouvé invinciblement dans mon excellent *Traité Analytique*, où je donne un détail *Histori-Theo-Physico-Logical du Zêle :* faisant voir, de quelle maniere, de *Notion*, il étoit devenu *Mot*; & comment, parvenu ensuite à sa pleine maturité, pendant une Automne excessivement chaude il s'étoit changé en *substance palpable*. Cet Ouvrage fait trois grands volumes in folio, & en peu de jours je prétends le rendre public, par la voïe moderne de la *souscription*; convaincu que la Noblesse, & les gens riches du Païs, mis en goût par ce qu'ils ont déja lu de ma façon, ne négligeront rien, pour encou-

rager

rager mon Génie à de nouveaux efforts.

Frere *Jean*, plein comme un œuf de cette merveilleuse composition nommée *Zêle*, songeant avec fureur à la tyrannie de Pierre, & poussé à bout par le Flegme de Martin, s'animoit lui-même à faire le Diable à quatre. *Comment !* disoit-il : *un Maraut qui nous a laissez mourir de soif, qui a chassé nos Femmes à grands coups de pied dans le ventre, qui nous a voulu faire passer ses maudites croutes de pain noir pour du mouton ! Un fourbe, qui nous a fraudé de notre héritage ! Un coquin, d'ailleurs, dont tout le monde connoit la Scelerateſſe ! Et je serois assez lache, pour suivre encore ses abominables modes ! J'aimerois mieux qu'il fut pendu, le double chien.*

Aïant de cette maniere enflammé sa bile au plus haut degré, & par conséquent se trouvant dans une charmante humeur pour commencer une Réformation, il mit la main à l'œuvre ; &, en trois minutes, il depêcha plus d'ouvrage, que Martin n'avoit fait dans un jour entier. Le Lecteur benevole saura, s'il lui plait, qu'on ne peut jamais rendre un plus grand service au *Zêle*, que quand

on l'emploïe à *déchirer*; &, par-là, il comprendra sans peine, que *Jean*, qui regardoit le zêle comme sa meilleure qualité, étoit dans son veritable élément, en se livrant tout entier à cette noble & divertissante occupation. En effet, il s'y abandonna tellement, qu'en voulant arracher un morceau de Galon, il déchira son habit depuis le haut jusqu'au bas; &, comme il n'étoit pas fort habile à rentaire le drap, il se contenta d'en *raccrocher* les Lambeaux, avec de la grosse corde & une éguille à emballer. C'étoit bien pis encor, & je ne saurois m'en ressouvenir sans larmes; c'étoit bien pis encore, dis-je, quand il tomba sur la broderie. Le pauvre garçon, qui étoit naturellement aussi mal adroit qu'impatient, voïant à ses yeux un million de points à défaire, ce qui demandoit beaucoup de flegme & une main très-délicate; & persuadé, qu'il n'en sortiroit pas à son honneur; se mit dans une telle rage, qu'il arracha toute la piéce, tant drap que broderie, & qu'il la jetta dans la rue. *Ah! mon cher Frere*, dit-il en s'applaudissant de cette belle expedition, *faites comme moi, tirez, arrachez, dechirez, afin que rien*

ne

ne paroiſſe ſur nous, qui nous donne la moindre reſſemblance auec ce double maraut de Pierre. *Je ſerois au deſeſpoir de porter la moindre choſe qui pût faire ſoupçonner dans le voiſinage, que je fuſſe des Parens de ce Diable incarné.*

Martin, qui par bonheur étoit alors dans une humeur fort moderée, pria ſon Frere d'avoir ſoin d'épargner ſon habit, puiſqu'il lui étoit impoſſible d'en trouver un autre de cette bonté-là. Il le ſupplia de conſiderer, qu'ils ne devoient pas regler leurs actions ſur leurs juſtes reſſentimens contre *Pierre*, mais ſur les maximes établies dans le Teſtament. *Souvenez-vous*, continua-t-il, *que Pierre eſt toûjours notre propre Frere, malgré ſes Injuſtices & ſa Tyrannie; & évitez, autant qu'il vous eſt poſſible, de vous croire innocent ou coupable, à meſure que vous ferez vos efforts, pour le contrarier.*

Il eſt certain, ajouta-t-il, *que les ordres de notre Pere ſont formels, pour ce qui regarde la maniere de nous ſervir de nos habits; mais, ils ne le ſont pas moins, par raport à l'affection fraternelle, qui doit regner parmi nous: &, s'il y a quelque précepte dans le Teſtament, dont la trans-*

greſſion puiſſe être pardonnable, ce ſera plûtôt, ſi elle tend à ſerrer les liens de notre amitié mutuelle, que ſi elle a pour but de nous deſunir pour jamais.

Martin alloit continuer avec la même gravité, & il nous auroit laiſſé ſans doute un admirable diſcours, propre à procurer à mes Lecteurs le repos du corps & de l'ame, le veritable but de la bonne Morale; mais, *Jean* avoit perdu patience: il n'étoit plus en état de l'écouter, bien éloigné de pouvoir profiter de ſes leçons, On remarque que dans les diſputes de l'Ecole, rien n'échauffe davantage la bile de celui qui argumente, qu'un certain calme pedanteſque dans le *Répondant*. Il en eſt comme de deux balances chargées d'un poids inégal: la peſanteur de l'une augmente la legereté de l'autre; &, plus la prémiere deſcend, plus l'autre vole en haut avec rapidité. C'eſt juſtement le cas dont il s'agit ici: la gravité des raiſonnemens de *Martin* augmentoit la vivacité de *Jean*, & le faiſoit regimber contre la moderation de ſon Frere. En un mot, le flegme de l'un jettoit l'autre dans les derniers emportemens. Il enrageoit ſur-tout, en voiant l'habit de

de Martin si bien remis dans l'état de simplicité & d'innocence primitive; au lieu que le sien étoit tout en lambeaux, & qu'il continuoit toûjours à porter la livrée de Pierre, dans les endroits qui avoient échappé à ses cruelles griffes.

Dans cet équipage, il avoit tout l'air d'un petit Maître ivre, qui sort d'entre les mains de quelques Breteurs; ou d'un nouvel Habitant de *Newgate*, qui a manqué de païer la bienvenue à ses Compagnons *; ou d'une Maquerelle en vieille jupe de velours, livrée au bras seculier de la Canaille; ou d'un Voleur de boutique pris sur le fait, & abandonné à la merci des marchands de la foire. Le pauvre Jean ressembloit à chacun de ces malheureux, & même à tous ensemble, couvert de ce noble assortiment de guenilles, de déchirures, de vieux galons, & de franges à moitié arrachées. Il auroit été ravi de voir son habit semblable à celui de son Frere; mais, il auroit été infiniment plus charmé de voir celui de son Frere dans l'é-

* Fameuse Prison à Londres, où les nouveaux venus sont obligez de donner pour boire à leurs Compagnons, s'ils ne veulent pas être maltraitez d'une maniere afreuse.

l'état où il venoit de réduire le sien. Mais, remarquant qu'il n'y avoit point de remede, il fit de son mieux pour donner un air de vertu à ce qui étoit un effet nécessaire de son imprudente précipitation. Il emploïa toute sa Rhétorique, pour porter *Martin* à l'imiter. Jamais le Renard de la Fable n'aporta plus d'argumens subtils, pour porter toute son espéce à se faire couper la queuë, que *Jean* en décocha contre son Frere, pour le mettre à la raison; c'est-à-dire, pour le reduire aux mêmes Lambeaux, dont il se voïoit couvert lui-même. Mais, helas! il ne fit que tirer sa poudre aux moineaux; ce qui le mit dans une telle fureur, qu'etouffant de dépit & d'indignation, il accabla Martin de mille invectives canailleuses. Pour faire court, voilà une bréche irréparable dans l'amitié des deux Freres. Jean fut se loger dans une chambre à part; &, quelques jours après, un bruit se répandit, qu'il étoit devenu fou à lier. Il eut bientôt soin de confirmer ce bruit, en courant les ruës, & en tombant dans les fantaisies les plus burlesques, qui aïent jamais été produites par un cerveau malade.

Bien-

Bientôt les Poliſſons des ruës l'honorérent de pluſieurs Sobriquets. Tantôt ils l'appelloient, *Jean le Pelé*, tantôt *Jean le Flamand*, quelquefois *Jean le Lanternier*, d'autrefois *Jean le Gueux*, & ſouvent *le furieux Jean du Nord* *: & ce fut ſous une de ces denominations, ou bien ſous toutes enſemble, tout comme il plaira au ſavant Lecteur de le déterminer, qu'il donna l'origine à la très-illuſtre & très-épidemique Secte des *Æoliſtes* †, qui honorent encore, avec reconnoiſſance, le fameux *Jean* comme leur Fondateur.

Je ne fais ici que gliſſer ſur cette matiere, parce que je me prépare à gratifier le public au premier jour d'une ample Diſſertation ſur l'Origine, les Principes, & les Dogmes de cette Secte,

- - - - *Mellæo contingens cuncta lepore.*

* Dans une autre Section cette matiere eſt traitée d'une maniere fort étenduë.

† L'Auteur a ici en vuë les differentes ſortes des *Nonconformiſtes*.

SECTION VII.

Digreſſion à la louange des Digreſſions.

J'Ai entendu parler quelquefois d'une *Iliade dans une Coque de noix* *; mais, je puis dire avoir vu ſouvent moi-même *une Coque de noix dans une Iliade* †. Il eſt certain, que le genre-humain a reçû de grands avantages de l'un, & de l'autre; mais, à laquelle des deux il a les plus fortes obligations, c'eſt un problême que j'abandonne aux curieux, comme très-digne de leurs doctes *Lucubrations*. Pour ce qui regarde la derniere, j'ôſe avancer, que le Monde ſavant en eſt ſur-tout redevable à la grande vogue que les Modernes ont donnée aux Digreſſions. Nos rafinemens en matiere de ſavoir ſont exactement paralleles à ceux de notre cuiſine, dont la delicateſſe, du conſentement unanime de tous les Palais judicieux, conſiſte dans

* Beaucoup de ſens dans un petit volume.
† Peu de ſens dans un grand volume.

dans la varieté des ingrediens, qui compoſent *les ſoupes*, *les fricaſſées*, *les ragouts*, & *les pots-pourris*.

Il eſt vrai, qu'on trouve une certaine race mal élevée, mediſante, & miſantropique, qui prétend tourner en ridicule ces innovations polies, qui ſe ſont gliſſées dans la République des Lettres. Ils admettent la comparaiſon tirée de la cuiſine; mais, ils ſont aſſez hardis, pour déclarer que nos ragouts mêmes ſont une preuve de la corruption de notre gout. Ils nous débitent, que la mode d'entaſſer pêle-mêle, dans un même plat, cent choſes de differente nature, n'a été introduite, qu'en faveur de certains appetits dereglez, cauſez par une mauvaiſe Conſtitution; & qu'un homme, qui dans un *Pot-pourri* va à la chaſſe d'une tête d'*Oye*, ou d'une aîle de Cocq de Bruiere, ou d'un ris de veau, prouve qu'il n'a pas l'eſtomac aſſez robuſte, pour digerer des mets plus ſimples, & plus ſolides. Ils ſoutiennent encore, que des *Digreſſions* dans un Livre reſſemblent à des troupes étrangeres dans un Etat; qui font ſoupçonner, que les Habitans même manquent de force & de courage; & qui, bien ſouvent, les mettent ſous le

joug, ou les chaſſent dans les Cantons les plus ſteriles.

En dépit de toutes ces objections de quelques Cenſeurs dédaigneux, il eſt évident que la Societé des Auteurs ſeroit bientôt reduite à un très-petit nombre, ſi l'on vouloit empriſonner le Genie de ceux, qui compoſent les Livres, dans les bornes étroites de leur ſujet.

J'avoue que, ſi nous étions dans le même cas, où ſe trouvoient les Grecs & les Romains du tems que le ſavoir étoit encore au berceau, & qu'il falloit le *nourrir* & *l'emmaillotter* par le moïen de l'*invention*, il ſeroit aiſé de faire des volumes entiers, ſans s'écarter du ſujet, que par de petites courſes néceſſaires pour avancer le deſſein principal. Mais, il en a été des Sciences, comme d'une nombreuſe armée campée dans un Païs fertile. Pendant quelque tems, elle ſubſiſte par les productions mêmes du terroir; mais, dans la ſuite, elle eſt forcée d'aller en fourage à pluſieurs lieuës de-là, parmi les amis ou les ennemis, tout comme elle peut. Les terres voiſines cependant ſont entierement foulées, & ravagées; elles deviennent nuës & ſeches, & ne pro-

dui-

duiſent plus rien, que des nuages de pouſſiere.

L'Etat de la République des Lettres étant ainſi changé par une revolution totale, les ſages Modernes, qui en ſont parfaitement inſtruits, ont decouvert une methode plus courte & plus prudente de devenir ſavans & beaux eſprits. La lecture & la méditation y entrent pour rien; & il n'y a plus que deux manieres parfaites de ſe ſervir d'un Livre comme il faut. La premiere eſt la même dont pluſieurs gens uſent à l'égard des grands Seigneurs; ils aprennent par cœur leurs titres, & enſuite ils ſe vantent d'en être les amis intimes. La ſeconde, qui eſt la mieux choiſie, & la plus profonde, conſiſte à s'atacher à la Table des Matieres, par laquelle un Livre eſt dirigé, comme un Vaiſſeau par le Gouvernail.

Pour entrer dans le Palais des Sciences par la grande porte, il faut du tems & des ſoins: c'eſt pourquoi, les perſonnes expeditives, & ennemies du Cérémonial, ſe contentent d'y entrer par la porte de derriere. N'ont-elles pas raiſon? Les Sciences reſſemblent à des troupes en marche, qu'on ne bat jamais

plus facilement, qu'en tombant sur l'arriere-garde. C'est par la même méthode, que les Medecins jugent de la Constitution de tout un corps, en consultant ce qui en découle par en bas. C'est ainsi que les Enfans attrapent les moneaux, en leur mettant un peu de sel sur la queuë. C'est ainsi que, pour se conduire sagement, il faut, selon la maxime d'un Philosophe, *prendre toûjours garde sur la fin.* On se met en possession des Sciences comme Hercule trouva ses taureaux, en les remenant vers leurs traces, & non pas en les suivant *. Enfin, le savoir doit être *effilé* comme un vieux bas, en commençant par le pied.

D'ailleurs, toute l'armée des Sciences a été rangée depuis peu, par l'effort le plus penible de la discipline militaire, dans un ordre si serré, qu'on peut la passer en revuë en moins de rien. Nous som-

* Ceux, qui ont lu les Fables, savent que *Cacus*, fameux Brigand, aïant volé les Bœufs d'Hercule, les tira vers sa Caverne à réculons, afin que ce Heros ne les put pas trouver en suivant leurs traces: mais, Hercule s'apperçut bientôt de cette fineſſe; ce qui dans le fond n'étoit pas fort difficile, sur-tout étant aidé par les mugissemens de ses taureaux.

ſommes redevables de ce bonheur aux Syſtêmes & aux Abregez, que les *Peres modernes du ſavoir* ont dreſſez à la ſueur de leur corps, pour la commodité de leurs chers Enfans. Le travail n'eſt autre choſe, que la ſemence de la pareſſe ; & c'eſt le bonheur particulier de notre âge de joüir paiſiblement du fruit produit par cette *bienheureuſe ſemence.*

Or, la methode de parvenir à un ſavoir profond & ſublime, étant devenuë ſi reguliere, & ſi ſyſtematique, il faut de neceſſité, que le nombre des Auteurs augmente à proportion, & que leur habileté parvienne à une certaine hauteur, qui rend abſolument néceſſaire leur Commerce mutuel. De plus, on a calculé, qu'il ne reſte plus dans la nature une quantité ſuffiſante de ſujets nouveaux, pour fournir à l'étenduë d'un ſeul volume. Je puis aſſeurer le Lecteur que j'en ai vu une demonſtration dans les formes, fondée ſur les principes inconteſtables de l'Arithmétique.

Ce que je viens d'avancer pourroit bien être combatu par certains Philoſophes, qui ſoutiennent l'*infinité de la matiere*, & qui, pour cette raiſon, prétendent, qu'aucune *eſpece* ne ſauroit

être

être entierement épuiſée. Pour voir la futilité de cette objection, examinons la branche la plus noble de l'eſprit & de l'invention moderne, ſi bien cultivée dans cet heureux ſiécle, qu'elle a porté des fruits plus beaux & plus nombreux qu'aucune de ſes Compagnes. Je ſai qu'on trouve quelques échantillons de cette ſorte d'eſprit parmi les Anciens: mais, ils n'ont jamais été ramaſſez, que je ſache, dans quelque Recueil pour l'uſage des Modernes; &, par conſequent, nous pouvons ſoutenir à notre honneur & gloire, que nous en ſommes les Inventeurs, & que nous l'avons portée juſqu'au plus haut degré de perfection.

La ſorte d'eſprit, dont je parle ici, eſt ce talent merveilleux d'inventer des comparaiſons & des alluſions fort *agréables*, *ſurprenantes*, *& appliquables*, à l'égard de toutes les matieres, qui concernent la propagation du genre-humain; ſujet, dont la politeſſe éloigne abſolument la proprieté des termes.

Quelquefois, en conſiderant, que c'étoit-là le ſeul ſujet, ſur lequel on puiſſe briller à préſent du côté de l'invention, je me ſuis imaginé que l'heureux Genie, qui éclate, cet égard, dans ce ſie-

ſiecle & dans cette nation, a été prophetiquement dépeinte, ſous le type de certains *Pygmées Indiens*, dont la taille ne paſſoit pas la hauteur de deux pieds, *ſed quorum pudenda erant craſſa, & ad talos uſque pertingentia.*

Quand j'éxamine nos dernieres productions, où les beautez de cette nature brillent avec le plus grand éclat, je vois bien, que la ſource en a été extrémement abondante; mais, quoiqu'on faſſe tous ſes efforts, pour la tenir ouverte, & pour la dilater à la maniere des Scythes, accoutumez à ſoufler dans les parties honteuſes de leurs cavalles, pour qu'elles donnaſſent plus de lait, je crains bien qu'elle ne ſoit prête à ſe tarir pour jamais.

En ce cas-là, ſi l'on ne trouve pas un nouveau fond d'eſprit, adieu la nouveauté; il faudra recourir à la répetition ſur cette matiere, comme ſur toutes les autres.

On m'avouera, je crois, que ce que je viens de dire prouve invinciblement, qu'il ne faut pas compter ſur l'infinité de la matiere, comme ſur une ſource intariſſable d'invention. Que nous reſte-t-il donc, que d'avoir recours aux

grands

grands *Indices*, aux petits Abregez, & aux Recueils de citations rangées par ordre Alphabétique. Pour y réüſſir, il eſt peu utile de conſulter les Auteurs, mais abſolument néceſſaire de s'adreſſer aux *Critiques*, aux *Commentateurs*, & aux *Dictionaires* : ſur-tout faut-il ſoigneuſement feuilleter certaines Collections de *Fleurs de Rhetoriques*, & de *Penſées ingenieuſes*, qu'on apelle, par une figure très-juſte, les *Tamis* & les *Bluteaux* du ſavoir & de l'eſprit. Il eſt vrai qu'on laiſſe indécis s'il faut eſtimer le plus ce qui y paſſe, ou bien ce qui y reſte.

Par le moïen de cette methode, quelques ſemaines d'application ſont capables de produire un Auteur propre à manier les ſujets les plus profonds & les plus étendus. Qu'importe que ſa tête ſoit vuide, pourvu que ſon *Recueil de Lieux-communs* ſoit bien rempli ? Il n'en faut pas davantage, pourvu qu'on lui paſſe l'Invention, la Methode, le Stile, & la Grammaire ; & qu'on lui accorde le privilége de copier les autres, & de s'écarter de ſon ſujet. Le voilà en état de compoſer un Traité propre à faire une fort jolie figure dans la boutique d'un

d'un Libraire; un Traité d'un merite assez considerable pour y être conservé long-tems, dans une grande propreté, sans courir risque d'être engraissé par les mains des étudians, ni d'être condamnez aux chaines & à l'obscurité dans une Bibliotheque *. Sa destinée sera bien plus heureuse; le tems seul triomphera d'un volume si precieux; il ne sera sujet qu'à subir le Purgatoire, pour monter ensuite vers le Firmament †.

Je n'ai attribué à cet Auteur *Champignon* que des prerogatives, qui doivent être communes à tous les Ecrivains modernes. Sans elles, le moïen d'introduire dans le monde nos *Collections*, qui roulent sur tant de matieres de differente nature? Si l'on nous en vouloit priver injustement, quelle perte d'amusemens & d'instructions pour le monde savant! Quelle perte pour nous mêmes, qui serions ensevelis pour jamais dans un honteux oubli, avec toute la masse du vulgaire!

Les

* Dans les plus fameuses Bibliotheques d'Angleterre les livres sont enchainez.

† Il servira à la fin à alumer des pipes à Tabac & à s'évaporer en l'air.

Les principes, que j'ai établis ci-dessus, me font espérer de voir encore le jour, où le Corps des Auteurs sera en état de surmonter en rase Campagne tous les autres corps de métier. Ce grand talent de faire des livres est derivé jusqu'à nous, avec plusieurs autres heureuses dispositions, de nos Ancêtres les Scythes, parmi lesquels les *plumes* étoient si abondantes, que l'Eloquence Grecque n'a pas trouvé de figure plus pathétique pour l'exprimer, que de dire, *qu'il étoit impossible de voïager dans leurs Pais, à cause de la prodigieuse quantité de plumes, qui y voltigeoit dans l'air* *.

La nécessité de cette Digression en excusera facilement l'étenduë. Je l'ai placée dans le lieu le plus propre que j'ai pu trouver d'abord; & si le Lecteur sait lui assigner une place plus convenable, je l'en laisse le Maître, & je l'autorise à la rejetter dans quelque coin du livre, tout comme il le trouvera à propos. Pour moi, je me hâte d'en venir à une matiere plus importante.

* C'est, si je ne me trompe, Herodote, qui s'exprime ainsi, pour d'écrire la quantité de nége, qui tombe dans les Païs Septentrionaux.

SEC-

SECTION VIII.

Continuation du Conte du Tonneau.

LEs ſavans *Æoliſtes* * ſoutiennent que le Vent eſt l'élement unique de toutes choſes; que c'eſt le principe, par lequel tout l'Univers a été produit, & dans lequel il doit ſe réſoudre; & que le même ſouffle, par lequel la Nature a été animée, doit à la fin des ſiécles l'éteindre.

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

C'eſt-là cette Cauſe prémiere, que les Adeptes † appellent *Anima Mundi*, c'eſt-à-dire, le *ſouffle* ou le *vent du monde*; & ſi l'on examine tout ce Syſtême dans chaque partie de la Nature, on verra qu'il

* Par Æoliſtes l'Auteur entend les *Quaquers*, *Moliniſtes*, *Pietiſtes*, *Quietiſtes*, & *autres Fanatiques*, qui détruiſent la Raiſon, pour mettre à ſa place une prétendue Inſpiration.

† Ceux qui ſont initiez dans les Myſteres du grand œuvre.

qu'il eſt appuié ſur la baze la plus ſolide. D'abord, de quelque maniere qu'on veuille appeller cet *être*, qui diſtingue l'homme d'avec les brutes, *ſpiritus*, *animus*, *afflatus*, *anima*; il eſt certain, que ce ne ſont qu'autant de *denominations* du Vent, qui eſt l'élement, qui domine dans tous les *êtres compoſez*, & dans lequel ils doivent rentrer un jour.

Qu'eſt-ce que c'eſt que la Vie même, ſi-non, conformément à ſon nom le plus ordinaire, *le ſoufle de nos narines?* Et c'eſt de-là que les Naturaliſtes ont obſervé, que dans certains *myſteres*, qui ont avec la vie une relation fort étroite, le vent eſt d'un fort grand ſecours, comme il eſt évident par les heureuſes épithetes de *turgidus*, & d'*inflatus*, auſſi appliquables aux *organes*, *qui reçoivent qu'à celles*, *qui donnent.*

Selon tout ce que j'ai pu trouver dans les anciennes Chroniques, touchant la doctrine des Æoliſtes, elle rouloit ſur trente deux points *, ſur chacun deſquels je ne ſaurois m'étendre, ſans courir riſque de devenir ennuïeux. Mais, je n'ai garde de paſſer ſous ſilence un petit

* Alluſion aux 32. points du vent.

petit Nombre de Dogmes Fondamentaux, qu'ils en déduiſoient.

Leur premiere Maxime étoit, que, puiſque le Vent dominoit dans la formation & dans les operations de tous les *êtres compoſez*, ceux-là devoient être de la plus grande excellence, dans leſquels ce *Principe* éclatoit avec la plus grande ſuperiorité.

L'Homme, par conſequent, eſt la plus parfaite des creatures, puiſque les Philoſophes, par leur grande bonté, l'ont pourvu de trois *Ames*, ou de trois *ſouffles* differens; auſquels les ſages Æoliſtes joignent liberalement un quatriéme, pour ſervir de ſecours & d'ornement aux autres, & pour en égaler le nombre aux parties du Monde *; ce qui a donné occaſion à ce fameux Cabaliſte *Ventidius Galimathias* de placer le Corps de l'Homme dans une poſition relative aux quatre Vents Cardinaux.

Cou-

* Les Philoſophes ont doué l'homme de trois Ames, la *vegetative*, la *ſenſitive*, & la *raiſonnable*. Les Fanatiques y ont ajouté l'Ame ſpirituelle. Et de ces quatre, qui répondent aux quatre *Points Cardinaux* du Vent, ils ont tiré une Quinteſſence, qu'ils nomment dans leur jargon, la *Lumiere interieure*, la *Vie interieure*.

Conſequemment à ce principe, ils ſoutenoient, que chaque homme apporte avec lui dans le Monde une certaine portion de *Vent*, qu'on peut apeller une *Quinteſſence* extraite des quatre autres. Cette Quinteſſence eſt d'un uſage univerſel, dans toutes les circonſtances de la vie: elle influe ſur tous les Arts, & ſur toutes les Sciences; & elle peut être merveilleuſement augmentée & rafinée par l'éducation.

Dès qu'on a réüſſi à l'enfler, juſqu'au point de ſa perfection, on ne doit pas la renfermer, & la reſerver avarieuſement pour ſoi-même: au contraire, il faut la prodiguer généreuſement à tout le genre-humain.

Fondez ſur ces raiſons, & ſur d'autres du même poids, les *Æoliſtes* les plus illuminez aſſeurent, que l'*Eructation* * eſt l'acte le plus noble de la Creature humaine; &, pour en cultiver le talent, en faveur de toute la Societé des hommes, ils ſe ſont ſervis de pluſieurs differentes methodes. Dans certaines Saiſons de l'année, on peut voir les Prêtres d'en-

* La Faculté de lâcher les vents par la bouche.

d'entr'eux ſe placer à l'oppoſite d'une tempête, la bouche béante. En d'autres tems, vous les verrez arrangez en cercle, armez chacun d'un ſouflet, qu'ils appliquent aux parties poſterieures de leur plus proche voiſin, juſqu'à ce qu'à force de l'enfler ils lui aïent donné la figure d'un tonneau. De-là vient, que, dans leur langage ordinaire, ils appellent leurs corps, d'une maniere fort propre, leurs *Vaiſſeaux*.

Dès que par cette cérémonie, & par d'autres ſemblables, ils ſont duëment remplis, ils s'en vont dans le moment; &, pour l'utilité publique, ils ſe déchargent d'une portion copieuſe de leurs nouvelles acquiſitions dans les machoires de leurs diſciples. Car, il faut remarquer ici, qu'ils ſont d'opinion que tout le ſavoir procède de ce même *principe univerſel*. Ils le prouvent en premier lieu par cette vérité inconteſtable, *que la ſcience enfle*: &, en ſecond lieu, ils ſe ſervent du Syllogiſme ſuivant.

Les paroles ne ſont que du vent;
Le ſavoir ne conſiſte qu'en paroles;
Ergo, *Le ſavoir n'eſt que du vent*.

C'eſt pour cette raiſon, que leurs Doc-

teurs ne communiquoient leurs préceptes à leurs Ecoliers, que par voïe d'*Eructation*: ce qu'ils faisoient avec une grande éloqueuce, & avec une variété inexprimable.

Mais, le caractère principal, qui distinguoit le plus leurs *sages du premier ordre*, étoit une certaine contenance, qui faisoit comprendre, jusqu'à quel dégré le *soufle mysterieux* les agitoit intérieurement. Ce *vent merveilleux*, après avoir causé d'abord des tranchées, & des convulsions; après avoir produit, pour ainsi dire, un tremblement *de terre* dans le *Microcosme* du Philosophe; s'élevoit en haut par degré, tordoit la bouche, rendoit les joues boursouflées, & donnoit un horrible éclat aux yeux. L'Eructation suivoit ces *grimaces* de près. Tous les vents qui leur sortoient de la bouche passoient pour sacrez: surtout, ceux, dont l'odeur étoit la plus forte; & leurs maigres devots les avaloient avec une consolation inexprimable. Pour rendre la chose encore plus touchante, les *vents* les mieux choisis, les plus *édifians*, & les plus *vivifians*, étoient lâchés par le nez, dont ils prenoient une espece de teinture. Ce qui leur donnoit

ce

ce nouveau degré de perfection, c'étoit le sentiment generalement reçû, que *le soufle de la vie est dans nos narines.*

Leurs Divinitez étoient les *quatre Vents*, qu'ils adoroient comme les Esprits, qui parcourent, & qui animent tout l'Univers; & desquels, à proprement parler, toute Inspiration tire son origine.

Cependant, le Chef de ces Dieux, & celui qu'ils honoroient du Culte de *Latrie*, étoit le grand *Borée*, une Divinité ancienne, qu'autrefois les Habitans de Megalopolis, dans la Grece, adoroient avec la plus profonde vénération. *Omnium Deorum Boream maximè celebrant*, dit Pausanias. Ce Dieu, quoique present par-tout, étoit pourtant censé, parmi les plus savants Æolistes, avoir un séjour particulier, une espece de *Ciel Empyrée*, où son pouvoir éclatoit particulierement. Cet endroit étoit situé dans un certain Païs très-connu des anciens Grecs sous le nom de Σκοτια * ou Païs de Ténébres. Il

* Ce mot Grec signifie effectivement *Obscurité*. C'est une allusion à l'Ecosse, qui est au Nord de l'Angleterre, & le centre des Presbyteriens, qui donnent le plus dans le *Fanatisme*.

Il eſt vrai qu'il s'eſt levé ſur ce ſujet un grand nombre de controverſes : mais, toutes les parties conviennent, comme d'un *point inconteſtable*, que d'une contrée du même nom les Æoliſtes les plus rafinez tirent leur origine ; & que c'eſt de-là, que, dans tous les ſiecles, les plus zélez d'entre leurs Prêtres ont apporté l'Inſpiration la plus choiſie. Ils ſe font un devoir de l'aller recueillir eux-mêmes à la ſource, dans certaines veſſies, qu'ils ouvrent enſuite au milieu de leurs Sectaires répandus dans toutes les Nations, leſquels *brament* aprés ce vent ſacré, & l'attendent la bouche ouverte.

C'eſt une choſe très-connuë parmi les ſavans, que les *Virtuoſi* des ſiecles paſſez avoient inventé un moïen de conſerver les *vents* dans des Tonneaux ; ce qui étoit très-avantageux pour les voïages de long cours. La perte d'un art ſi utile ne ſauroit jamais être aſſez déplorée ; quoique je ne comprenne pas, par quelle negligence inpardonnable, *Pancirollus* l'a paſſé abſolument ſous ſilence. Cette invention a été atribuéé à *Æole* lui-même, dont toute la Secte a tiré ſon nom ; &, pour célébrer la memoire

moire de leur Fondateur, ils ont encore conſervé juſqu'à préſent un grand nombre de ces *Tonneaux* * , jadis dépoſitaires du vent , dont ils en placent un dans chacun de leurs Temples , après l'avoir enfoncé par en haut.

C'eſt dans ce *Tonneau* , que leur Prêtre entre dans certains jours ſolennels, après s'y être duëment preparé , de la maniere que j'ai dépeinte ci-deſſus. Un entonnoir caché s'étend de ſes parties poſterieures vers le fond dudit Tonneau, juſqu'à uue certaine Fente Septentrionale, par où il ſe fournit continuellement de nouveaux *vents* de la meilleure eſpéce.

Peu à peu vous le voïez s'étendre & s'élargir à la même Groſſeur de ſon Tonneau, qu'il remplit à la fin exactement: &, dans cette poſture, il lache ſur ſon auditoire des *tempêtes formelles*, à proportion de la violence du ſoufle, qui lui vient d'embas, & qui, ſortant d'un paſſage étroit, *ex adytis* , ne fait pas ſon devoir ſans lui cauſer de douloureuſes tranchées. Quand ce vent eſt parvenu

* Ce ſont les Chaires ſans ornement à la Presbyterienne.

venu jusqu'a son visage, il y fait les mêmes impressions, qu'il produit sur la mer. Il le noircit d'abord: il le ride ensuite; & à la fin il en fait sortir une épaisse fumée.

C'est précisement de cette maniere, que les Æolistes sacrez communiquent leurs *Eructations* Prophétiques à leurs disciples haletans. Quelques membres de l'auditoire tiennent cependant la bouche ouverte, pour avaler avec avidité *le souffle sanctifiant*, tandis que d'autres, chantant les éloges de leurs Dieux, imitent par leur bourdonnement, tantôt plus tantôt moins élevé, les soufles agréables de leurs Divinitez appaisées.

Ce culte, pratiqué parmi les Æolistes, donne lieu à plusieurs Auteurs de soutenir, que leur Secte est des plus anciennes, parce que leur *Eructation Prophetique* ressemble fort à d'autres anciens Oracles, dont on étoit redevable à certaines bouffées de *Vent souterrain*, qui faisoient les mêmes impressions sur le Prêtre, & qui avoient la même influence sur l'esprit du Peuple. Il est vrai, que ces Oracles passoient souvent jusqu'à la multitude, par le canal des Femmes. La raison en étoit, selon toutes les appa-

ren-

rences, que leurs organes paroiſſoient mieux diſpoſez, que ceux des hommes, pour donner entrée à ces *Tourbillons prophétiques*, qui, paſſant à leur aiſe par un receptacle de plus grande capacité, cauſoient en chemin faiſant certaines démangeaiſons propres à produire des extaſes charnelles, qu'on pouvoit pourtant *ſpiritualiſer*, par un ménagement un peu adroit.

Cette ſavante conjecture eſt confirmée par la coutume, qui regne encore aujourd'hui parmi les Æoliſtes les plus épurez, de confier le Sacerdoce à des Prêtreſſes, & de ſe plaire à recevoir l'Inſpiration par les mêmes *conduits*, par où les Sybilles & les Pythies les transmettoient à leurs devots.

Lorſque l'eſprit humain lâche la bride à ſes penſées, il ne s'arrête jamais, mais il traverſe, par une courſe continuelle, les extrémitez du *haut & du bas*, *du bon & du mauvais*. Les premieres ſaillies de l'imagination le portent d'ordinaire aux idées de ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli: mais, quand il s'eleve au deſſus de ſa portée, il n'eſt plus capable de diſtinguer les limites qui ſéparent la *hauteur* d'avec la *profondeur*;

& bientôt, continuant son vol avec la même précipitation, mais sans connoître sa route, il tombe jusqu'au fond des abîmes: semblable à un voïageur, qui parcourt les mers de l'Est jusqu'à l'Oueſt ; ou à une grande perche d'un bois-souple, qui, plus il est étendu, & plus il se courbe en arc de cercle.

La cause de ce déreglement de nôtre esprit est peut-être dans ce fond de malice né avec nous, qui nous porte d'ordinaire à joindre aux idées les plus nobles celles, qui leur sont préciſement contraires. Peut-être est-elle, dans les bornes de notre Raison, qui, portant ses reflexions sur toute la masse des choses, ressemble au Soleil, qui, n'éclairant que la moitié de notre Globe, laisse l'autre couverte de ténèbres. Peut-être la faut-il chercher dans la foiblesse de notre Imagination, qui, emploïant toutes ses forces pour s'élever à ce qu'il y a de plus grand & de meilleur, fatigué, à la fin, & n'en pouvant plus, tombe tout d'un coup à terre, comme un oiseau de paradis qui vient de mourir au milieu de l'air.

Peut-être aussi, que parmi toutes ces Conjectures Metaphysiques il n'y en a

pas

pas une seule de fondée; mais, cela n'empêche pas, que je n'avance une proposition très-vraïe, en disant que, si les plus grossiers mêmes d'entre les humains ont porté leurs Lumieres naturelles à l'idée d'un Dieu, ou d'un Etre suprême; ils n'ont aussi jamais oublié d'occuper leurs fraïeurs de quelques notions affreuses très-propres à leur servir de Diables, quand il n'y en auroit point au monde. Il n'y a rien-là, dans le fond, qui ne soit fort naturel; car, il en est d'un homme, dont l'imagination prend l'essor vers le Ciel, comme d'un autre dont le corps est élevé à une grande hauteur. Plus ils se plaisent tous deux à voir de plus près ce qui est au-dessus d'eux, plus ils sont effraïez par le précipice qu'ils découvrent en bas. C'est ainsi que, dans le choix d'un Diable, le Genre-humain a toujours eu la methode de jetter les yeux sur quelque être réel ou fantastique, dont il considéroit toutes les qualitez comme diamétralement opposées aux attributs qu'il concevoit dans la Divinité.

C'est encore de la même maniere, que la Secte des Æolistes a toûjours craint, & haï, deux *êtres* d'une nature maligne,

entre lesquels, & ses Dieux, il y a eu une inimitié mortelle, depuis le commencement du monde. Le premier est le *Cameleon*, l'antipode de l'Inspiration; & qui, par pure haine, devore continuellement les influences précieuses de ces *Divinitez*, sans s'en décharger jamais par l'*éructation*. L'autre est un Monstre afreux, d'une taille plus que gigantesque, nommé *Moulin-à-vent*, qui, avec ses quatre bras horribles, livre à ces Dieux une Guerre éternelle, les tournant avec adresse, pour les dérober aux coups de ces ennemis, ou pour les leur rendre avec intérêt.

S'étant ainsi fournie de *Dieux* & de *Diables*, la Secte des Æolistes continue jusqu'à ce jour à faire une grande figure dans le monde. Je ne doute pas, au reste, que la Nation polie des *Lapons* ne doive passer pour en être une des plus illustres branches. Je serois fort injuste à leur égard, si je négligeois cette occasion d'en parler avantageusement; puisqu'ils sont si unis, par l'intérêt, & par les inclinations, à leurs Freres les *Æolistes*, qui habitent parmi nous. Non seulement ils prennent les vents en gros, chez les mêmes marchands,

chands, mais ils les débitent en détail, d'une maniere toute semblable, & à des chalands, qui sont à peu près du même naturel que ceux qui donnent leur pratique à nos *tempêtueux compatriottes*.

Si ce Système de Religion a été entiérement formé par notre Ami *Jean*; ou si, comme il est plus vraisemblable, il l'a copié de l'Original, qui se trouve à *Delphes*, en y mettant des additions & des corrections propres à l'ajuster aux tems & aux circonstances; c'est-là un point, sur lequel je n'ai pas la hardiesse de décidier. Mais, je crois pouvoir assurer, que c'est *Jean* en propre personne, qui y a donné un tour nouveau, & qui l'a précisement mis dans l'état dont je viens de tracer un fidéle tableau.

Au reste, il y a long-tems que je cherche une occasion favorable de rendre justice à cette Societé d'Hommes, que j'honore extrémement, & dont les opinions, aussi bien que les cérémonies, ont été entierement défigurées par la malice, ou par l'ignorance, de leurs adversaires. Je croi, pour moi, qu'une des meilleures actions d'un honnête-

homme, c'eſt de déraciner les prejugez, & de mettre les choſes dans leur veritable jour. Je viens de m'acquiter de ce grand devoir, ſans aucune vuë d'intéret; excepté le plaiſir de ſatisfaire à ma conſcience, d'acquerir de la gloire, & de m'attirer des remercimens.

SECTION IX.

Dissertation sur l'origine & sur les progrès de la Folie, comme aussi sur son utilité dans la Société humaine.

JE crains bien que certains Lecteurs superficiels ne regardent d'un œil de mépris la Secte des *Æolistes*, par ce qu'elle reconnoit pour son Fondateur un homme comme *Jean*, dont, de mon propre aveu, le cerveau s'étoit absolument dérangé, & qui étoit tombé dans l'état que nous designons par le mot de *Folie*, ou de *Frénézie*. Leur mépris seroit très-mal fondé; & ils en seront convaincus eux-mêmes, s'ils veulent bien reflechir sur les plus grandes actions, qui ont jamais été faites dans le monde, sous la direction d'un seul homme. Telles sont l'établissement de nouveaux Empires fait par la force des armes, l'invention de nouveaux Systêmes de Philosophie, & l'introduction de Religions nouvelles. Il est certain, que tous les grands hommes, à qui on est

redevable de toutes ces fameuſes révolutions, ont ſoufert de grandes alterations dans leur bon-ſens, par leur nourriture, par leur éducation, par une certaine inclination dominante, ou par une influence particuliere de l'air qu'ils reſpiroient, ou du climat ſous lequel ils ont été obligez de vivre.

D'ailleurs, il y a dans l'eſprit humain quelque choſe de ſingulier & d'*individuel*, qui ſe reveille ſouvent par le choc accidentel de certaines circonſtances, qui, minces & peu conſiderables en elles-mêmes, ne laiſſent pas de produire ſouvent les évenemens les plus merveilleux. Les grandes revolutions n'ont pas toûjours de grandes ſources, & il importe peu par quelle cauſe les paſſions ſont enflammées, pourvu que les fumées s'en elevent juſqu'au cerveau. La *Région ſuperieure* de notre tête eſt dans la même ſituation, que la moïenne Region de l'air: les matiéres, qui s'y conduiſent, en ſont d'une nature très-differentes; mais, elles y deviennent toutes de la même ſubſtance, & produiſent les mêmes effets. Les *vapeurs* s'élevent de la terre, les *exhalaiſons* de la mer, & la

fu-

fumée du feu. Cependant, toutes les nuées ſont de la même nature ; & l'odeur, qui ſort d'un *fumier*, fait un nuage d'un auſſi grand mérite, que celle qui ſe répand d'une maſſe précieuſe d'*encens*.

De ces veritez de fait, qu'on ne ſauroit me conteſter, il ſuit évidemment, que comme l'air ne produit jamais de la pluïe, que lorſqu'il eſt troublé & ſurchargé d'exhalaiſons ; de la même maniere, l'eſprit humain, qui habite le cerveau, doit être troublé, & accablé de vapeurs exhalées des parties inférieures, pour produire quelque choſe d'extraordinaire.

Or, quoique ces vapeurs, comme je l'ai déja dit, ſortent d'autant de differentes ſources que celles qui montent vers le Ciel, l'effet, qu'elles produiſent, ne ſe ſent point de cette difference. Il eſt ſeulement varié, tant par rapport à l'eſpece, qu'au degré, ſelon la differente ſituation du cerveau, dans lequel il eſt formé. Je me ſervirai ici de deux fameux exemples, pour prouver, & pour éclaircir ce que je viens d'avancer.

Un

Un certain Prince de par le monde leva un jour une grande armée, remplit ſes coffres de treſors immenſes, & arma une Flotte invincible, ſans communiquer ſon deſſein, ni à ſes plus habiles Miniſtres, ni à ſes plus chers Favoris. Ces grands préparatifs allarmerent d'abord tout le monde: les Monarques voiſins attendirent, en tremblant, de quel côté l'orage devoit crever; & les Politiques ſubalternes y trouverent la matiere de mille profondes ſpéculations *. L'un ſe mettoit dans l'eſprit, que ce

* Ce Prince eſt *Henry IV.* qui, peu de tems avant ſa mort, fit tous ces Préparatifs dont l'Auteur parle. On les attribua aux deſſeins les plus vaſtes, qui ſont dépeints ici; mais, l'Auteur oublie un des Projets qu'on attribue à ce Grand Roi; c'étoit d'établir une *Paix perpetuelle* dans le Monde, en mettant tous les états de l'Europe dans certaines bornes. C'eſt ce deſſein, qui dans nos jours a donné naiſſance à un Livre très-curieux, qui établit toutes les Maximes neceſſaires, pour parvenir à un but ſi ſouhaitable, & qui s'efforce d'applanir toutes les difficultez, qui pourroient s'y oppoſer. Cet Ouvrrge merite d'être lu avec la plus grande attention. Quand il ſeroit deſtitué de ſolidité, ce que perſonne juſqu'ici n'a entrepris de faire voir, il nous donneroit toûjours la Chimere la mieux formée qu'on puiſſe s'imaginer. Il eſt de l'Abbé de St. *Pierre.*

ce Prince en vouloit à la Monarchie universelle. Un autre, après une meure déliberation, concluoit, qu'il s'agissoit de détrôner le Pape, & d'établir la Religion Protestante, dont ce Prince avoit fait autrefois profession. Un troisiéme, d'une sagacité encore plus étonnante, envoïoit notre Heros dans l'Asie, pour détruire l'Empire Ottoman, & pour conquerir la Terre Sainte *.

Au milieu de tous ces beaux Raisonnemens, un certain Chirurgien d'Etat vint à connoître, que tous ces grands Projets n'étoient que l'effet d'un cerveau malade. Il en fut pleinement convaincu par les Syntomes du mal; & il entreprit de le guerir. Il fit l'operation nécessai-

* Des gens, qui raffinoient moins sur les projets de Souverains, ont debité, que la cause de tous ces *Préparatifs* étoit la Princesse de *Condé*, qui avoit donné de l'amour à ce Monarque susceptible, & qui, pour mettre son honneur à l'abri de ses poursuites, s'étoit retirée dans les Païs-Bas Catholiques. Ils prétendent, que son Amant avoit ramassé toutes ces forces redoutables, pour conquerir cette Maitresse cruelle, en l'arrachant d'entre les mains des *Espagnols*. Le grand dessein dont je viens de parler, & ce Projet bas & mépriſable, ne sont pas incompatibles dans le fond.

ceſſaire d'un ſeul coup : la *veſſie* ſe crève, la vapeur ſe diſſipe ; & rien n'auroit manqué à l'heureuſe guériſon du Prince, s'il n'étoit pas mort au beau milieu de la cure.

Le Lecteur eſt fort curieux apparemment de ſavoir, de quelle ſource étoit venuë cette vapeur, qui avoit effraïé ſi long-tems tous les Peuples de l'Europe, & quel reſſort ſecret avoit mis en mouvement une machine ſi terrible ; mais, il ſera bien ſurpris, quand je lui dirai, que c'étoit uniquememt une Femme abſente, dont les yeux avoyent cauſé chez le pauvre Prince une *certaine tumeur*, & qui s'étoit retirée dans le Païs ennemi, avant que cette tumeur ſe fut miſe à *ſuppurer*. Quel parti pouvoit prendre le malheureux Monarque, dans une conjoncture ſi délicate ? Il eut beau eſſaïer le remède preſcrit par un Poëte, qui ſoutient, que la maladie, qu'une Femme nous cauſe, peut être guerie par toute autre Femme. Il n'en reçut pas le moindre ſoulagement ; par ce que, ſelon *Lucrece*,

Id-

Idque petit Corpus, mens unde eſt ſaucia amore,
Unde feritur, eo tendit, geſtitque coire.

La matiere entaſſée dans les *vaſa ſeminalia* s'enflamma bientôt, devint aduſte, ſe changea en bile, prit ſon cours vers le *conduit ſpinal*, & monta de-là dans le cerveau.

C'eſt ainſi que le même Principe, qui porte un Breteur à caſſer les vitres d'une Femme de mediocre vertu dont il a été la dupe, anime un grand Prince à mettre des Armées en Campagne, & à ne ſe remplir la tête que de Siéges, de Batailles, & de Victoires.

- - - - - *Cunnus teterrima belli*
Cauſa - - - - -

Mon ſecond exemple eſt un trait d'Hiſtoire que j'ai lu dans une Chronique très-ancienne. Le voici.

Il y avoit autrefois un Roi fort puiſſant, qui dans l'eſpace de trente années conſécutives s'étoit amuſé à prendre & à perdre des Villes, à battre

tre des armées & à se laisser battre, à chasser les Princes de leurs Etats, à éfraïer les Enfans d'une maniere à leur faire tomber les tartines des mains; en un mot, à bruler, à ravager, à dragonner, à saccager, à massacrer, sujets & ennemis, mâles & femelles *. Les Philosophes Contemporains de ce Prince mettoient leur esprit à la gêne, pour trouver les causes *Physiques*, *Politiques*, & *Morales*, dont il falloit déduire ce Phénomene suprénant. A la fin, la vapeur, qui troubloit le cerveau de ce *Conquerant*, s'étant mise à circuler, se fixa sur cet endroit du Corps humain si renommé, par son talent de produire la *Zibeta Occidentalis* †; &, se rassemblant-là dans une *tumeur*, laissa dans cet intervalle l'Univers en repos.

On voit par-là de quelle consequence est le cours que prennent ces exhalaisons, & comme il importe peu de quelle origine elles dérivent. Les mêmes

* C'est *Loüis XIV.*

† *Zibeta Orientalis*, c'est le Musc. Zibeta Occidentalis, c'est quelque chose de fort contraire au *Musc*, quoi qu'elle sorte d'une source toute pareille.

mes *fumées*, qui, s'élevant vers le cerveau, sont capables de conquerir des Roïaumes, n'ont qu'à se jetter sur l'*Anus*, pour aboutir à une *Fistule* *.

Passons à présent à ces Grands Introducteurs de nouveaux Systêmes de Philosophie : voyons de quelle Faculté de l'ame se leve l'inclination de pousser dans le monde, avec un zèle si opiniâtre, de nouvelles idées, à l'égard de certaines choses, dont, de l'aveu de tout le monde, il est impossible de connoître la nature ; examinons, de quelle source dérive ce penchant, & à quelle proprieté de l'esprit-humain ces *Illustres* doivent leur gloire, & leurs disciples.

Il est certain, que plusieurs des principaux d'entr'eux, tant anciens, que modernes, ont été pris par leurs adversaires, &, si vous en exceptez leurs Partisans, par tout le Genre humain, pour des gens qui avoient le cerveau bouleversé. Il est sûr même, qu'ils se sont écartez extrémement des maximes du sens-commun, dans leur maniere ordinaire d'agir & de parler ; & qu'ils ont été

* L'Auteur a en vuë la fameuse Fistule de *Loüis* le Grand.

été des types exacts de leurs legitimes Successeurs, qui peuplent à présent l'*Université moderne de Bedlam* *.

Tels ont été jadis Epicure, Diogene, Apollonius, Lucrece, Paracelse, Descartes, qui, s'ils étoient dans le Monde à l'heure qu'il est, arachez, & separez de leurs Disciples, seroient exposez sans doute à la *Phlebotomie*, aux coups de nerfs de bœuf, aux tenebres, & à la paille. Aussi, comment se peut-il qu'un homme, en suivant les simples & pures lumieres du bon sens, se mette dans la tête de jetter les idées de tout le Genre-humain dans le moule de ses propres conceptions? C'est pourtant-là l'humble & l'obligeante prétension de tous les *Innovateurs* dans l'Empire de la Raison. Epicure, par exemple, esperoit modestement, que, par un certain *concours fortuit* des opinions humaines, après un choc perpetuel des pointues & des unies, des legeres & des pésantes, des rondes & des quarrées †, tous

* L'Hôpital des Fous à Londres.

† Ce choc des opinions pointues, unies, rondes, quarrées, est fort inutile dans cette *Allégorie*; n'en déplaise aux Admirateurs de cet Ouvrage, parmi lesquels je me range très-volontiers.

tous les hommes s'uniroient à la fin, par certaines *inclinaisons*, dans les notions du *vuide & des atomes*, tout de même que ceux-ci se sont accrochez, en formant cet Univers.

Il est évident que Descartes ne se flattoit pas moins, & qu'il contoit bien de voir, avant sa mort, tous les *Philosophes*, comme autant d'*étoiles de moindre grandeur*, attirez & absorbez dans son propre tourbillon.

Or, je voudrois bien savoir, comment il est possible de rendre raison de pareilles Fantaisies, sans avoir recours à mon *Système des Vapeurs*, qui, montant dans le cerveau, s'y condensent & se distillent en certaines conceptions, que la sterilité de notre langue ne sauroit désigner, que par les noms de *Frénézie*, & d'*Extravagance*.

Examinons à présent d'où peut venir, qu'aucun de ces *Innovateurs* ne manque jamais de gagner à ses nouvelles idées un grand nombre de Disciples prêts à recevoir ses plus bisarres opinions, par le moïen de la *foi implicite*. La raison en est

tiers. Ce n'est pas le seul endroit où l'imagination de l'Auteur s'écarte de la justesse d'esprit, à force d'outrer les choses.

eſt auſſi facile à trouver qu'elle eſt ſolide. La voici.

Dans l'*Harmonie de l'Entendement humain*, il y a une certaine *corde particuliere*, qui, chez pluſiers individus ſoidiſant raiſonnables, eſt montée préciſément ſur le même ton. Dès que quelqu'un eſt aſſez heureux, pour tirer du ſon de cette corde parmi les eſprits à l'uniſſon, il arrive par une ſimpathie néceſſaire, qu'ils produiſent les mêmes tons, avec la derniere exactitude. C'eſt en cela ſeul, que conſiſte tout le bonheur, ou toute l'habileté, de nos Auteurs de Syſtêmes; car, ſi par hazard vous donnez quelque *coup d'archèt* en préſence de ceux dont la *corde* eſt montée trop haut, ou trop bas, pour s'accorder avec la vôtre, bien loin de gouter vos tons, ils vous traiteront de *Fou*, ils vous enchaineront, & vous mettront au pain & à l'eau. C'eſt par conſéquent une affaire fort délicate à menager; & il faut une grande circonſpection, pour ajuſter ce talent, comme il faut, aux differentes conjonctures des tems, & aux differentes diſpoſitions des perſonnes. *Ciceron* a raiſonné fort juſte là-deſſus, dans une Lettre, qu'il écrit à un de ſes

Amis

Amis en Angleterre, où, parmi d'autres avis très-importans, il le précautionne contre la fourberie *des fiacres*, qui étoient aparemment alors d'auſſi grands faquins, qu'ils le ſont à préſent.

Il ſe ſert dans cette Epitre de ces expreſſions très-remarquables, *eſt quod gaudeas te in iſta loca veniſſe, ubi aliquid ſapere viderere:* vous êtes heureux d'être venu dans un Païs, où vous ne ſauriez manquer de paſſer pour un eſprit ſuperieur.

Cette Sentence eſt pleine de ſens, & de juſteſſe; car, pour dire ici une verité un peu hardie, ſe peut-il un plus grand défaut de conduite, que d'aller paſſer dans une Compagnie pour un *extravagant*, quand on eſt le Maître de ſe faire conſidérer dans un autre comme un *Philoſophe*? Je prens ici la liberté de conjurer quelques Meſſieurs de ma connoiſſance, de s'en ſouvenir en tems & lieux, comme d'un avertiſſement, dont ils peuvent tirer de grands uſages.

Telle a été la faute de mon digne ami M. Wotton, un perſonnage deſtiné à former & à exécuter heureuſement les plus grands deſſeins, ſi l'on en peut

juger par ſes Regards, & par ſon Génie. Plût au Ciel que ſes heureux Talens, perdus dans les ſpéculations d'une vaine Philoſophie, ſe fuſſent exercez ſur les ſonges, & ſur les viſions, où *l'eſprit & l'air égarez* ſont d'un ſi grand uſage. On auroit vu, que jamais homme ne ſe produiſit dans le public avec de plus grandes diſpoſitions de l'ame & du corps, pour l'établiſſement d'une nouvelle Religion. S'il avoit enfilé cette noble route, jamais le monde mediſant & calomniateur n'auroit oſé débiter, que le cerveau de ce grand homme eſt abſolument détracqué; jamais ſes Freres les Modernes n'auroient pouſſé l'ingratitude j'uſqu'à s'entredire cette nouvelle à l'oreille, mais aſſez haut pourtant, pour que je le puiſſe entendre du Galetas où j'enfante ce *Divin Traité*.

Je reviens à mon Syſtême des Vapeurs. Quiconque réflechira ſur cette ſource de l'enthouſiaſme qu'elles produiſent dans le cerveau, & de laquelle dans tous les ſiécles ſont ſortis des ruiſſeaux ſi abondans, remarquera que les eaux en ſont auſſi troubles & auſſi chargées de boüe au commencement qu'au milieu de leur cours. Cette verité n'em-

n'empêche pas, qu'il n'y ait rien de plus utile, qu'une forte doze de ces *vapeurs*, nommées par les hommes *extravagance*. Sans elle le Monde ne seroit pas privé seulement de ces deux grands avantages, les *Conquêtes*, *& les Systêmes*; mais, tout le Genre-humain seroit malheureusement borné dans la même croïance touchant les choses invisibles.

Après avoir prouvé, qu'il est indifferent de quelle origine les vapeurs susdites procedent, mais qu'il importe beaucoup de quelle nature est le cerveau qu'elles accablent, & sur quelle partie du cerveau elles se jettent, il me reste encore à développer un point de la derniere delicatesse. Il s'agit de faire voir au Lecteur curieux & subtil la raison propre & spécifique, pourquoi les mêmes exhalaisons sont capables de produire une si grande varieté d'effets, dans les cerveaux d'une differente Constitution: il s'agit d'entrer dans le détail des causes qui font sortir des mêmes vapeurs les Caracteres d'un *Alexandre le Grand*, d'un *Jean de Leyden* *, & d'un *Descartes*.

* Ce Jean de Leyden étoit un Tailleur, qui se fit Chef d'une Secte de Fanatiques, dans le com-

cartes. C'eſt-là la matiere la plus abſtraite, qui ait jamais occupé mes reflexions: elle exige de mon génie les derniers efforts; & je conjure le Lecteur de me prêter l'attention la plus forte, & de ne me pas perdre un moment de vuë, pendant que je travaillerai à défaire ce *Nœud Gordien*.

Il y a dans le Genre-humain . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . *hic multa deſiderantur*
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Voilà juſtement la Solution de cette Difficulté capable d'étonner tout autre Génie.

M'en étant débaraſſé avec tant de ſuccès, je ne doute point que le Lecteur ne m'accorde la concluſion où aboutiſſent tous mes raiſonnemens précédens; ſavoir, que, ſi les Modernes en-

mencement de la Réformation. Soutenu d'une troupe nombreuſe de ſes Partiſans, il s'empara de la Ville de *Munſter*, & prit le titre de Roi: il y ſoutint le Siege, avec beaucoup d'opiniatreté; mais, la Ville étant priſe à la fin, il fut puni de mort, comme ſon *Fanatiſme ambitieux* l'avoit très-bien merité.

entendent par *Extravagance* les troubles causez dans le cerveau par les *vapeurs*, c'est à l'*Extravagance*, qu'on est redevable de toutes les resolutions, qui sont jamais arrivées dans les Empires, dans la Philosophie, & dans la Religion.

L'entendement humain, dans sa situation calme & naturelle, porte l'homme à passer sa vie uniment, sans le moindre dessein d'assujettir les autres à son *pouvoir*, à ses *raisons*, & á ses *chimeres*. Plus quelqu'un s'applique à former son esprit par l'érudition, & moins il a du penchant à procurer des Partisans à ses Opinions particulieres ; parce qu'elle l'instruit aussi bien de sa propre foiblesse, que de la stupide ignorance du vulgaire.

Mais, quand la fantaisie d'un homme se met à califorchon sur sa raison, quand son imagination fait le coup de poing avec ses sens, le pauvre *sens-commun* est jetté par les fenetres. Cet homme devient lui-même son premier Proselyte : &, dès qu'il en est une fois venu à bout, il lui est fort aisé d'en faire d'autres ; puisqu'une forte illusion opére avec autant de vigueur au *dehors* qu'en *dedans*. Car, le *jargon*, & les *chimeres*, procurent la

même volupté aux oreilles & aux yeux, que le chatouillement produit sur le *tact*; & les divertissemens, qui nous causent dans la vie les plaisirs les plus piquans, sont précisément ceux qui dupent nos sens, & qui *font des Tours de Gobelet devant eux.*

Si nous examinons attentivement ce qu'on entend en general par bonheur, tant par raport à l'esprit, qu'à l'égard des sens, nous verrons évidemment, que toutes les proprietez en sont renfermées dans cette courte définition.

Le bonheur est la possession tranquille du plaisir d'être bien & ducment trompé.

Par raport à l'esprit, il est certain que la fiction a un avantage très-considerable sur la verité; & il n'en faut pas chercher la raison bien loin.

Quelque effort que fassent la Nature & la Fortune, elles ne sauroient jamais égaler, par leurs productions, les *Phenomenes admirables*, & les *Revolutions merveilleuses*, que l'imagination est capable de produire. Et dans le fond l'homme est-il si fort à blâmer de préferer l'une aux autres? La vérité place des notions dans la mémoire: la fiction introduit des idées dans l'imagination.

Il

Il s'agit seulement de savoir si les dernieres n'existent pas aussi réellement que les prémieres. Il n'est pas possible d'en disconvenir: on peut soutenir même, que l'imagination l'emporte sur la mémoire, parce qu'elle est, pour ainsi dire, la *matrice* des choses, au lieu que l'autre n'en est que le *tombeau*.

Ma définition n'est pas moins juste à l'égard des sens. Quel air fade, & insipide, ne trouvons-nous pas dans tous les objets qui se presentent à nos yeux sans l'envelope de l'illusion? Il n'y a rien de si plat, que tout ce que nous découvrons dans le miroir de la Nature; &, si nous n'avions pas l'adresse de le relever par de faux jours, par du vernis, & par du fard, il n'y auroit dans la plus grande felicité de l'Homme, qu'une grande & ennuieuse Uniformité. Si je pouvois persuader au Genre-humain de faire là-dessus de serieuses réflexions, ils ne regarderoient plus, comme un des plus hauts degrès de Sagesse, l'art d'exposer aux yeux du public les côtez foibles, & les defectuositez, des choses: ils y trouveroient autant d'impolitesse, que dans la brutalité d'aracher le masque à quelqu'un; ce qui passe pour

un si grand affront parmi ceux qui savent leur monde.

Je vais plus loin. Dans la même proportion, que la *credulité* est une situation d'esprit plus tranquille que la *curiosité*; la *Sagesse*, qui s'amuse à la surface des choses, doit être preferée à la *Philosophie*, qui en pénétre les entrailles, & qui, pour toute découverte, s'en vient nous dire ensuite, avec beaucoup de gravité, que l'intérieur n'en vaut rien.

Les deux sens, auxquels tous les objets s'adressent d'abord; sont la *vûe*, & le *tact*, qui n'examinent jamais que les qualitez que l'Art ou la Nature étalent sur la superficie de corps. Dans le tems qu'ils s'y amusent, voilà la Raison impertinemment officieuse, qui, munie d'outils propres à couper, trancher, percer, disséquer, s'offre à nous faire voir évidemment, que le dedans est fort différent du dehors.

Cela ne s'appelle-t-il pas pêcher grossierement contre la Nature, qui, conformement à une de ses Loix éternelles, se pare extérieurement de ce qu'elle a de plus beau. C'est pourquoi, je me crois obligé en conscience de sauver aux hommes

mes les frais d'une pareille *Anatomie*, en les avertiſſant, que, dans cette occaſion, la Raiſon a le plus grand tort du monde; puiſqu'il eſt certain, que tous les êtres corporels, autant que j'en connois, ne brillent que du côté de l'ajuſtement. Rien ne m'a confirmé d'avantage dans cette Opinion, que quelques Experiences, que j'ai faites depuis peu.

J'ai vû la ſemaine paſſée le corps d'une Femme, qu'on avoit écorché; & vous ne ſauriez croire, combien elle étoit miſe à ſon deſavantage, dans cette eſpece de *deshabillé*. Je fis dépouiller hier en ma préſence le cadavre d'un Petit-Maître; & c'étoit une choſe étonnante de trouver un ſi grand nombre de défectuoſitez ſous un ſeul & même habit. J'en ouvris enſuite le cerveau, le cœur, & la ratte; mais, je m'aperçus à chaque operation, que plus j'y allois en avant, & plus les défauts croiſſoient en nombre, & en volume. J'en conclus, qu'un Philoſophe, qui trouveroit l'art de pallier & de plarter les imperfections de la Nature, obligeroit le Genre-humain infiniment d'avantage, que ceux, qu'on eſtime tant, & dont tout le ſavoir conſiſte

siſte cependant à ouvrir ces *playes*, & à expoſer ces *taches* aux yeux de tout le Monde. Peut-on nier, qu'ils ne ſoient auſſi ridicules qu'un certain homme, qui ſoutenoit que l'*Anatomie eſt le But principal de la Medecine?*

A mon avis, un homme, qui poſſederoit l'Art merveilleux & ſatisfaiſant dont je viens de parler; & qui, avec *Epicure*, ſauroit ſe contenter de ces images, que la ſuperficie des choſes envoie vers nos ſens; ſeroit ſeul digne du titre de Sage. Il écremeroit la Nature, & laiſſeroit à la Raiſon, & à la Philoſophie, à en avaler la *lie*. C'eſt-là ce qui s'appelle le véritable point de la Félicité humaine: voilà *cette poſſeſſion tranquille du plaiſir d'être bien & duement trompé*, qu'on peut nommer autrement *la ſituation calme d'un fou environné de fripons*.

Pour en revenir à l'*Extravagance*, il eſt évident, ſelon le Syſtême que j'ai établi ſur tant de fortes raiſons, que chacune des differentes eſpeces doit ſon origine à l'abondance exceſſive de certaines vapeurs. Or, comme certaines frenezies redoublent la force des nerfs, d'autres augmentent la vigueur & la viva-

vivacité de l'imagination. Il arrive assez souvent, que ces *esprits actifs*, qui en prennent possession, ressemblent à certains *esprits folets*, qui hantent d'autres *habitations vuides*, & qui, faute d'occupation, en disparoissant, en emportent une partie avec eux, ou bien y restent pour jetter les maisons par les fenêtres, piece à piece.

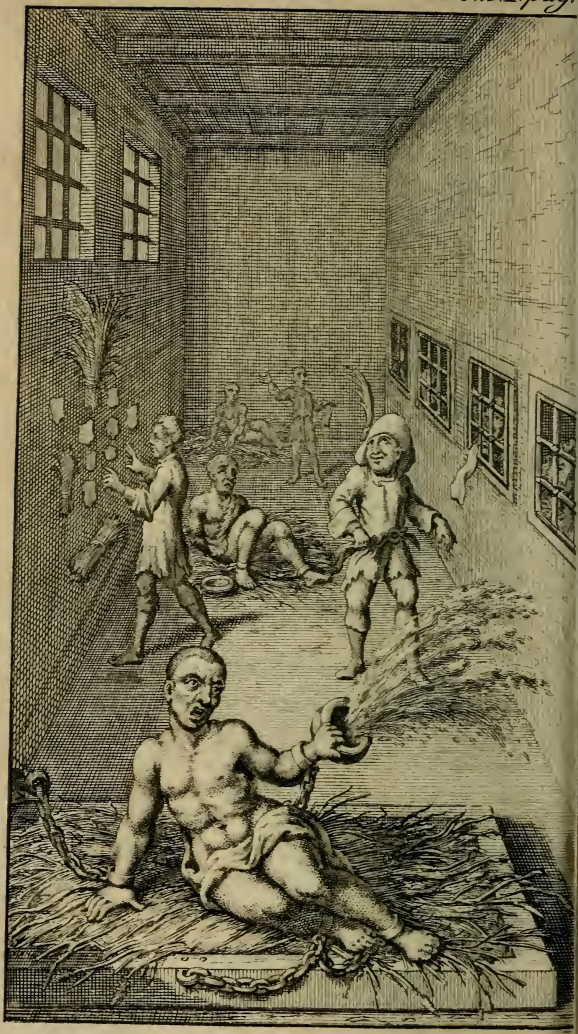
On peut considerer la conduite de ces Lutins comme un type des deux principales branches de l'*Extravagance*, que quelques Philosophes, par une mépriſe grossiére, ont attribuées, à deux causes differentes, savoir, à la disette, & à l'abondance excessive des Esprits; au lieu que j'ai fait voir clairement, qu'elles doivent la naissance à une seule & même cause.

Il suit de-là manifestement, que pour être heureux dans son extravagance, toute l'habileté de l'homme consiste à fournir de l'exercice à cette abondance de vapeurs, & à leur donner l'essor dans le tems convenable. Conformement à cette verité, un homme, saisissant une occasion favorable, se jette dans un goufre; c'est un Héros, c'est le *Sauveur de sa Patrie*: un autre tente la même

entrepriſe ; mais, il prend mal ſon tems, & le titre de Fou couvre ſa mémoire d'une honte éternelle. Fondez ſur une diſtinction ſi délicate, nous prononçons le Nom de *Curtius* avec tendreſſe & avec reſpect, mais celui d'*Empedocle* avec haine & avec mépris ; & nous concevons ſans peine, que Brutus ne fit l'*extravagant*, que pour le bien public. Quant à moi, je ſuis convaincu, que l'extravagance de ce grand homme étoit veritable, & que c'étoit une *abondance* de vapeurs mal appliquée juſqu'alors, que les Latins appellent *ingenium par negotiis* ; mais, que cette *Frénéſie* ne revetit les apparences de la *Sageſſe*, que quand elle trouva ſon veritable élement dans les Affaires d'Etat.

Toutes ces raiſons importantes, & pluſieurs autres du même poids, quoi que moins curieuſes, me font ſaiſir cette occaſion de recommander un *Projet fort utile* aux ſoins des Chevaliers *Edouard Seymour*, *Chriſtophle Muſgrave*, *Jean Bowls*, *& de M. How Ecuier*, & d'autres Amateurs de la Patrie *. Je les

* C'étoient dans ce tems les Chiens à grand Collier dans la Chambre des Communes.



les conjure d'emploïer tout leur crédit, pour faire nommer des Commiſſaires deſtinez à avoir inſpection ſur *Bedlam*, & ſur les lieux voiſins, & autoriſez à examiner le mérite, les qualitez, les diſpoſitions, & la conduite de chaque Membre de cette illuſtre Societé. Si leſdits Commiſſaires ont ſoin d'en bien diſtinguer les differens talens, & de les emploïer à des occupations convenables, je ne doute point qu'on n'y trouve une pepiniere de ſujets admirables, pour remplir les Charges de l'Etat, Eccleſiaſtiques, Politiques, Civiles, & Militaires. On n'aura qu'à s'y prendre de la manière, que je vais indiquer ici; & j'eſpere que le Lecteur benevole ne deſaprouvera pas le mouvement, que je me donne ici, pour faire réüſſir ce deſſein important, en faveur d'un corps renommé, dont j'ai eu autrefois le bonheur d'être *membre indigne*.

Si un Habitant de ce lieu jure, blaſphême, briſe ſa paille, & la met en pouſſiere, en jettant l'écume par la bouche; s'il mord dans la grille de ſon cachot, & vuide ſon pot-de-chambre dans le nez des Spectateurs. Que Meſſieurs

les Commiſſaires le mettent à la tête d'un Regiment de Dragons, & l'envoient en Flandre ; je réponds du ſuccès.

Un autre s'occupe ſans relâche à babiller, cacqueter, criailler, ſans produire aucun ſon articulé ; que de talens cachez ſous terre ! Qu'au plus vite on lui fourniſſe du papier, un ſac vert, & qu'avec trois ſols dans ſa pôche on l'envoïe vers la Sale de *Weſtmunſter* *.

En voici un autre qui prend gravement les dimenſions de ſon appartement. Quoi que condamné à l'obſcurité, il a l'air pénétrant & prévoïant, il marche d'une maniere poſée, il vous demande l'aumone avec gravité & cérémonie ; il parle de la corruption du ſiécle, des taxes, & de la *grande paillarde* ; il barre ſa cellule préciſement à huit heures du ſoir ; la nuit il ne réve que d'incendies, de voleurs, de chalands de la Cour, & des lieux privilégiez pour les gens inſolvables. Quelle figu-

* Qu'on en faſſe un Avocat. La Sale de Weſtmunſter eſt le lieu où l'on plaide : les jeunes Juris-Conſultes, qui frequentent cet endroit, y vont d'ordinaire quatre à quatre dans un fiacre, qui leur coute 3 ſols à chacun.

figure ne feroit pas cet homme pourvu de tant de qualitez éminentes, si on l'envoïoit au milieu de ses Freres les *Æolistes Négotians* †?

Prenez garde à ce quatriéme. Il semble enfoncé dans une serieuse conversation avec lui-même; il se mord les pouces à des intervalles reglez; de grandes affaires, des projets, sont peints dans toute sa mine; il marche d'un pas précipité, les yeux fixez sur un papier: c'est un personnage, qui aime à épargner le tems; il a l'ouie dure, la vuë courte, & peu de mémoire; il est toûjours en hâte, toûjours accablé d'affaires; il a un talent merveilleux pour parler à l'oreille, du beau tems, & de la pluie: c'est un grand Partisan des monosyllabes, & des délays; si prêt à donner sa parole, qu'il ne la garde jamais; il a oublié le sens ordinaire de mots, mais il en retient admirablement bien le son; jamais il ne s'atache long-tems aux mêmes sujets, ses grandes occupations l'en détournent à tout moment, semblable à

† Cet article fait allusion aux gros Negocians, *Quacres* & Presbyteriens, aussi graves dans leur contenance, & réguliers dans l'exterieur de leur conduite, qu'avides de Gain, & atachez à l'Argent.

à un homme qui a pris medecine: ſi vous approchez de ſa grille dans ſes intervalles de familiarité, *Monſieur*, dit-il, *donnez moi un ſou, & je vous chanterai un air, mais donnez moi le ſou auparavant*; dès qu'il a atrapé l'argent, il ſe replonge dans ſes diſtractions. Ne voila-t-il pas une deſcription complette de la Science de la Cour dans toutes ſes branches; & n'eſt-ce pas dommage, que des diſpoſitions ſi merveilleuſes reſtent inutiles, faute d'être bien *appliquées?*

Avancez vers un autre *Cachot*, mais aïez la précaution de vous boucher le nez auparavant, vous y découvrirez un mortel ſombre, arrogant, & mauſſade, ſe vautrant dans ſes propres ordures. Ses alimens digerez font ſes mets les plus délicieux, qui, apres une longue circulation, rentrent peu à peu dans le ſein de la matiere par *exhalaiſon*. Il a le teint d'un jaune tané, & une barbe foible, ſemblable à celle qui couvre ſa nourriture quand elle commence à perdre ſa fraicheur. Il eſt ſemblable à certains inſectes, qui empruntent la couleur & l'odeur de l'excrément, auquel ils doivent leur naiſſance, & leur nourriture: il eſt fort ſobre en paroles, mais en re-

com-

compenſe fort prodigue de ſon haleine. Il tend ſa main pour recevoir votre ſou; &, dès qu'il le tient, il ſe renfonce dans ſes occupations ordinaires. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, que la Societé de *Warwick-lane* *, ſe donne ſi peu de mouvemens, pour recouvrer un Membre, qui pourroit lui être d'une ſi grande utilité, & qui vraiſemblablement pourroit devenir un jour le plus grand ornement de cet illuſtre corps.

Un autre Citoïen ſe carre devant vous d'un air fier, il enfle ſes joues, ſes yeux lui ſemblent ſortir de la tête à force de vous régarder du haut en bas: il eſt pourtant aſſez gracieux pour vous donner ſa main à baiſer. Le Chatelain vous avertit de n'en avoir pas peur, & vous aſſure, que c'eſt un garçon qui ne fait du mal à perſonne: auſſi eſt-il le ſeul qui ait la permiſſion de ſe promener dans l'antichambre. On vous apprend que ce fier perſonnage eſt un Tailleur, à qui l'orgueil a tourné la cervelle. Je paſſe ſous ſilence un grand nombre de ſes autres rares qualitez. J'en ai dit aſſez, pour vous faire comprendre,

* Aſſemblée de Médecins.

dre, qu'il seroit fort propre à. . . . . ses airs & ses manieres me trompent fort, si ce n'est pas là son veritable élement, & s'il n'y seroit pas une figure admirable †.

Je n'entrerai pas dans un assez grand détail, pour faire voir le grand nombre de Petits-Maîtres, de Musiciens, de Poëtes, & de Politiques, que notre Nation gagneroit par une Réformation de cette nature. J'en ai dit assez, pour donner une idée du gain, que feroit la Societé, par l'acquisition d'un grand nombre de personnes, dont les talens, enfoüis à present, ou du moins s'enrouillant faute d'exercice, pourroient être très-utilement emploïez.

Ce qu'il y a de plus considerable encore, c'est que toutes ces personnes ne manqueroient pas d'exceller chacun dans son genre, & de parvenir au plus haut point de perfection; ce qui paroit clairement par ce que j'ai déja dit, & qui paroitra encore avec plus d'évidence,

† L'Auteur ne s'explique point clairement ici. Si j'osois hazarder une conjecture, je devinerois que le Caractere de cet Habitant de l'Hopital des Fous fait allusion à quelque *Favori* à qui l'orgueil avoit fait tourner la tete.

ce, par un seul Exemple remarquable, que je vais vous alleguer. Le Lecteur benevole saura s'il lui plait, que moi-même, moi qui lui communique des veritez si importantes, je suis un personnage dont l'*imagination*, aïant la bouche fort dure, est extrémement sujette à emporter à travers champs mon *pauvre bon-sens*, qui, comme j'ai appris par une longue experience, est un assez *mauvais Cavalier*.

Mes Amis, qui me connoissent là-dessus, n'osent jamais me laisser seul, sans me faire promettre solemnellement, que je donnerai de l'air aux exhalaisons qui portent mon cerveau à *prendre le mords aux dents*, & que je les laisserai évaporer dans quelques speculations utiles au public, & semblables à celle-ci. Quand je tiens ma parole, tout va bien, & je suis un des prémiers hommes du monde.

Je m'imagine que le public, voïant les grandes choses dont je suis capable, aura de la peine à se persuader, que je sois susceptible de pareilles *Extravagances*, lorsque mes talens merveilleux sortent de leur Sphere, & s'exercent sur des sujets qui ne leur conviennent pas.

Ex-

Extrait, Sommaire, ou Abregé de ce qui ſuit dans le Manuſcript, après la Section IX.

COmment *Jean* & *Martin*, s'étant ſeparez, reſolurent de faire chacun leurs affaires à part. Comment-ils voïagerent par Monts, & par Vaux, rencontrerent de fort mauvaiſes avantures, ſoufrirent beaucoup pour la bonne cauſe, & luterent long-tems contre la diſette; par où ils prétendirent prouver enſuite, qu'ils étoient les ſeuls Fils legitimes de leur Pere, & que Pierre n'étoit qu'un Batard. Comment, ne trouvant aucune reſſource dans les Domaines de *Pierre*, *Martin* tira du côté du Nord; &, trouvant les Thuringiens & autres Peuples diſpoſez à le favoriſer, il dreſſa parmi eux un Théatre de Charlatan, décriant *les poudres*, *les emplatres*, *les onguents*, *& les drogues de Pierre*, qu'il avoit vendues juſque-là fort cher, ſans donner à *Martin* aucune part du profit, quoi qu'il eut été emploïé ſouvent à les débiter, & à leur donner Cours. Comment le bon Peuple, ravi d'épargner ſon ar-

argent, commença à se fier à *Martin*, & à lui donner sa chalandise. Comment plusieurs Seigneurs se laissèrent emporter au courant, un entre autres *, qui, n'aïant pas assez d'une seule Femme, & souhaitant d'en avoir une seconde, sans vouloir donner, pour en avoir la permission, le prix exorbitant que Pierre en demandoit, fit son marché avec Martin, qui prétendoit avoir le même droit de l'accorder, que Pierre. Comment plusieurs autres Seigneurs du Nord, pour leurs propres intérêts, se séparérent avec leurs Familles de Pierre, & se lièrent avec Martin. Comment Pierre, enragé de la perte de tous ces territoires & de leurs revenus, fulmina contre Martin, & envoia contre lui les plus terribles de ses Taureaux, sans beaucoup de succès: & comment il le déclara rebelle & traitre, avec tous ses adhérants; ordonnant à tous les fidéles sujets de son empire de prendre les armes, & les animant par de grandes promesses à tuer, brûler, & detruire ses ennemis, ce qui fut l'origine de grandes & sanglantes gueres.

Com-

* Le Landgrave de Hesse.

Comment *Henri Bravache*, Seigneur de la Paroiſſe d'Albion *, un des plus grands Breteurs de ſon ſiécle, envoïa un Cartel à Martin, pour le défier au combat en champ clos; d'où eſt venue la mode des Gladiateurs en Angleterre, ſi fameux dans ce païs-là, & ſi inconnus par tout ailleurs. Comment Martin, étant un hardi compere, accepta le défi : comment ils combatirent, au grand divertiſſement de Spectateurs; & comment, après s'être donné maintes belles taillades, ils furent tous deux victorieux : exemple, qui a été pluſieurs fois imité par de fort habiles gens. Comment les Partiſans de Martin le congratulerent ſur ſa victoire, & comment les Amis de Henri lui firent de pareils complimens, ſur-tout Mylord Pierre, qui, lui envoïa une belle Aigrette †, pour être portée ſur ſon bonnet & ſur celui de ſes Succeſſeurs, en memoire du

* Henri VIII. Roi d'Angleterre.

† Cette belle Aigrette eſt le Titre de *Défenſeur de la Foi*, que Henri VIII. n'a pas laiſſé de porter, lors même qu'il eut ſecoué le Joug du Pape, & dont ſes Succeſſeurs font encore parade aujourd'hui.

du beau combat qu'il avoit soutenu pour les intérêts dudit Pierre.

Comment Henri, bouffi d'orgueil à cause de sa prétenduë victoire, commença à chercher noise à Pierre même; & comment ils se querellerent, pour l'amour d'une Donzelle de médiocre vertu *. Comment quelques Sujets de Henri, aimant la nouveauté, commencerent à dire du bien de Martin, & comment ce Seigneur les chatia vigoureusement; comme il fit encore à l'égard de ceux, qui tenoient le parti de Pierre: & comment il chassa, brûla, & pendit, les uns & les autres †.

Comment Henri Bravache, après plusieurs fanfaronnades, querelles, & débauches, mourut, & fut succedé par un bon Garçon §; qui, se laissant emporter par la foule de ses sujets, permit à Mar-

* *Anne Boulen*, cause de la rupture fameuse entre ce Roi & le Pape.

† La Persecution de Henri VIII., également furieuse contre les Protestans, & contre ceux qui ne vouloient pas reconnoître sa Suprematie au lieu de celle du St. Pere.

§ C'est le jeune *Edouard*, Prince, qui avoit de fort bonnes inclinations, mais qui ne regna pas assez long-tems pour faire le bonheur de ses Peuples.

Martin de répandre ſes drogues par-tout Albion. Comment, après ſa mort, la Paroiſſe tomba entre les mains d'une Dame, qui étoit violemment amoureuſe de Pierre; & comment elle réſolut de purger tout ſon domaine des Partiſans de Martin, & d'en exterminer juſqu'au nom *. Comment Pierre triompha, & débita de nouveau ſes *poudres*, *emplatres*, *& onguents*, comme les ſeuls véritables, ceux de Martin aïant été tous déclarez contrefaits. Comment pluſieurs des Amis de Martin abandonnerent le Païs, & voïageant dans les Regions étrangeres firent connoiſſance avec pluſieurs Partiſans de *Jean*, dont ils prirent les modes & les manieres de vivre, qu'ils introduiſirent enſuite dans leur Paroiſſe, qui étoit alors tombée en partage à une autre Dame plus moderée & plus politique †. Comment elle fit de ſon mieux, pour entretenir Commerce en même tems, avec Pierre, & avec Martin, non ſans faire du

* C'eſt la Reine *Marie*, Femme de *Philippe* II. Roi d'Eſpagne, fort attachée au St. Siege, & perſecutrice cruelle des Proteſtans.

† La Reine *Eliſabeth*.

du bien à quelques Partisans de Jean: & comment elle essaïa en vain de réconcilier les trois Freres ; parce que chacun d'eux vouloit faire le Maître, & défendre aux autres de débiter leurs onguents & leurs drogues.

Comment elle les chassa tous trois, & leva elle-même une Boutique bien fournie de toutes sortes de beaumes & onguens, tous bons & véritables, composez par des Medecins & des Apothicaires établis par elle-même, & qui en avoient dérobé les receptes dans les Livres de Pierre, de Martin, & de Jean. Comment, pour mieux débiter ce *Pot-pourri* de remedes, elle défendit la vente de ceux des trois Freres, sur-tout de Pierre, des inventions duquel elle avoit le plus profité. Comment Dame Elise, pour mieux affermir son nouvel établissement, imitant sagement son Pere, dégrada Pierre de son prétendu Droit d'Ainesse, & se fit reconnoitre elle-même pour Chef de la Famille. Comment elle ne laissa pas pour cela de porter le beau Bonnet de son Pere, avec la *belle Aigrette*, qu'il avoit reçûe de *Pierre*, pour avoir combatu pour lui; en quoi elle a été imitée par ses Succes-

seurs, quoi qu'Ennemis jurez de Pierre, & de ses Partisans. Comment Dame Elise, & ses Medecins, informez du mauvais effet de plusieurs de leurs remedes, resolurent de réformer leur boutique, & de la purger d'une quantité de vilenies, & d'onguens pernicieux, composez d'après les receptes de Pierre; & comme elle en fut empêchée par la mort.

Comment la Paroisse tomba en partage au Seigneur d'un petit Village dans le Nord*, qui prétendit en faire mieux valoir les revenus qu'un autre, quoi qu'il fût à peine capable de bien administrer son pauvre petit Patrimoine. Comment ce nouveau Seigneur, pour montrer son adresse & sa valeur, se batit contre des Enchanteurs, des Geants, & des Moulins-à-vent, & se vanta fort de ses victoires, quoique, sans le moindre danger, il fut souvent sujet à insulter la doublure de son haut de chausse†.

Comment son Successeur § ne fut pas plus sage que lui, & causa de grands desordres, par les nouvelles coutumes, qu'il vouloit introduire parmi ses sujets:

com-

* *Jaques* Premier.

† Il a toûjours passé pour un Prince foible, & souverainement poltron.

§ *Charles* Premier.

comment il entreprit d'établir, dans le *Village du Nord*, une Boutique d'Apothicaire ſemblable à celle, qui avoit la vogue dans la *Paroiſſe du Sud*; & comment il y échoua, à cauſe qu'on y avoit beaucoup de Foi pour les drogues de *Jean*.

L'Auteur ſe trouve embaraſſé ici, pour avoir fait entrer dans ſon Hiſtoire une Secte differente des trois dont il avoit réſolu de parler; ce qui eſt fort contraire à ſon reſpect inviolable pour le nombre *trois*. Pour remédier à cet inconvenient, il prend le parti de ne plus parler de la Boutique de *Martin*, & de mettre celle de Madame Eliſe à la place; avertiſſant le Lecteur, que deſormais, par les Partiſans de Martin, il faut entendre la nouvelle Secte fondée par ladite Dame. Ce point important étant duëment éclairci, il reprend le fil de ſon Hiſtoire, & nous décrit les grandes querelles & batailles de *Jean* & de *Martin*, dont tantôt l'un avoit le deſſus, & tantôt l'autre, à la grande déſolation de la Paroiſſe; & comment ils s'accordérent à la fin à faire pendre le ſuſdit *Seigneur*, qui prétendit ſoufrir le Martire pour Martin, quoi qu'il eut

été infidelle à l'un & à l'autre Parti, & fort soupçonné de favoriser *Pierre*.

Abregé d'une Digression sur la nature, l'utilité, & la nécessité des Guerres, & des Querelles.

Cette matiere étant d'une grande importance, l'Auteur, resolu de la traiter, d'une maniere étenduë, dans un Ouvrage à part, se contente ici d'en donner quelques idées.

L'état de Guerre est naturel à tous les Animaux; & la Guerre n'est autre chose, que le dessein de prendre, par force, ce que d'autres ont, & que nous voudrions avoir. Chaque homme, pleinement convaincu de son merite, & ne le voïant pas assez consideré des autres, a un droit naturel de leur aracher tout ce dont il se croit plus digne qu'eux; & chaque Animal, croïant ses besoins les plus grands, est autorisé par la nature à s'approprier tout ce qu'il croit propre à y satisfaire.

Les Brutes sont plus modestes dans leurs prétensions à cet égard; que les Hommes; & le vulgaire l'est d'avanta-

ge

ge, que les gens de distinction. Plus un homme étend ces sortes de prétentions, plus il fait de fracas dans le monde ; plus il a de succès, & plus il merite le titre de Héros. Les ames les plus grandes, qui font de la superiorité de leur merite la mesure de leurs besoins, ont un droit absolu de prendre chez le Peuple tout ce qui leur manque : c'est-là la baze de la Grandeur, & de l'Héroïsme, comme aussi de leurs differens dégrez. La guerre, par consequent, est nécessaire, pour établir la subordination parmi les hommes ; pour fonder les Villes, les Etats, & les Empires ; & pour purger les Corps Politiques des humeurs superfluës. Les Princes sages ont toûjours soin de nourrir les Guerres en dehors, pour avoir la Paix en dedans. La *Guerre*, la *Famine*, & la *Peste*, sont les remedes ordinaires de la corruption, que l'Abondance cause dans les *Corps Politiques*. L'Auteur promet un Panagyrique formel de chacune des trois. La plus grande partie du Genre-humain aime mieux la Guerre que la Paix ; c'est-là l'inclination generale des hommes : & ceux, qui n'ont pas le pouvoir, ou le courage, de faire

la Guerre eux-mêmes, païent des gens, afin de la faire pour eux. Voilà ce qui entretient dans le Monde les Breteurs, les Braves, les Assassins de profession, les Avocats, & les Guerriers. La plus grande partie des Metiers seroit inutile, dans une Paix perpetuelle. De-là vient que parmi les Brutes, il n'y a ni Forgerons, ni Procureurs, ni Ingenieurs, ni Magistrats, ni Chirugiens. Les Brutes, aiant des desirs fort bornez, sont incapables de perpetuer la Guerre contre leurs propres especes, & de former des Armées pour les détruire. Ces prérogatives apartiennent à l'Homme seul. L'Excellence de la Nature humaine éclatte dans la multitude des desirs, des passions, & des besoins, dont nous sommes environnez. L'Auteur se propose de traiter ce sujet plus au long dans son Panegyrique du *Genre-Humain*.

Suite du Sommaire de l'Histoire de Martin.

Comment *Jean*, aiant mis à la place du *Vieux Seigneur* un de ses intimes Amis *, se querella de nouveau avec *Mar-*

* Cromwel.

Martin, le chaſſa de la Paroiſſe, pilla ſa *Boutique*, & la ruina de fond en comble. Comment le nouveau Seigneur fit du pis qu'il pouvoit, roua Pierre de coups, houſpilla Martin, & fit trembler tout le voiſinage. Comment les Amis de Jean ſe diviſerent en mille partis, mirent tout ſens-deſſus-deſſous, & ſe rendirent inſupportables à tout le monde. Comment ce *Seigneur* impétueux étant venu à mourir, Jean fut chaſſé de la Paroiſſe, à grands coups de pied, par le nouveau Seigneur *, qui rétablit Martin, & lui laiſſa faire tout ce qu'il vouloit. Comment Martin, en récompenſe, reſolut de ſe conformer en tout aux deſirs de ce bon Seigneur, pourvu que Jean fût tenu bas. Differens efforts de *Jean*, pour relever la tête, mais tous ſans ſuccès, juſqu'à ce qu'après la mort dudit Seigneur, la Paroiſſe tomba entre les mains d'un grand Ami de Pierre †, qui, pour humilier *Martin*, traita Jean avec aſſez de douceur. Comment Martin, enragé de cette *Innovation*, introduit

* Charles II.
† Jaques II.

troduisit dans l'Héritage un *Etranger* *, aidé par *Jean*, qui haïssoit mortellement le vieux *Seigneur*, à cause de ses liaisons étroites avec Pierre, dans les bras duquel ce pauvre exilé trouva bon de se jetter. Comment le nouveau Seigneur rétablit Martin dans la pleine possession de ses droits, sans lui permettre pourtant de détruire *Jean*, qu'il avoit toûjours aimé. Comment *Jean* s'acquit dans le Nord une Province entiere, au grand déplaisir de *Martin*, qui, voïant encore, que dans le Sud on permettoit aux Amis de Jean de gagner paisiblement leur vie, fut très-mécontent du *Seigneur étranger*, qu'il avoit apellé à son secours. Comment ledit Seigneur mit ordre à la conduite de Martin, qui, de rage, tombant dans une fievre chaude, jura qu'il se pendroit, ou qu'il s'allieroit avec Pierre, à moins qu'on ne fit mourir de faim tous les Adherants de Jean. Plusieurs projets, quon fit pour guerir *Martin*, & pour le reconcilier avec *Jean*, afin de les unir ensemble contre *Pierre*; mais, rendus tous infructueux, par certains Amis

* Guillaume III.

Amis de Pierre, qui se cachoient parmi ceux de *Martin*, & qui paroissoient les plus zélez pour ses intérêts*. Comment Martin, dans un violent accès de sa fiévre, s'étant échapé de ceux qui le gardoient, parut dans les ruës si semblable à Pierre dans son air, dans ses habits, & dans ses discours, que les voisins avoient de la peine à l'en distinguer; sur-tout lorsqu'il se fut couvert de la Cuirasse de Pierre, qu'il avoit empruntée pour combattre Jean. Quels remedes on emploïa, pour la gueriſon du pauvre Martin, &c.

NB. *Certaines choſes qui ſuivent ceci ne ſe trouvent pas dans le Manuſcrit, & ſemblent avoir été écrites depuis pour remplir la place de ce qu'on ne trouva pas à propos de faire imprimer alors.*

Remarque du Traducteur.

Pour moi, je crois plûtôt, que l'Abregé que

* Il arrive aſſez ſouvent, que des Prêtres Papiſtes, & ſur-tout des Jéſuites, ſe mêlent parmi le Clergé Anglican; & que, faiſant profeſſion de la Religion Proteſtante, ils ne négligent rien, pour ſapper ſourdement l'Etat & l'Egliſe.

que nous venons de voir eſt un extrait en l'air; & que l'Auteur du reſte de l'Ouvrage n'a jamais fait un Diſcours, dont ce que nous venons de voir puiſſe être le Sommaire. L'Editeur Anglois place ce prétendu Diſcours après la Section 9. & le pouſſe juſqu'au tems du Roi Guillaume. Cependant, dans la Section onziéme, l'Hiſtoire n'eſt étenduë que juſques au Regne de Jaques Second.

On dira peut-être, que c'eſt préciſement cette Section, que la petite Note de l'Editeur Anglois a en vuë, & que par conſequent elle ne ſe trouve point dans le Manuſcript; mais, cette Objection ſeroit des plus frivoles, puiſqu'il eſt aiſé de remarquer, que c'eſt par-tout le même ſtile, le même tour d'eſprit, la même invention, qui brille dans tout le reſte de l'Ouvrage.

Il n'en eſt pas de même, à mon avis, du Sommaire. Il y a de l'eſprit infiniment; mais, ce n'eſt pas la même ſorte d'eſprit ſi particulier à l'Auteur du Conte. L'Allegorie n'y eſt pas par-tout également bien ſoutenuë, & elle eſt de beaucoup trop développée pour répondre à tout le reſte. Toutes les Revolutions, que la Religion a eſſuiées en Angleterre, y paroiſſent ſi clairement, qu'il

qu'il suffit d'avoir une legere idée de l'Histoire, pour n'y trouver rien d'Enigmatique; ce qui est fort éloigné du tour, qui regne generalement dans le reste de l'Ouvrage. Pour ce qui regarde la justesse de l'Allegorie, je crois que tout le Public verra avec moi, que tous les troubles, & les changemens, qui sont arrivez dans la Grande-Bretagne par raport à la Religion, ne sont gueres appliquables à une simple Paroisse, *bien moins encore à une* Ferme, *ou* Métairie; *car, c'est l'idée dont on s'est servi dans l'*Abregé Anglois. *Aussi, l'Auteur de cette Piece s'y trouve-t-il trop serré; il en sort plus d'une fois, & entre autres, lorsqu'il parle d'une Province entiere dans le Nord, dont Jean s'étoit mis en possession. Il dépeint le Corps de Doctrine de chacun des Freres, sous l'Emblême d'une Boutique d'Apothicaire; mais cet Emblême est trop borné: il n'y reste pas, parce qu'il n'y sauroit rester, sans donner visiblement la torture à sa matiere, & à son esprit. Ce que j'en dis n'est pas pour rien ôter au merite de cet Extrait. Je le trouve plein de feu, & de fine plaisanterie; & je crois que le Public doit savoir gré à l'Editeur Anglois de le lui avoir communiqué, & à moi de l'avoir traduit. J'y*

ai laissé le même tour, qu'il a dans sa Langue originale, & je n'ai pas craint de devenir ennuieux par l'uniformité des Periodes, qui commencent presque toutes par Comment &c.

Il s'agit ici d'une espece de Roman; & ceux, qui auront lu les Rolans, *& les* Amadis, *se souviendront sans doute, que les* Sommaires, *qui précédent chaque Livre de ces merveilleux Ouvrages, sont écrits dans le même gout :* Comme Lascaris combatit le Dragon du Lac, &c. Comme le Damoisel de l'ardente Epée défit en combat singulier, &c. Comme le Soudan Zair & l'Infante Abra sa Sœur se firent chrêtienner, &c.

J'avois même quelque démangeaison de traduire ce Sommaire *en Gaulois, pour le relever davantage par le gout de ce vieux stile Romanesque; mais, je n'ai pas osé le hazarder, parce que ce langage n'est pas conforme à celui que j'ai employé dans le reste de ma Traduction.*

SECTION X.

Compliment de l'Auteur au Public.

ON trouve une preuve inconteſtable de la politeſſe de notre âge, dans le commerce de civilité, qui ſe fait depuis quelques années, entre les Auteurs, & le Public. On ne voit plus une piéce de Théatre, une brochure, un petit Poëme, paroître dans le monde, ſans une Préface pleine de reconnoiſſance pour l'Aplaudiſſement general, avec lequel l'Ouvrage a été reçû. *Par qui, quand, ou de quelle maniere?* c'eſt le bon Dieu ſeul qui le ſait. Suivant un exemple ſi digne d'être imité, je rends ici de très-humbles Graces à Sa Majeſté, aux deux Chambres du Parlement, aux Seigneurs du Conſeil privé, aux venerables Juges, à la Nobleſſe, au Clergé, & au tiers Etat de ce Roïaume, & ſpecialement à mes très dignes Freres du *Caffé de Guillaume, du Collége de Gresham, de la Societé de Warwic-lane, de Moorsfields, de Scotland-yard, de Guild-*

hal, *& de la Sale de Weſtmunſter* *, en un mot à tous les Habitans de la Grande-Bretagne, qui ſe trouvent à la Cour, à l'Egliſe, à l'Armée, à la Campagne, & dans la Ville ; je les remercie très-humblement, dis-je, du favorable Accueil, qu'ils ont fait à ce divin Traité. Je les aſſure, que leur aprobation, & la bonne opinion, qu'il leur a plu de concevoir de mes petits talens, me touche de la maniere la plus ſenſible ; & que je ſuis prêt à me ſervir de toutes les Facultez de mon ame, pour leur faire voir dans l'occaſion, que l'ingratitude n'eſt pas mon vice.

Que je ſuis heureux encore de faire briller mon Génie, dans un ſiécle ſi fameux pour la félicité que ſe procurent mutuellement les Auteurs & les Libraires, qui ſont à l'heure qu'il eſt les ſeules perſonnes dans la Grande-Bretagne qui ſoient contentes de leur ſort. Demandez à un Auteur, comment a réüſſi ſon dernier Ouvrage ; il dira *que, graces à ſon étoile, le Public l'a traité aſſez favorablement, & qu'il n'a pas la moindre raiſon de regretter ſes peines : &, cependant, c'eſt*

* Aſſemblées differentes de Savans, & de Beaux-Eſprits.

c'eſt un Ouvrage, qu'il a expedié dans une ſeule ſemaine, a bâtons rompus, dans certains quart-d'heures, qu'il a pu dérober à ſes occupations preſſantes. Vous découvrirez la même ſatisfaction dans la Préface; &, ſi vous voulez ſavoir, juſqu'à quel point elle eſt ſincere, vous n'avez qu'à vous en rapporter au témoignage autentique de celui qui a imprimé cet heureux Ouvrage. *Graces à Dieu*, dira-t-il, *la Piéce eſt generalement goutée: j'en fais déja une nouvelle Edition; & je n'en ai plus que trois Exemplaires dans ma Boutique.*

Si vous voulez rabatre quelque choſe du prix, il vous dira généreuſement qu'il n'y regarde pas de ſi près, dans l'eſperance d'avoir une autrefois votre pratique: &, en même tems, il vous prie de dire à vos Amis, qu'il leur donnera la piéce en queſtion pour le même argent.

Je croi, qu'on n'a pas examiné avec aſſez d'attention, à quelles cauſes, & à quels accidens, le monde eſt redevable de la plus grande partie de ces illuſtres Ouvrages, qui, pour le divertir, partent de la preſſe à chaque heure du jour. A mon avis, ce qui les encourage à s'expoſer

poſer à la lumiere, c'eſt un *jour pluvieux*, *le lendemain d'une débauche*, *un accès d'affection Hypocondriaque*, *un cours de Medecine*, *un Dimanche où l'on ne ſait que faire*, *un malheureux coup de dez*, *un compte peu laconique du tailleur*, *une bourſe vuide*, *une tête chargée de vapeurs factieuſes*, *une chaleur exceſſive*, *un ventre conſtipé*, *la diſette de bons livres*, *& un juſte mépris du ſavoir*; en un mot, tout accident de la vie, qui porte l'homme à ſe diſtraire, ou à ſe tirer de l'ennui, ſans ſortir de l'indolence. Sans ces raiſons, & d'autres trop longues à déduire ici, on verroit le nombre des Auteurs, & des Ouvrages, diminuer tellement, que la choſe ſeroit pitoïable à voir. Si vous voulez ſavoir uue autre raiſon de la multitude de ces ſortes de Productions; écoutez avec attention les paroles du fameux Philoſophe *Troglodyte*.

Il eſt demontré, dit-il, *qu'il y a certains grains de folie*, *qui ſemblent entrer dans la compoſition de la Nature humaine. Nous ne ſommes pas les maîtres de nous en défaire: nous n'avons que le choix de les garder au dedans de nous*, *ou de les étaler au dehors*; *& il eſt facile de comprendre*.

à quel parti ce choix se détermine d'ordinaire, quand on songe que les facultez de notre esprit ressemblent aux liqueurs, dont les plus legeres s'élevent toûjours au-dessus des autres.

Il y a dans notre Ile fameuse un pitoïable petit Auteur, ennemi juré du Stile Laconique. Je m'assure que son impertinent Caractere doit être assez connu du Lecteur : il se mêle d'une pernicieuse sorte d'Ouvrages intitulez *secondes parties*; & il prend d'ordinaire le nom des Auteurs des *premieres*. Je prevois, que, dès que j'aurai mis bas la plume, ce Compagnon alerte s'en saisira; & qu'il me traitera aussi inhumainement, qu'il a déja traité le *Docteur Blackmore*, le Sieur *l'Estrange*, & d'autres, qu'il est inutile de nommer ici.

Cette juste crainte me fait déja avoir recours par avance à cet Amateur du Genre-humain, ce grand Redresseur des Torts, le *Docteur Bentley*. Je le prie de couvrir mon Traité sous les ailes de sa Charité *Moderne*; &, s'il arrive par hazard, que, pour mes pechez, la peau d'un Ane me soit appliquée sur le dos, en guise de *seconde partie*, je le conjure de m'en décharger à la face de tout le mon-

monde, & de la garder chez lui, jusqu'à ce que la veritable bête trouve à propos de la reclamer.

Cependant, afin que le susdit animal ne se flatte pas de trouver bientôt occasion de me jouer ce tour, j'avertis le Public, que j'ai résolu de prodiguer dans le présent Ouvrage tous les materiaux que j'ai préparez depuis un grand nombre d'années. Je n'en ferai pas à deux fois: puisque ma veine est ouverte, je suis d'humeur à l'épuiser tout de suite en faveur de ma chere Patrie, & pour le bien de toute la Societé humaine. Mes convives sont nombreux, & je veux, comme un bon Hôte, mettre tout par écuelles, sans me soucier de mettre les restes dans le garde-manger: ce qu'ils laisseront dans les plats sera pour les pauvres; permis aux chiens, qui se trouveront sous la table, de ronger les os. Je trouve cette maniere d'agir plus noble, que de donner mal au cœur à la Compagnie, en la priant de revenir le lendemain manger les *bribes*.

Si le Lecteur veut bien considerer attentivement la force de ce que j'ai dit dans ma Section qui roule sur l'*Extravagance*, je suis sûr qu'il sentira une ré-

vo-

volution extraordinaire dans ſes idées, & dans ſes opinions ; & qu'il en ſera infiniment plus propre à gouter le plaiſir, que le reſte de cet Ouvrage eſt capable de lui donner.

On peut partager tous les Lecteurs en trois Claſſes. Il y en a de *ſuperficiels*, *d'idiots*, & de *ſavans*. Le *Lecteur ſuperficiel*, en parcourant ce Livre, ſera fort porté à faire de grands éclats de rire. Rien de plus excellent, pour donner de la liberté à la poitrine, & aux poumons : c'eſt d'ailleurs le plus innocent de tous les *Diuretiques*, & un remede ſouverain contre tous les maux, qui ont leur ſource dans la *ratte*. Le *Lecteur ignorant*, entre lequel & le premier, la difference eſt ſi délicate, ſe ſentira diſpoſé à chaque periode à ouvrir de grands yeux. C'eſt un remede admirable pour diſſiper les mauvaiſes humeurs, qui tombent ſur l'œil : il donne de la vigueur & de la vivacité aux eſprits animaux, & contribue merveilleuſement à la tranſpiration.

Quant au *Lecteur ſavant*, pour qui particulierement je veille lorſque les autres dorment, & je dors quand les autres ſont éveillez, il trouvera ici des ma-

matieres suffisantes, pour occuper toutes ses speculations pendant le reste de sa vie. Ce seroit une chose fort souhaitable pour l'utilité publique, que chaque Souverain voulût bien choisir dans tous ses Etats *sept des plus profonds Savans*, & qu'il les fit enfermer pendant *sept ans*, dans *sept differentes Chambres*, avec ordre de faire *sept amples Commentaires* sur cet Ouvrage misterieux. J'ôse soutenir, que, quelque differentes que puissent être leurs conjectures, elles pourront être toutes déduites du texte évidemment, & sans tordre en aucune maniere la signification ordinaire des termes. Je desire ardemment, que, s'il plait à Leurs Majestez, on commence au plûtôt l'éxécution d'un projet si utile; parce que je serois charmé de jouir, avant que de quitter ce monde, d'un bonheur, où nous ne saurions atteindre d'ordinaire, nous autres Ecrivans mystiques, avant que d'être couchez dans le tombeau.

La raison en est peut-être, que la Renommée est un fruit enté sur le Corps humain, & qu'il ne sauroit croitre, bien loin de parvenir à maturité, avant que le tronc soit mis en terre. Peut-être est-

eſt-ce un oiſeau de proïe, qui ne ſuit que l'odeur des cadavres. Peut-être encore s'imagine-t-elle, que ſa trompette ne donne jamais un ſon plus fort, & plus propre à ſe répandre par-tout, que quand il part de l'élevation d'une *tombe*, & qu'il eſt ſecondé par les Echos d'une voute étenduë.

Il eſt certain que tous les Auteurs obſcurs, depuis qu'ils ſe ſont aviſez de l'expedient merveilleux de mourir, ont été extraordinairement heureux, dans la varieté, auſſi bien que dans l'étenduë, de leur réputation. Comme la Nuit eſt la Mere de toutes les choſes, les plus ſages Philoſophes eſtiment tous les Livres féconds en merveilles, à proportion de leur obſcurité; &, pour cette raiſon, les *adeptes*, les *vrais illuminez*, c'eſt-à-dire les plus obſcurs de tous, ſe ſont attiré des Commentateurs ſans nombre, qui, comme habiles *Accoucheurs* Scolaſtiques, les ont *délivrez* d'un grand nombre de *ſens* differens, que les Auteurs eux-mêmes n'avoient jamais eu garde de concevoir. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit juſte de les mettre ſur leur compte; car, les expreſſions de pareils Ecrivains ſont comme la ſemence, qu'on ré-

répand à tout hazard, & qui, rencontrant un terroir fertile, produit une vaſte moiſſon, où le ſemeur lui-même ne ſe ſeroit jamais attendu.

Aiant bien peſé toutes ces conſiderations, je crois utile d'établir ici certaines Regles, qui pourront être d'un grand ſecours aux eſprits ſublimes, qu'on choiſira pour faire un Commentaire univerſel de ce merveilleux Ouvrage. Ils ſauront d'abord, que j'ai caché un grand myſtere dans le nombre des O, qui ſe trouvent dans ce Traité, multipliez par *ſept*, & diviſez par *neuf*. De cette maniere, ſi un *devot Frere* de la *Roſe-Croix* *, veut bien prier ardemment, & avec une foi vive, pendant ſoixante & trois matinées, & enſuite tranſpoſer ſelon les regles de l'Art certaines Lettres & certaines Syllabes, dans les Sections ſeconde & cinquiéme, il peut être perſuadé qu'il en reſultera une Recete formelle & complete du *grand œuvre*. De plus, quiconque voudra ſe donner la peine de calculer exactement le nombre de fois que chaque Lettre ſe trouve dans ce Traité, avec la *difference* qu'il

* Un *Adepte*, un Partiſan du *grand œuvre*.

qu'il y a entre tous ces nombres; & de chercher la cauſe véritable & naturelle de chacune de ces *differences*; il trouvera, dans le *produit*, des découvertes, qui païeront ſes peines avec uſure. Qu'il ſoit pourtant averti de ſe précautionner contre *Bythus*, & *Sigé*, & de bien retenir les qualitez d'Acamoth *. *A cujus lacrymis humectata prodit ſubſtantia, à riſu lucida, à triſtitia ſolida, & à timore mobilis.* C'eſt à cet égard qu'*Eugene Pilalethe* † eſt tombé dans une erreur impardonnable.

* Ce ſont quelques Expreſſions miſterieuſes des Adeptes.

† Il a fait un Livre ſur cet Art merveilleux appellé *Anima Magica abſcondita.*

SEC-

SECTION XI.

Continuation du Conte du Tonneau.

APrès m'être jetté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, resolu de suivre desormais mon sujet pas à pas, jusqu'à la fin de mon Voïage, à moins que quelque agréable perspective ne se presente à ma vuë, & ne m'invite à l'examiner de plus près. S'il m'arrive un pareil accident, où jusqu'ici je n'ai pas la moindre raison de m'attendre, je demande à mon Lecteur par avance la grace de voulour bien m'accompagner, & de me permettre de le conduire avec moi vers tous les objets, qui me paroitront valoir la peine de s'y arrêter pendant quelques momens.

Il en est de ceux qui écrivent, comme des Voyageurs. Si un homme se hâte pour revenir chez lui, (ce qui n'est pas mon cas, car je ne suis jamais si desœuvré que dans ma maison), & si son cheval est fatigué par la longueur du voïage, ou par de mauvais chemins, ou parce

parce que c'eſt une mazette, je lui conſeille de ſuivre la route la plus courte & la plus batue, quelque ſale qu'elle puiſſe être. Il eſt vrai qu'un tel homme eſt un aſſez mauvais Compagnon de Voïage : à chaque pas, il s'éclabouſſe lui-même, & ſes camarades. Leurs penſées, leurs deſirs, leurs converſations, ne roulent que ſur le *gîte*; &, à chaque embaras, à chaque tas de boue, à chaque fois qu'un des chevaux bronche, ils ſe donnent mutuellement à tous les Diables du meilleur de leur cœur.

Mais, quand un Voyageur & ſon Courſier ſont l'un & l'autre gais & vigoureux, quand le premier à la bourſe pleine, & qu'il a le jour entier à ſa diſpoſition, il ne choiſit que les chemins les plus propres & les plus agréables ; il fait des contes borgnes à ſes compagnons, & les amene avec lui de quelque côté où un effet agreable de l'art ou de la nature, ou de tous les deux, s'offre à ſa vuë : s'ils ſont trop ſtupides, ou trop fatiguez, pour le ſuivre, il les plante-là, bien ſûr de les ratraper à la Ville la plus proche. Dès qu'il y arrive, il y paſſe au grand ga-

lop, tous les Habitans, Hommes, Femmes, Poliſſons, ſortent pour le voir. Une centaine de Chiens aboïent après lui; &, s'il en favoriſe les plus hardis d'un coup de fouet, c'eſt plûtôt par divertiſſement, que par vengeance: mais, ſi quelque Dogue hargneux l'approche de trop près, un coup de pied accidentel du courſier, qui par-là ne perd pas un pouce de terrain, l'envoïe chez lui boiteux, & à demi-mort. L'application en eſt aiſée à faire *.

J'en reviens aux Avantures du fameux *Jean*. Les Lecteurs ſe ſouviendront ſans doute, de l'état, & des diſpoſitions, où je l'ai laiſſé à la fin d'une des précédentes Sections. Ils n'ont qu'à extraire de tout ce que j'en ai dit ci-deſſus une *ſuite d'idées*, propre à mettre leur eſprit dans la ſituation néceſſaire, pour goûter, comme il faut, ce qui va ſuivre.

Non

* J'avoue qu'il n'en eſt pas ainſi à mon égard. Le commencement de cette Digreſſion s'entend de reſte: mais, ce Cavalier, qui galoppe par la Ville, qui s'atrire les yeux du Peuple, & l'aboïement des Chiens, tout cela eſt un miſtère pour moi; & j'en laiſſe l'explication aux adeptes, ou aux Commentateurs de profeſſion.

Non seulement *Jean* avoit assez bien ménagé la révolution arrivée dans sa cervelle, pour devenir Auteur de la fameuse Secte des *Æolistes*; mais, graces à la nouvelle fécondité, que sa folie donnoit à son imagination, il avoit conçu encore une grande quantité d'idées, qui, quoi qu'en aparence sans rime & sans raison, ne laissoient pas de cacher certains mysteres, & de s'attirer des Partisans zélez.

J'en raporterai les exemples les plus remarquables que j'ai pu ramasser, ou dans une tradition inconteſtable, ou dans une immense lecture. Je les décrirai avec toute la simplicité possible, & avec toute la clarté dont des sujets aussi profonds & aussi abstraits peuvent être susceptibles. Je ne doute pas, qu'ils ne fourniſſent une ample & noble matiere à tous ceux, qui, dans le creuset de leur imagination, savent changer les realitez en types, qui ont l'habileté de former des ombres sans le secours de la lumiere, & de les transformer en substances sans en être redevables à la Philosophie; en un mot, à ceux qui possedent l'heureux talent d'attacher à un sens clair des Emblêmes, & des Al-

legories, & de metamorphoſer tout ce qui eſt litteral & ſimple en figures & en myſteres.

Jean s'étoit fourni d'une belle copie du Teſtament de ſon Pere, écrite ſur une grande feuille de parchemin; &, pour jouer le rolle d'un bon Fils, il devint amoureux à la folie de ce parchemin reſpectable *.

Quoi que le Teſtament, comme j'ai déja dit pluſieurs fois, ne contint que des Regles claires & aiſées, touchant la maniere de porter, & de menager, les *trois Habits*, ſoutenues & fortifiées par des promeſſes & par des menaces, le bon-homme *Jean* ſe mit dans l'eſprit, qu'il y avoit quelque ſens profond & obſcur, & que, ſous cette écorce de ſimplicité, elles cachoient de grands Myſteres †. *Meſſieurs*, diſoit-il à ſes Diſ-

* Il y a un bon nombre de Dévots ſuperſtitieux, qui ont une vénération particuliere pour la figure exterieure de la Bible, à l'imitation des Mahometans, qui témoignent le plus profond reſpect pour leur Alcoran.

† Il eſt certain, qu'il y a des Chrêtiens aſſez fous, pour ne trouver rien de litteral dans la Bible, & pour chercher des Myſteres dans les Recits les plus ſimples. Tel eſt un Profeſſeur fameux

Disciples, *je vous ferai voir, que ce même parchemin, que vous voiez-là, contient du pain, du vin, & des habits; que c'est la Pierre Philosophale, & la Médecine universelle.* Conséquemment à cette fantaisie, il résolut de s'en servir dans les plus viles, aussi bien que dans les plus grandes circonstances de la vie. Il avoit trouvé l'Art de le changer en toutes sortes de figures. Quand il vouloit dormir, il s'en faisoit un bonnet de nuit; & quand il faisoit de la pluïe, il s'en servoit en guise de *Parasol.* Il étoit homme à en mettre un petit morceau autour d'un orteuil blessé; &, quand il avoit un accès de vapeurs, il s'en faisoit brûler un petit brin sous le nez.

meux dans nos Provinces, qui a fait un gros Livre, pour prouver que tous les Miracles de Jesus-Christ sont autant de Types. D'autres Extravagans cherchent dans les Livres sacrez la Recepte de la Pierre Philosophale; & d'autres, moins grossiers dans leur Folie, Me. Dacier par exemple, les regardent comme un Traité de Rhetorique. Il y en a même, qui y cherchent leur bonne avanture, en consultant à l'ouverture du Livre le premier passage, qui s'offre à leurs yeux, de la même maniere que les Païens cherchoient leur sort futur dans *Virgile.* Ce qu'on appelloit *Sortes Virgilianæ.*

nez. S'il avoit mal à l'eſtomac, il en avaloit autant de raclure, qu'il en pouvoit tenir ſur la ſuperficie d'un ſol. Tous ces remedes paſſoient chez lui pour infaillibles.

Par une Analogie exactement conforme à ces rafinemens, tout ſon Langage étoit emprunté du ſtile du Teſtament: toute ſon éloquence étoit renfermée dans ſes bornes ; & il n'oſoit pas ſe laiſſer échaper une ſyllabe, qui ne tirât de-là ſon *autorité* †.

Un jour, ſe trouvant dans une maiſon étrangere, preſſé d'une certaine neceſſité, ſur laquelle il n'eſt pas néceſſaire de s'etendre; & ne ſe reſſouvenant pas avec aſſez de promtitude de quelque phraze ſanctifiée, pour demander le chemin d'un certain petit apartement ; il préfera à *la*

† Rien au monde n'eſt plus ridicule que l'affectation de ce jargon dévot, qui exprime les choſes les plus ordinaires de la vie par des termes empruntez de l'Ecriture Sainte, qui certainement ne nous eſt pas donnée pour cet uſage-là. D'ailleurs, il n'y a aucune bonté réelle, aucune ſainteté, dans ces expreſſions. C'eſt leur ſens, qui eſt ſacré & utile. Il s'enſuit de-là, que la profanation n'eſt pas tout-à-fait auſſi commune, que le croient les bigots.

la mondanité de ſe ſervir du terme ordinaire, le parti deſagréable que le Lecteur devinera ſans peine. Ce n'eſt pas tout : la Rhétorique de toute la Compagnie ne fut pas capable de le porter à ſe faire nettoïer ; parce qu'aïant conſulté le Teſtament ſur un cas de cette conſequence, il y crut trouver un paſſage, qui s'y étoit gliſſé, peut-être par l'ignorance des Copiſtes, par lequel une pareille propreté paroiſſoit être defendue *.

Il ſe fit auſſi un Dogme de ne dire jamais Graces après avoir diné ; & tout l'Univers n'auroit pas pu lui perſuader *de manger comme un Chrétien*, ſelon la phraze vulgaire †.

Il

* L'Auteur tourne ici en ridicule certains Saints mauſſades, qui trouvent du crime à tenir leur *Vaiſſeau propre* ; & qui s'imaginent, que la Sainteté eſt incompatible avec la complaiſance de s'habiller comme le reſte du Genre-humain. Ils feroient bien de ſonger qu'il y a plus d'orgueil à ſe diſtinguer des hommes de ce côté-là, qu'a ſe confondre avec eux. Un Philoſophe dit un jour à *Diogene*, qu'il voïoit ſon cœur orgueilleux au travers de ſes habits *déchirés*.

† Il y a des Sectes, qui trouvent du crime à prier Dieu en ſe mettant à table.

Il trouvoit un délice extraordinaire à se bourrer de Salpetre, aussi bien que de meches d'une chandelle allumée, qu'il savoit atraper & avaler avec une adresse inconcevable *. De cette maniere, il entretenoit dans son ventre une flamme perpetuelle, qui, sortant comme une vapeur embrazée, de ses yeux, de ses narines, & de sa bouche, faisoit resplendir sa tête dans l'obscurité, comme le squelette d'une tête de veau, où quelque espiegle d'Ecolier a mis une chandelle d'un liard pour effraïer les loïaux sujets de Sa Majesté : c'étoit le seul expedient, dont Maitre *Jean* se servoit, pour se conduire le soir chez lui ; étant acoutumé de dire, *que l'homme sage doit être sa propre Laterne.*

Il se promenoit d'ordinaire dans les ruës, les yeux fermez : &, s'il lui arrivoit de donner de la tête coutre un poteau, ou de tomber dans la bouë, deux petit accidens, qui lui étoient fort ordinaires, il disoit aux *apprentifs*, qui le regardoient de tous leurs yeux, qu'il se

* Ce Passage fait allusion à la chaleur du Zele, que les Devots s'efforcent d'entretenir dans une vivacité perpetuelle.

ſe ſoumettoit avec reſignation à ſon malheur, comme à un effet de la Deſtinée, avec laquelle il ſavoit par experience, qu'il n'étoit pas ſûr de luter; puiſque ceux, qui s'y hazardoient, étoient bienheureux de n'y gagner, qu'un nez ſanglant, & un œil poché au beure noir †.

Il a été ordonné, quelques jours avant la Création, diſoit-il, *que mon nez & ce poteau auroient une rencontre enſemble: &, pour cet effet, la Providence nous a envoïez au Monde l'un & l'autre dans le même âge, pour être compatriottes & concitoïens. Or, ſi j'avois tenu mes yeux ouverts, le malheur auroit été bien plus grand, ſelon toutes les apparences; car, quels*

† Toutes les perſonnes, qui admettent la Prédeſtination dans toute ſa rigueur, n'en tirent pas des Conſequences également impertinentes. Il y en a qui croïent, que les Décrets de Dieu ne doivent pas nous empêcher d'agir en Etres raiſonnables, & de nous déterminer vers le parti, qui nous paroit le meilleur; mais, d'autres abjurent entierement l'excellence de leur Nature, & s'imaginent, qu'il y a de la Vertu, & de la Sageſſe, à ſe conduire en ſimples Machines, & à ſe liever d'une maniere purement paſſive à l'Action de la Divinité.

quels terribles faux-pas ne font point les hommes tous les jours, avec toute leur mondaine prévoïance? Dailleurs, les yeux de l'entendement voient le mieux, quand ceux de la chair ſont écartez du chemin: c'eſt pourquoi l'on obſerve, que les aveugles marchent avec plus de conduite, plus de précaution, & plus de jugement, que ceux, qui mettent tant de confiance dans leur Faculté viſuelle, que le moindre accident dérange, & que la moindre humeur, la moindre membrane, détruiſent pour jamais. La vue reſſemble à une lanterne, rencontrée dans a ruë par une bande de Bréteurs ivres, & qui expoſe celui qui la porte, & ſon propre individu, à des ſouflets, & à des coups de pied, qu'ils auroient évitez l'un & l'autre, ſi l'envie de paroitre leur avoit permis de marcher dans les ténébres. Helas! toutes ces lumieres, dont on vante tant l'utilité, méritent, par leur mauvaiſe conduite un ſort encor plus malheureux que celui qu'ils s'attirent journellement. Il eſt vrai, que je viens de me caſſer le nez contre ce poteau, parce que la Providence n'a pas trouvé bon de me tirer par la manche, & de m'avertir d'en éviter la rencontre; mais, que cet acci-

accident n'encourage pas les hommes de ce siécle, ni leur posterité, de donner leur nez à garder à leurs yeux : c'est le vrai moïen de le perdre une fois pour toutes. O vous, foibles yeux, ô vous aveugles Guides de nos corps aveugles, que vous êtes de pauvres Gardiens de nos nez fragiles; vous, dis-je, qui vous fixez sur le premier précipice que vous trouvez en chemin; qui tirez ensuite après vous nos miserables corps trop promts à vous obéir, jusques sur le bord même de la destruction : mais, ce bord est d'un bois pourri, le pied nous glisse, & nous sommes précipitez dans le goufre, sans rencontrer le moindre arbrisseau officieux, qui puisse rompre le coup. Chute afreuse! à laquelle aucun nez de fabrique mortelle n'est capable de resister, excepté celui du Geant Laurcalco, *qui étoit Seigneur du Pont d'Argent*. Ainsi donc, ô vous foibles yeux, avec grande raison vous peut-on comparer à ces feux follets, qui conduisent l'homme à travers l'ordure & les tenebres, pour le faire tomber dans un puits profond, ou dans un goufre empoisonné.*

Voilà un échantillon de l'éloquence de

* Voyez Don Quichotte.

de *Jean*, & de la force de son raisonnement sur ces sortes de matieres abstruses.

Il avoit d'ailleurs de grandes vuës par raport à la dévotion, & il ne négligeoit rien pour en étendre les bornes. Il introduisit une nouvelle Divinité, à laquelle il concilia un grand nombre d'Adorateurs. Les uns l'appellent *Babel*; les autres, *Chaos* *. Il y a un Temple fort ancien, & d'une structure Gothique, qu'on a érigé à son honneur dans la Plaine de Salisburi, fameux par son Reliquaire honoré par de frequens pelerinages †.

Lorsqu'il avoit dans l'esprit de jouër à quelqu'un quelque tour scelerat, il se jettoit à genoux, quand ç'auroit été au beau milieu du ruisseau; &, les yeux levez vers le Ciel, il se mettoit à prier. Aussi-tôt, ceux, qui connoissoient ses saillies, avoient soin de s'en éloigner au plus vite; mais, si quelques étrangers attirez

* Ceux de l'Eglise Anglicane accusent les Presbyteriens d'être ennemis de l'Ordre dans le Culte.

† C'est une piéce monstrueuse de Pierres entassées sans ordre avec des peines infinies, sans qu'on en puisse deviner le but.

tirez par la rareté du fait, s'approchoient pour l'écouter, ou prénoient la liberté de rire de ſes contorſions, il ne manquoit pas de leur lacher ſon urine dans le nez, & de leur jetter la bouë à pleines poignées §.

En hyver, il marchoit toûjours l'habit déboutonné, & auſſi peu couvert qu'il étoit poſſible, pour donner un libre paſſage à la chaleur répandue dans l'air qui l'environnoit; &, en Eté, il

§ Rien n'eſt plus ordinaire aux Devots de profeſſion, que de couvrir leurs mauvais deſſeins du voile de la pieté; & ils ne ſont jamais plus à craindre, que lorſqu'ils ſont dans les plus grands accès de leurs extaſes devotes. On dit que *Cromwel*, fameux Partiſan de *Jean*, ſe ſervoit quelquefois d'une Ruze aſſez particuliere, pour duper les Ambaſſadeurs, Eſpions privilegiez des Souverains. Quand il ſavoit, que quelqu'un de ces Meſſieurs étoit dans ſon Antichambre pour avoir Audience, il ſe metoit à prier tout haut le bon Dieu, avec toute la ferveur poſſible, de favoriſer tel ou tel deſſein. Le pauvre Ambaſſadeur, ne croïant pas qu'un homme fût capable de ſe moquer du Ciel, pour mieux tromper les hommes, ne manquoit pas de donner dans le Panneau; &, par-là, ſon Maître, ſe précautionnant contre un Projet chimerique, ſe rendoit incapable de prévenir les veritables deſſeins de cet illuſtre Fourbe.

il s'accabloit d'habits, pour lui fermer l'entrée †.

Dans certaines Revolutions extraordinaires, il sollicitoit l'emploi de Bourreau general : il montroit une grande adresse à en faire les fonctions ; &, comme quelques-uns de ses Collegues se couvrent le visage d'un masque, quand ils exercent ce noble emploi, notre Ami *Jean* croïoit se déguiser de reste par de longues & savantes Prieres *.

Sa Langue étoit si musculeuse, & si subtile dans ses mouvemens, qu'il savoit l'entortiller dans son nez, d'où il faisoit sortir ensuite un langage tout particulier, & fort pathetique.

Il faut lui rendre encor cette justice, qu'il a été le prémier de ces Roïaumes, qui a songé à perfectionner le talent de

† Les Dévots sont d'ordinaire sujets aux fantaisies les plus bisarres : ils croïent se sanctifier, par des manieres diamétralement opposées à celles des autres hommes.

* Il n'y a point de gens plus cruels, en general, que ceux qui se couvrent du masque de la Devotion. Toûjours prêts à proscrire, & même à damner éternellement, ceux qui n'adoptent, ni leurs sentimens, ni leurs manieres.

de braire, par lequel le grand *Sancho* se signala jadis si noblement en *Espagne* †. Ses oreilles larges étoient toûjours exposées à l'air, & dressées en haut; & par leur secours, il porta son art à un tel degré, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer la *Copie* de l'*Original*.

Il étoit attaqué d'une maladie tout-à-fait contraire à celle, qui vient de la morsure de a *Tarentule*; il devenoit tout furieux au son d'un instrument de Musique, & sur-tout d'une Musette *: mais, il s'en guérissoit aisément, en faisant quelques tours dans la *Sale de Westmunster*, dans *Billing-gate*, dans une *Ecole*, à la *Bourse*, ou bien dans un *Caffé rempli de Nouvellistes* †.

Il ne craignoit pas les couleurs, mais il

† Ceci réflechit sur ces tons de voix lamentables, & ces cris ridicules, dont plusieurs Prédicateurs devots touchent les sens de leurs auditeurs, au lieu de convaincre leur raison par de bonnes preuves.

* Certains Devots, partisans de *Jean*, ont la Musique en horreur, comme la plus affreuse mondanité; quoi que rien au monde ne soit plus innocent: ils la trouvent sur-tout abominable dans le Culte religieux.

† Ce sont tous des lieux, où il se fait un bruit aussi grand, que desagréable.

il les haïſſoit mortellement; &, par conſequent, il avoit une grande averſion, pour toutes ſortes de *peintures* *. Quelquefois même, dans quelqu'un de ſes accès, il ſe promenoit dans les ruës, les poches chargées de pierres, pour abatre les *enſeignes* des boutiques.

Sa maniere de vivre, telle que je viens de la dépeindre, lui donnant fort ſouvent occaſion de ſe laver, il ſe jettoit quelquefois juſqu'aux oreilles dans l'eau, même au beau milieu de l'Hyver: mais, on a remarqué, qu'il en ſortoit plus ſale qu'il n'y étoit entré †.

Il a été le premier, qui ait trouvé l'Art de donner un remede ſoporifique par les oreilles. C'étoit un compoſé de ſoufre,

* Les Presbyteriens ont une haine furieuſe contre toutes ſortes de peintures expoſées dans les Egliſes, dans quelque vue que ce ſoit.

† Cet endroit paroit un peu obſcur; je crois l'entendre pourtant. Certains Devots, pieux par grimace, & réellement criminels, comme les Phariſiens, ſe croïent nettoïer de leurs défauts, par des jeunes, & des penitences exterieures, qui, ne venant pas d'un bon principe, & étant mêlées d'Hypocriſie, deviennent des crimes elles-mêmes. De cette maniere, le Devot devient plus ſale, à force de ſe laver.

fre, de beaume de Galaad, & de l'onguent du Samaritain §.

Il portoit sur son estomac une large emplattre caustique, par le moïen de laquelle il jettoit des soupirs, & pousſoit des gemiſſemens, capables de fendre le cœur de ceux qui les entendoient *.

Quelquefois, il se plaçoit au coin d'une ruë; &, s'adreſſant à ceux, qui paſſoient, il disoit à l'un, *Je vous prie, mon bon Monſieur, favoriſez-moi d'un bon coup de poing dans les dents.* A quelque autre, *Mon cher Ami, oh! je vous conjure, faites-moi la grace de me donner un vigoureux coup de pied dans le ventre. Madame, oſerois-je demander à votre Gran-*

§ Ce ſont les Sermons, dont quelquefois la Rhetorique eſt un mélange de chaleur, d'aigreur, & de douceur.

* Tout le monde connoit les Soupirs & les Gemiſſemens continuels des Bigots. On diroit que ces gens-là prennent la vertu pour une diſpoſion étrangere de l'ame, qui lui donne la torture. Ce qui eſt très-faux, ſur-tout par raport à une Pieté avancée. Elle met l'ame dans ſon plus haut dégré de perfection; &, lui faiſant ſentir fortement l'excellence de ſa nature, elle doit la remplir de ſatisfaction & de joye: elle doit même répandre la tranquillité, & le contentement, dans tout l'exterieur.

Grandeur de me donner de cette petite main potelée un petit ſouflet bien apliqué? Mon brave Capitaine, vous, qui paroiſſez avoir le bras ſi nerveux, pour l'amour de Dieu, ſanglez-moi une demi douzaine de coups de canne †.

Quand, par des ſollicitations ſi preſſantes, il avoit réüſſi à s'enfler le corps & l'imagination, il s'en retournoit chez lui content comme un Roi; & faiſoit mille Contes terribles de tous les malheurs, qu'il avoit ſoufert pour la Cauſe Commune *. *Voyez un peu ce coup-là*, diſoit-il, en ſe découvrant les épaules: *un maudit Janiſſaire me le donna ce matin à ſept heures, dans le tems qui je faiſois*

† Le faux Zêle porte ſouvent les Devots à s'expoſer ſans néceſſité à la Perſecution, contre la premiere loi de la nature, qui eſt le principe de toute la morale, & contre les ordres exprès de notre Sauveur. La Vanité a ſouvent beaucoup de part à cette conduite. C'eſt un beau titre, que celui de Martir de la Verité, c'eſt un titre fort flatteur; mais, le nombre de ceux qui le meritent eſt bien petit.

* Il n'eſt pas rare de trouver des gens, qui ſe vantent de ce qu'ils ont ſoufert pour l'Egliſe, & qui par-là veulent ſe faire conſiderer, comme les grands boulevards de la Religion.

ſois tous mes efforts, pour repouſſer le grand Turc. *Mes chers Voiſins, cette tête caſſée merite bien une emplatre, ce me ſemble. Si le pauvre* Jean *avoit fait grand cas de ſa caboche, vous auriez vu dès aujourd'hui le* Pape *& le Roi de* France *faire rage dans vos familles. Helas! Peuple Chrétien, le Grand* Mogol *s'étoit déja avancé juſqu'aux Fauxbourgs de la Ville, & vous n'avez qu'à remercier ces pauvres côtes, de ce qu'il ne vous a pas déja mangés à la poivrade, avec vos Femmes, & vos Enfans.*

Rien n'étoit plus remarquable, que l'Averſion que *Jean* & *Pierre* avoient l'un pour l'autre, juſqu'à l'affectation. *Pierre* avoit fait depuis peu quelques tours de fripon, qui le forçoient à ſe cacher, & à ne marcher que de nuit, pour éviter les griffes des Sergens. Ils s'étoient logez exprès aux deux extremitez oppoſées de la Ville; &, quand ils ſortoient, ils prenoient les detours du monde les plus biſarres pour s'éviter: mais, malgré tous ces ſoins, c'étoit leur deſtinée perpetuelle de ſe rencontrer. La raiſon en eſt aiſée à découvrir: les *fantaiſies* & l'*extravagance* de l'un & de l'au-

l'autre étoient fondées sur la même baze; & on peut les considerer, comme deux compas de la même grandeur & également ouverts. Si vous les fixez l'un & l'autre dans le même centre & si vous les tournez ensuite des deux côtez opposez, il est certain, qu'ils doivent de necessité se rencontrer quelque part dans la circonference. D'ailleurs, le malheur de *Jean* vouloit qu'il ressemblât à *Pierre* comme deux goutes d'eau, du côté de l'humeur, du tour d'esprit, de la taille, & de la mine*. Enfin, cette ressemblance étoit si parfaite, qu'il étoit fort ordinaire à quelque Sergent de saisir *Jean* au collet, en lui disant, *Maitre Pierre, je vous arrête de la part du Roi*. D'autres fois, quelqu'un des plus intimes de

* Il est certain que les Papistes, & les Persbyteriens, se contrecarrent avec plus d'affectation, que les mêmes Papistes, & les autres Sectes d'entre les Protestans. Cependant, leur pieté est plus semblable quelquefois, qu'ils ne pensent: ils sont fort étroitement unis par une certaine Devotion Monachale, par le Quiétisme, par les Austeritez, & par ces marques exterieures de pieté, qui font le vrai *Pharisaïsme*. N'oublions pas l'Intolerance, qui est aussi incompatible avec une Vertu raisonnée qu'inséparable de la Bigotterie.

de *Pierre* venoit embraſſer *Jean* bras deſſus bras deſſous, en le conjurant *de lui envoïer un de ſes meilleurs remedes contre les vers.* C'étoit-là aſſeurement une triſte recompence de toutes les peines, qu'il avoit priſes depuis ſi long-tems, pour n'avoir rien de commun avec ce Frere, pour lequel il avoit conçû une haine ſi opiniâtre: il ne pouvoit qu'être cruellement mortifié de voir que le ſuccès étoit ſi oposé à ſon intention; & les pauvres reſtes de ſon Habit en portérent la folle enchere. Jamais le Soleil ne commençoit ſa Courſe journaliere, ſans trouver à ces pauvres Guenilles une nouvelle piéce à redire. Maître *Jean* porta à la fin ſon Zêle ſi loin, qu'il païa un tailleur pour étreſſir le col de ſon Habit, juſqu'à un tel point, qu'il étoit capable de l'étouffer; & qu'il lui fit tellement ſortir les yeux de la tête, qu'on n'en pouvoit voir que le *blancs.* Tout ce qui reſtoit encore du fond de l'Habit étoit froté regulierement tous les

§ Les Devots ont bien ſouvent un air aſſez ſemblable à celui d'un homme conſtipé; & ils mettent une Dévotion toute particuliere dans une certaine tournure afreuſe, qu'ils ſavent donner à leurs yeux.

les jours pendant deux heures, contre une muraille rabotteuſe, afin d'en ôter les reſtes du galon, & de la broderie: & Maître *Jean* s'y prit d'une telle violence, qu'il eut bientôt l'air d'un Philoſophe Indien. Mais, malgré tous ſes ſoins, le ſuccès continua à tromper ſon attente. Les Guenilles ont une certaine reſſemblance comique avec les Ajuſtemens, à cauſe de quelque choſe de *flottant*, & de *voltigeant*, qu'il y a dans les uns & dans les autres, & qui n'eſt diſtingué qu'avec peine de loin, dans l'obſcurité, ou par une vue courte. C'eſt ainſi que les lambeaux de *Jean* offroient à la premiere vue un petit air ridiculement dégagé, qui, ſécondé par la taille, & par la mine, traverſoit tous ſes deſſeins, & contribuoit à le faire prendre pour *Pierre*, par les Partiſans mêmes de l'un & de l'autre. . . . . .

. . . . . .

. . . . . *deſunt nonnulla*

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Un vieux Proverbe Sclavonien dit par-

parfaitement bien, qu'il en eſt des hommes, comme des anes, qu'on ne retient jamais mieux, qu'en les ſaiſiſſant par les oreilles. L'experience fait voir pourtant, que cette regle à ſes exceptions:

Effugiet tamen hæc ſceleratus vincla Protheus.

Ce qui prouve, qu'en liſant les Maximes des Anciens il faut donner quelque choſe aux tems & aux lieux; car, ſi nous recourons aux plus anciennes Chroniques, nous y apprendrons, que rien n'a été ſujèt à des revolutions auſſi grandes, & auſſi frequentes, que les oreilles humaines.

Il y avoit autrefois une invention curieuſe, pour ſaiſir & pour retenir quelqu'un par les oreilles; mais, je croi qu'on peut la mettre au nombre des arts perdus. Il n'eſt pas poſſible même que la choſe ſoit autrement; puiſque, dans ces derniers ſiécles, toute l'eſpéce s'eſt diminuée juſqu'à un degré déplorable, & que ce qui en reſte eſt ſi fort dégénéré, qu'il ſemble ſe moquer de ceux, qui veulent en prendre poſſeſſion. Si l'on a jugé, qu'une fente dans l'oreille d'un ſeul

Cerf

Cerf étoit capable d'étendre cette imperfection sur tout une forêt, comment pourrions-nous nous étonner de l'abatardissement des oreilles humaines; consequence naturelle de la mutilation, où les oreilles de nos Peres, & les nôtres, ont été exposées depuis quelque tems?

Il est vrai que, depuis que notre Ile a été illuminée par la Grace, il y a eu un tems, où l'on a fait de grands efforts pour porter cette partie du Corps humain à sa grandeur primitive. Son étendue & sa proportion étoit alors regardée, non seulement comme un *ornement de l'homme exterieur*, mais encor comme un type de la Grace interieure. De plus, les Naturalistes nous assurent, que quand il y a une grandeur excessive, dans quelque partie superieure du corps humain, comme dans le nez & dans les oreilles, il faut de nécessité que certaines parties inférieures y répondent. Pour cette raison, c'étoit la coutume dans cet âge véritablement pieux, que dans les Assemblées chaque homme, à proportion qu'il avoit été favorisé de ce côté-là par la Nature, étoit fort porté à faire parade de ses oreilles, & de leurs dépendances. Ils étoient si libéraux à les donner

ner en ſpectacle, à cauſe d'un Aphoriſme d'*Hypocrate* *, qui nous enſeigne, que *l'homme devient Eunuque, dès qu'on lui a coupé la veine qui eſt derriere l'oreille.* Les femelles de cet heureux ſiécle n'étoient pas moins portées à les contempler, & à s'édifier par cette contemplation. Celles, qui avoient déja *uſé des moïens* †, les regardoient avec une forte attention, dans l'eſperance, que cette vue feroit ſur leur cerveau une impreſſion avantageuſe, pour le fruit futur de leurs ſaintes amours. Pour celles, qui ne faiſoient encore qu'aſpirer au bénéfice du mariage, elles trouvoient-là dequoi choiſir; bien reſoluës de donner leur inclination aux oreilles les mieux fournies, pour empêcher leur race de dégénérer de ce côté-là. A l'égard des Sœurs diſtinguées par leur Dévotion, elles conſideroient l'étenduë extraordinaire de ce membre, comme des *excreſcences ſpirituelles*; & elles honoroient les têtes, qui en étoient chargées, comme des *têtes ſanctifiées.* C'étoit

* *Libr. de aere, locis, & aquis.*

† C'eſt une Expreſſion devote, pour dire ſainement, avoir Commerce avec un Homme.

toit particulierement au Prédicateur, qu'elles accordoient cette *veneration religieuse*; parce que ſes oreilles étoient d'ordinaire de la prémiere Grandeur, & que dans ſes *Accens de Rhétorique* il étoit fort exact à les *étaler* à la vuë du Peuple, de la maniere la plus avantageuſe, les *expoſant* tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. De-là vient que la *Prédication* même eſt exprimée par certains Dévots, juſques dans nos jours, par le terme d'*Expoſition*.

Tels furent le ſoins des Saints de ce ſiécle-là, pour augmenter le volume des oreilles; & il eſt probable que le ſuccès y auroit répondu, ſi dans la ſuite du tems il ne s'étoit pas levé un Roi cruel, Perſecuteur de toutes les oreilles qui alloient au de-là d'une certaine meſure. Là-deſſus quelques-uns cachérent une partie de leurs *oreilles troppouſſantes* ſous un bandeau noir, d'autres furent empriſonnées ſous une peruque, d'autres furent, ou fendues, ou rognées, ou coupées juſqu'à la racine.

J'en parlerai plus au long dans mon Hiſtoire generale des Oreilles, que je rendrai publique au prémier jour.

De cette courte Relation de la Décadence

dence des Oreilles, dans les siécles passez; & du peu de mouvement, qu'on se donne dans celui-ci, pour les rétablir dans leur ancienne Grandeur: il suit évidement, qu'on espéreroit en vain d'arrêter les hommes par un membre si petit, si foible, si glissant; & que, pour réüssir à se rendre leur Maître, il faut inventer quelque autre moïen. Or, celui, qui voudra examiner la nature humaine avec attention, y trouvera des anses de reste. Chacun des six Sens † en fournit une. Il y en a un grand nombre, qui rendent les passions maniables; & il y en a quelques-unes attachées à l'entendement.

Parmi les dernieres est la *curiosité*, qui se laisse mieux empoigner que toute autre. C'est-là, dis-je, cet *éperon* serré contre le flanc, cette *bride* dans la bouche, cet *anneau* dans la narine du public paresseux, impatient, & grognard; c'est par cette *anse*, qu'un Ecrivain intelligent doit saisir ses Lecteurs. Dès qu'il en est une fois le Maître, toute leur résistance est vaine; ils sont ses prisonniers, jusqu'à ce que, par lassitude, ou par

† *Scaliger* en établit un sixiéme.

par ſtupidité, il veut bien les relâcher.

C'eſt par ce moïen que moi, Auteur de ce Traité miraculeux, je me ſuis rendu juſqu'ici le Maître abſolu du Lecteur benevole; & c'eſt à mon grand regret, que je me vois forcé de lâcher priſe, en lui laiſſant la liberté, par rapport à ce qui me reſte à dire, de ſe replonger dans ſon indolence naturelle. Ce que je puis vous dire, Ami Lecteur, pour votre Conſolation & pour la mienne, c'eſt que nous ſommes tous deux également intéreſſez dans la malheureuſe perte du reſte de ces Mémoires pleins de tours d'eſprit, d'accidens, & d'évenemens agréables, nouveaux, ſurprenans, & par conſéquent tout-à-fait proportionnez au gout délicat du ſiécle.

Avec tous les efforts, dont ma mémoire eſt capable, je n'en ai pu retenir qu'un petit nombre de *Chefs*. Il y avoit, entre autres, une Relation exacte de la maniere, dont *Pierre* obtint un *Sauf-conduit* du *Banc Royal*, & d'une Reconciliation faite entre lui & *Jean*, à l'occaſion d'un deſſein qu'ils avoient de trépaner *Martin*, pendant une nuit pluvieuſe,

vieuſe, dans la maiſon d'un Sergent, & de le dépouiller juſqu'à la peau *. Comment *Martin* à grand peine leur montra une belle paire de talons. Comment un nouvel Arrêt ſortit contre *Pierre*; ſur quoi *Jean* le laiſſa dans la naſſe, lui déroba ſon *Sauf-conduit*, & s'en ſervit lui-même †. Comment les guenilles de *Jean* vinrent à la mode à la Cour, & dans la Ville; & comment il monta un *ſuperbe Courſier*, & mangea du pain d'*épice*.

Les particularitez, contenuës ſous tous ces Chefs, me ſont abſolument ſorties de la memoire; &, par conſequent, elles ſont perdues ſans reſſource. Force m'eſt donc de laiſſer mes Lecteurs ſe faire l'un à l'autre des complimens de condoleance, autant que l'humeur de chacun y poura fournir. Je les conjure pourtant, par ce commerce d'amitié, qu'il y a eu parmi nous, depuis le titre, juſqu'à cette page-

* Ce Paſſage fait alluſion au Regne de *Jaques II.*, qui abolit les *Loix penales* faites contre ceux de l'Egliſe de Rome, & contre les Nonconformiſtes.

† Guillaume III remit en vigueur les Loix contre le Papiſme; mais, il trouva a propos de tolérer les *Presbyteriens*.

page-ci inclusivement, de ne se pas alterer la santé, pour un malheur qui est sans remede.

Pour moi, je vais m'acquitter d'un devoir de civilité, qu'un Auteur moderne, poli & instruit dans les belles manieres, ne sauroit négliger, sans se rendre coupable d'une irregularité criante. Je veux dire, que je vais prendre congé du public, avec toutes les formalitez requises.

La Conclusion.

PORter son fruit au de-là du *terme* est une cause réelle de fausses couches, aussi-bien que de ne le pas porter assez long-tems, quoi qu'elle soit moins frequente. Cette verité a sur-tout lieu par raport aux productions de l'esprit, qui, pour être accomplies, doivent paroitre comme à point nommé. Beni soit donc ce noble Jesuite †, qui le premier des Auteurs s'est hazardé à déclarer publiquement, que les Livres ont leurs propres Saisons, comme les mets,

† Le Pére d'Orleans.

mets, les habits, & les plaisirs. Plus bénie soit encore notre brave Nation, qui a rafiné si fort sur cette Mode Françoise. Il ne sera pas nécessaire que je vive fort long-tems pour voir le tems, qu'un Livre, qui ne paroitra pas dans sa Saison, ressemblera à un nigaud d'Amant, qui manque l'*heure du berger*; & qu'on n'en fera non plus de cas, que de la Lune pendant le jour, & des *Maqueraux* qui viennent dix ou douze jours après que la saison en est passée.

Personne n'a jamais été à cet égard un Observateur des tems plus éxact, ni un plus fin Connoisseur de notre Climat, que le Libraire, qui m'a acheté cette Copie. Il sait sur le bout du doigt quels sujets poussent le mieux, dans une année seche; & quels autres il faut semer dans le Public, quand le Thermometre est à *grande pluïe*. Après avoir vu ce Livre, & consulté son Almanac sur sa destinée, il me fit entendre, qu'aïant meurement réfléchi sur les principales qualitez de mon Ouvrage, savoir, *le sujet*, *& le volume*, il trouvoit qu'il ne réussiroit jamais, sinon après de longues vacances, & dans une mauvaise année pour les *navets*. Là-dessus,

preſſé par mes néceſſitez urgentes, je le priai de me dire, quelle ſorte de Piéce pourroit être propre pour le mois courant. Après avoir tourné ſes yeux du côté de l'Oueſt, *Je crois*, dit-il, *que nous aurons quelque orage*; *& ſi vous pouviez faire au plus vite quelque petite Drollerie, mais point en vers*; *ou bien quelque petit Traité ſur .....*; *cela courroit comme le feu Gregeois: mais, ſi le tems s'éclaircit, j'ai un Auteur à mes gages, qui me fera quelque choſe contre le Docteur* Bentley, *& je ſuis ſur d'y faire mes petites affaires.*

A la fin pourtant, il fit ſon marché avec moi; &, pour corriger les mauvaiſes influences du Ciel, nous convinmes d'un expedient. Si un de ſes Chalands vient lui demander un Exemplaire de mon Livre, & qu'il ſouhaite de ſavoir de lui confidemment le nom de l'Auteur, il lui nommera à l'oreille le Bel-Eſprit, qui ſera en vogue cette ſemaine-là: & ſi la derniere Comedie du Sieur *Durfey* a cours alors, j'aime autant porter pour ce tems ce nom-là, que celui de *Congreve*. Je ne fais mention de ces bagatelles, que pour donner à la Poſterité une idée du gout de nos Lecteurs. On pourroit les com-

comparer, ce me semble, à une mouche, qui, chassée d'un pot de confitures, se jette avec avidité sur un excrément, pour y achever son diner, avec le même appetit qu'elle l'a commencé.

Avant que de finir, j'ai encor un mot à dire sur les *Auteurs profonds*, dans la classe desquels le public judicieux me placera, selon toutes les aparences. Il en est à mon avis, de ces Ecrivains comme d'un puits. Un homme, qui a les yeux bons, verra le fond du puits qui a le plus de profondeur, pourvu qu'il y ait de l'eau; mais, s'il n'y a rien que de la bouë, quand le fond n'en seroit qu'à une toise & demie en terre, il paroitra extrémement profond, parce qu'il est extraordinairement obscur.

J'ai pris depuis peu la résolution de faire une experience, qui a fort bien réüssi à plusieurs Auteurs modernes; c'est d'écrire sur rien, & de laisser toûjours aller la plume son grand chemin, quoique le sujet soit absolument épuisé. C'est comme l'ombre de l'esprit, qui se plait encore à se promener sur le tombeau, où le cadavre est enterré. Pour dire la verité, il n'y a point de talent

plus rare, que celui de ſavoir bien diſtinguer quand il faut finir quelque choſe. Lorſqu'un Auteur aproche des frontieres de ſon Livre, il croit qu'en chemin faiſant, lui & ſes Lecteurs ſont devenus de vieilles connoiſſances, & qu'ils doivent être au deſeſpoir de ſe ſéparer; de ſorte que certains Ouvrages reſſemblent à des viſites de cérémonie, où les complimens, qu'on fait en ſe ſéparant, ſont quelquefois plus longs que toute la converſation qui les a précédez. On peut comparer la Concluſion d'un Traité à celle de la Vie humaine, qui peut être comparée à ſon tour à la fin d'un Repas, que peu de convives quittent dès qu'ils ont aſſez mangé, *ut conviva ſatur*. Ne voit-on pas mille fois, après le Feſtin le plus abondant, les gens reſter aſſis, quand ce ne ſeroit que pour réver, ou pour dormir le reſte du jour. A cet égard-là, je ſuis fort different des autres Auteurs, capables de trouver à redire à un pareil aſſoupiſſement dans leurs Lecteurs. Pour moi, je ſerai charmé, ſi, par mes travaux infatigables, je puis avoir contribué quelque choſe au Repos du Genre-humain, dans un âge ſi tumultueux. Je ne croi pas même un pareil effet ſi éloigné,

gné, qu'on diroit bien, des vues que doit avoir un Bel-Eſprit: puiſque jadis un Peuple fort poli dans la *Grece* * avoit dreſſé les mêmes Temples aux Muſes, & au Sommeil; perſuadé qu'il y avoit entre ces Divinitez des liaiſons d'amitié fort étroites.

Je ne ſaurois me réſoudre à quitter la plume, ſans demander encore une grace au Lecteur: c'eſt de ne s'attendre pas à être également inſtruit, & diverti, à chaque ligne, & à chaque page de ce Traité. Il eſt naturel qu'il donne quelque choſe à la ratte de l'Auteur, & à quelques courts intervalles de péſanteur, & de ſtupidité. Ce ſont de petits accidens, où il pourroit être ſujet lui-même en pareil cas. Qu'il me diſe, ſi, ſe promenant dans des ruës ſales, pendant un tems pluvieux, il trouveroit fort poli, à des gens qui le regarderoient à leur aiſe par la fenêtre, de critiquer ſa demarche, & de tourner en ridicule ſes habits mouillez?

Qu'il ſoit averti d'ailleurs, qu'en diſ-

* C'étoient les Habitans de *Trezene*.

disposant mon cerveau à la composition de cet Ouvrage, j'ai fait l'*Invention* Maitresse de tout, & que je lui ai donné *la Raison*, *& la Methode*, pour Demoiselles suivantes. J'ai pris cet arrangement, parce que j'ai toûjours observé en moi-même, comme une qualité particuliere, une démangeaison perpetuelle d'avoir de l'esprit, dans des occasions où il s'agissoit d'être raisonnable, sensé, & méthodique. J'ai toûjours été trop devoué aux *coutumes modernes*, pour négliger la moindre aparence d'un bon-mot, qui se levât dans mon esprit, quelques peines que je dusse emploïer, pour le forcer à entrer dans la conversation. Il est vrai que le succès n'a pas toûjours répondu à mon attente; car, aïant fait avec des peines immenses une *Collection* de sept cens trente huit *Fleurs d'Eloquence*, ou *Saillies spirituelles*, je n'ai pu en emploïer, pendant cinq ans de tems, qu'une seule douzaine, malgré tous mes efforts, pour saisir les vuides de la conversation, afin de les y fourrer comme des chevilles. Pour la moitié encore, ce fut autant d'esprit semé dans la Riviere,

re ; les Compagnies, que j'en voulois honorer, étant incapables de m'en savoir gré. Pour les autres, il en coûta tant de tortures à mon pauvre esprit pour leur ménager une heureuse entrée, que je fus enfin forcé de renoncer au métier penible d'un diseur de bons-mots. C'est à ce mauvais succès pourtant, que je suis redevable de la prémierre idée, qui m'est venuë de m'ériger en Auteur ; & il a produit le même effet sur plusieurs de mes Amis, qui ne s'en repentent pas, non plus que moi. Combien de fois n'arrive-t-il pas, qu'un tour d'esprit déplacé a fait pitié dans un entretien, & qu'ensuite rectifié par l'impression il a fait merveilles dans un Livre ?

A présent que, par la liberté de la Presse, je suis devenu Maitre absolu des occasions propres à faire briller *mes Lumieres acquises*, je commence déja à m'apperçevoir, que mon *Capital* diminue, & que ma *dépense* va beaucoup plus loin, que ma *recette*. Je ferai bien, par consequent, d'être un peu plus économe, & de faire de nouvelles épargnes, jusqu'à ce que mes *moïens*, se trou-

trouvant dans une heureuſe harmonie avec les beſoins du Public, m'obligent de nouveau à me mettre en frais.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES.

DEdicace pretendue du Libraire à Mylord Sommers. De quelle maniere il a découvert, que c'eſt à ce Seigneur que l'Auteur a trouvé bon que l'Ouvrage fût dedié. pag. 7. 8. & 9.

Le Ridicule des Faiſeurs de Dedicaces, qui donnent à leurs patrons des Eloges, qui ne conviennent pas à leur Caractere. 10. 11.

Avertiſſement du Libraire. Il rend compte au Public du tems qu'il a gardé ces Ouvrages chez lui; de l'année, où, ſelon lui, ils ont été compoſez; & des raiſons, qui le déterminent à les donner au Public.

Epitre Dedicatoire à S. A. R. le Prince Posterité.

L'Auteur, craignant que le *Tems*, Gouverneur de ce Prince, ne détruiſe bientôt toutes les productions du Siecle, ſe plaint de la Malignité de ce Pedagogue, qui fait paſſer les Ouvrages les plus eſtimez comme des éclairs. 17. juſques 22.

Il s'efforce à perſuader à S. Alteſſe, qu'en dépit de ſon Gouverneur, il y a aſſeurement dans le ſiécle preſent de l'Eſprit, du Savoir, & des

des Auteurs; & il proteſte, qu'il en a vu pluſieurs de ſes propres yeux. 25. & ſuivant.

PREFACE. Occaſion & Deſſein de cet Ouvrage. 29. 30. 31.

Projet pour donner de l'Employ aux Beaux-Eſprits Petits-Maitres, afin de les détourner d'attaquer la Religion & le Gouvernement. 32

Préfaces Modernes. 33

Delicateſſe des Traits d'Eſprit modernes, qui ne ſoufrent pas le tranſport. 34

Methode pour penetrer ſans peine dans les Penſées les plus miſterieuſes d'un Auteur. 36

Juſtes Plaintes de la multitude des Auteurs, faite par la multitude même des Auteurs. Echantillons de ces Plaintes. 37. 38

Ce Sujet eſt éclairci par le Conte d'un homme à groſſe bedaine preſque étouffé dans une foule. 39

L'Auteur prétend ſe prévaloir des Prérogatives accordées à tous les Ecrivains Modernes: ſavoir, de dire quelque choſe de beau & de ſublime, quand on ne le comprend pas, & de ſe louer ſoi-même ſans façon. 40. 41

La raiſon pourquoi aucun Trait Satyrique n'entre dans tout cet Ouvrage, contre la louable coutume des Livres modernes. 42. 43

Raiſon veritable & nouvelle pourquoi la *Satyre* eſt plus goutée que le *Panegyrique*. 44. 45. 46

La Difference qu'il y a entre la République d'Athenes, & la Grande-Bretagne, par rapport à la Satyre generale qui regarde tout un Peuple, & la Satyre qui a pour objet quelque Particulier. 47. 48. 49.

Deſſein de l'Auteur de donner au Public un *Panegyrique du Genre-Humain* & une Defenſe mo-

modeſte du procedé de la Populace dans tous les âges. 50

I. SECT. INTRODUCTION au CONTE DU TONNEAU. Diſſertation Phyſico-Mythologique, ſur les *Machines Oratoires.* Il y en a trois ſortes, la *Chaire*, *l'Echelle*, & les *Théatres des Charlatans.* 53. 54

Du *Barreau*, & du *Tribunal.* 55

Tendreſſe de l'Auteur pour le nombre *trois*, dont il promet le Panegyrique. 56. 57

Des *Chaires*, la matiere & la forme les plus convenables. 57. 58

De l'*Echelle*, Machine Oratoire, ſur laquelle les Orateurs Anglois effaçent ceux de toutes les autres Nations dans le même genre. *ibid.*

Du *Théatre ambulant*, Seminaire des deux autres Machines Oratoires. 59

Raiſon Phyſique pourquoi toutes ces Machines ont une certaine élevation. 60

Menagement délicat & judicieux de l'Architecture dont on ſe ſert dans les Theatres Dramatiques. 61. 62. 63

Les Machines Oratoires repreſentent emblematiquement les differens tours d'eſprit de ceux qui y montent, & même de toutes ſortes d'Auteurs & d'Ouvrages. 64. 65

Apologie des Auteurs de *Grubſtreet* contre les Societez revoltées de *Gresham* & du Caffé de *Guillaume.* 66. 67. 68

Les Lecteurs ſuperficiels ne ſauroient déterrer la Sageſſe, qui reſſemble à un Renard, à un Fromage, & à beaucoup d'autres choſes, qu'on ne ſonge gueres à y comparer. 69

L'Auteur promet des Commentaires pour éclaircir pluſieurs Ouvrages miſterieux de l'Academie de Grubſtreet, comme *Docteur Fauſtus*, *petit Pouſſet*, &c. 70. 71. 72. 73

La perſonne & la plume de l'Auteur uſées au ſervice du public. 74. 75
Utilité de pluſieurs Titres & de pluſieurs Dedicaces devant le même Ouvrage. 76. 77
II. SECT. Commencement du CONTE *du* TONNEAU. Diſcours d'un Pere mourant à ſes trois Fils, il leur donne des Habits, & un Teſtament. 78. 79
De la conduite de ces trois Cavaliers dans leur premiere jeuneſſe, & des belles qualitez qu'ils acquirent en frequentant les petits maîtres & les coquetes de la Ville. 80. 81. 82
Deſcription d'une Secte, qui reconnoiſſoit un Tailleur pour le Createur & leur Divinité tutelaire; du culte de ces Sectaires & de leur Syſtême de Religion. 83. & ſuivant.
Comme les trois Freres ſuivent les modes, & mettent des Nœuds d'épaules, contre le Teſtament de leur Pere, qu'ils ſe rendent favorables par la ſubtilité de quelques diſtinctions Scolaſtiques. 89. 90. 91
Ils couvrent leurs habits de Galons d'or, en ſe fondant contre ledit Teſtament ſur la *Tradition*. 92. 93. 94
Ils y mettent des doublures de Satin couleur de feu, s'autoriſant d'un Codicille, qui n'eſt pas de la façon de leur Pere. 95. 96. 97
Ils les chargent de franges d'argent, en ſe prevalant de la fineſſe d'une *interpretation Critique* dudit Teſtament. 98. 99
Ils y ajoutent une broderie Chinoiſe, en éludant le ſens naturel & literal du Teſtament. 100
Ils le renferment dans un Coffre-fort. 101
Le plus habile des Freres, nommé Pierre, s'introduit adroitement dans la maiſon d'un grand Seigneur pour élever ſes Enfans; apres la

la mort de ce Seigneur il chaſſe les Fils & donne leurs appartemens à ſes Freres. 102

III. SECT. *Digreſſion touchant Meſſieurs les Critiques.* 103

Trois eſpeces de Critiques, dont les deux premieres ſont éteintes. 104. 105

Genealogie du vrai Critique. 106

Son occupation, ſes devoirs, & ſa definition. 107. 108

Son antiquité. Les Auteurs les plus anciens en ont parlé d'une maniere Emblematique. 110. 111.

Pauſanias en parle ſous le type d'un Ane qui broute les vignes. 112

Herodote ſous celui des Anes qui ont des cornes, & d'un autre Ane dont le braire mit en déroute toute une Armée de Scythes. 113

Diodore ſe ſert de l'Embleme d'une herbe empoiſonnée. 114

Et *Cteſias* de celui d'un Serpent qui vomit du poiſon & qui n'a point de dents. 115

Garçons-Critiques indiquez par *Terence* ſous le nom de *Malevoli*. 116. 117

Le veritable Critique comparé à un Tailleur, & à un Mendiant. 118. 119

Trois marques Characteriſtiques du vrai Critique Moderne. 120. 121

IV. SECT. Continuation du CONTE *du* TONNEAU. 123

Pierre fait le gros dos, ſe donne des titres, & pour pouvoir ſoutenir ſes grands airs, il s'érige en Inventeur de Projets. 124

L'Auteur ſe flatte d'être bientôt traduit dans toutes langues étrangeres. 125

Pierre achete pour une ſomme modique la *Terre Auſtrale*; il la vend en détail à pluſieurs

gens ſans les en mettre en poſſeſſion. Il débite un remede contre les Vers. 126

Il établit un Bureau en faveur des Hypocondriaques & des gens tourmentez des vents. 127

Un bureau d'aſſurance contre la brulure. 128

Il invente la ſaumure univerſelle. 129

Il nourrit une race de Taureaux, deſcendus de ceux de *Colchos*, mais dont les pieds étoient de plomb, au lieu que leurs Ancêtres les avoient d'airain. 130. 131. 132. 133

Il vend des pardons à des criminels, qui ne laiſſent pas d'être pendus. 134. 135

Il reçoit un coup de hache à la tête, donne dans les plus grandes chimeres, & dans les friponneries les plus infames. 136. 137

Il chaſſe de la maiſon ſa femme & celles de ſes Freres. 138

Il leur donne du pain pour du mouton & pour du vin. 139. 140. 141. 142

Il débite les plus horribles menſonges, & prétend avoir vu une Vache, qui donnoit aſſez de lait pour en remplir 3000. Egliſes, un Poteau aſſez grand pour en faire ſix Vaiſſeaux de Guerre, & une Maiſon qui faiſoit un Voiage par mer & par terre de plus de 2000. lieuës d'Allemagne. 143. 144

Les deux Freres s'emparent par fineſſe d'une Copie du Teſtament, forcent la cave, boivent un doit de vin pour ſe fortifier le cœur, & ſont chaſſez par Pierre à grands coups de pied. 145. 146. 147

V. SECT. *Digreſſion à la Moderne.* 148

L'Auteur s'étend fort au large ſur les peines qu'il ſe donne pour rendre ſervice au public en l'inſtruiſant, & ſur-tout en le divertiſſant. 149. 150

Il donne aux modernes une recepte pour en-

enfermer dans un petit volume de poche, le Syſtême de tous les Arts, & de toutes les Sciences. 151. 152
Défectuoſitez d'*Homere*, & ſa craſſe ingnorance par raport aux inventions des modernes. 154. 155
L'Auteur n'écrit que pour ſuppléer à ce qui manque aux Oeuvres de cet ancien. 156. 157
Il excuſe les louanges qu'il ſe donne par l'exemple des plus fameux Modernes. 158. 159. 160
VI. SECT. Continuation du CONTE *du* TONNEAU. 161
Les deux Freres chaſſez prennent unanimement la reſolution de réformer leurs habits & leur conduite. Ils prennent l'un le nom de *Martin*, l'autre celui de *Jean*, & bien-tôt ils font voir qu'ils ont des Inclinations fort differentes. 164. 165
Martin, ayant commencé la réforme de ſon habit d'une maniere trop rude & trop impetueuſe, ſe reſoud de s'y prendre avec plus de précaution. 166. 167. 168
Jean, emporté par ſon zèle, tire, arrache, & met tout ſon habit en Lambeaux. 169. 170
Il emploïe toute ſon éloquence pour porter Martin à la même fougue, mais n'y aïant pas réüſſi, il ſe ſepare de lui. 171. 172. 173. 174.
Jean devient fou à lier, il s'attire un grand nombre de ſobriquets, & invente la Secte des *Æoliſtes*. 175. 176. 177
VII. SECT. *Digreſſion à la louange des Digreſſions.* Rien n'eſt plus fort dans le gout moderne que les Digreſſions. Le gout moderne en matiere d'eſprit comparé au gout moderne en matieres de ragouts & de fricaſſées. 178. 179

Digreſſions abſolument neceſſaires dans le genre d'écrire des Modernes. 180

Deux methodes d'acquerir l'érudition, qui ont à préſent la vogue, la Lecture des Titres, & celle des Index. Les avantages conſiderables de la derniere de ces methodes. 181

L'utilité des *Syſtémes* & des *Abregez*; le nombre des Auteurs ſurpaſſent de beaucoup celui des ſujets propres à être traitez dans un Livre, rend abſolument neceſſaires les *Abregez* & les *Recueils*. 182. 183

Réponſe à une objection tirée de *l'infinité de la matiere*. L'obſcenité eſt la ſeule ſource de bel eſprit, ſur laquelle l'invention des modernes ſe ſignale; elle ne laiſſe pourtant pas de s'épuiſer & de ſe perdre peu à peu. 184. 185

Moïens faciles de ſe rendre capable d'écrire ſur toute ſorte des ſujets. 186. 187

Si le Lecteur ne trouve pas cette Digreſſion bien placée, il eſt Maître de la réleguer dans quelque autre coin du Livre. 188

VIII. SECT. Continuation du CONTE *du* TONNEAU. Syſtême des *Æoliſtes*. Ils ſoutiennent que le Vent ou le ſouffle eſt l'origine de toutes choſes, & qu'il domine dans la compoſition de tous les êtres. 189. 190

Les Æoliſtes donnent aux hommes juſqu'à cinq ames. 191

Leurs *Harangues ou Eructations*. 192

Leur maniere de s'enfler pour s'y rendre propres. 193. 194

Borée eſt leur plus grande Divinité. Ils reçoivent leurs inſpirations du meilleur Acabit d'un païs apelé Σκοτια. 195

Ils ſe ſervent de tonneaux enfoncez en guiſe de chaires. 196. 197

Inſpirations communiquées au public par le canal

canal des femmes, & pourquoi. 198. 199
Les notions la plus oppoſées aux attributs Divins ſont les plus propres à former l'idée d'un Diable. Il n'y a point de Secte qui puiſſe s'en paſſer. 200. 201
Les Diables des Æoliſtes ſont le Cameleon, & un Geant nommé *Moulin-à-vent.* Les Lapons ſont étroitement liez avec les Æoliſtes Britanniques. 202. 203
Le profond reſpect de l'Auteur pour cette Secte. 204
IX. SECT. *Diſſertation ſur l'origine & ſur l'utilité de la Folie*; on lui eſt redevable des conquerans, & des chefs de Secte, tant par raport à la Religion, qu'à Philoſophie. 205. 206
La moindre vapeur qui monte dans le cerveau eſt capable de cauſer les entrepriſes, les revolutions, & les Cataſtrophes les plus merveilleuſes. 207
Cette verité eſt confirmée par l'exemple de *Henry le Grand* qui fit les plus grands préparatifs pour la guerre à cauſe de l'abſence de ſa Maîtreſſe. 208. 209. 210
Elle eſt confirmée encore par l'exemple de *Louis XIV.* dont les vapeurs, qui avoient été la cauſe des plus vaſtes deſſeins, aboutirent à la fin à une fiſtule. 211. 212
Les Syſtêmes des Philoſophes ont la même ſource. 213. 214. 215. 216
Il faut à l'homme un gout fin, beaucoup de diſcernement, & des occaſions très-heureuſes pour faire paſſer ſon extravagance pour force d'eſprit. *M. Wotton* a groſſierement manqué de ce côté-là. 217. 218
Explication détaillée de la maniere dont la folie produit les Syſtêmes, & les conquêtes. 219. 220. 221

Les dehors de toutes les parties de la nature vallent mieux que les dedans. 223. 224. 225

L'abondance des vapeurs eſt l'unique ſource de toutes ſortes d'extravagances, & les differentes eſpeces ne dependent que de la maniere dont le cerveau en eſt touché. 236. 227. 228

Projet de nommer des gens habiles pour aller viſiter l'Hôpital des Foux, afin d'apliquer chaque eſpece de folie à ſon propre objet, & de la rendre utile au public. 228. *juſques* 234

L'Auteur ſait par ſa propre experience que ce projet eſt très-praticable. Extrait de ce qui ſuit dans le Munuſcript après la Section IX. Contenant differentes Avantures des trois Freres arrivées dans la Paroiſſe d'Albion ſous pluſieurs differens Seigneurs de ladite Paroiſſe. 236, *juſques* 243

Sommaire d'une Digreſſion ſur la nature, l'utilité, & la neceſſité des Guerres, & des Querelles. 244. 245. 246

Suite du Sommaire de l'Hiſtoire des trois Freres. 247. 248. 249.

Remarque du Traducteur ſur ce Sommaire. 250. 251. 252

X. SECT. *Compliment de l'Auteur au Public.* La grande civilité qui regne entre les Auteurs, & les Lecteurs, & remercimens du nôtre adreſſez à tout le corps de la Nation. 253. 254

Perſonne n'eſt plus ſatisfait de ſon ſort que les Auteurs & les Libraires. 255

Les cauſes auxquelles nous ſommes redevables de la plûpa t des Ouvrages modernes. 256

Plaintes de l'Auteur contre un certain Barbouilleur de papier apellé Auteur des ſecondes parties ; il implore contre ce miſerable la Protection du Docteur *Bentley*, le grand Redreſſeur des torts de la Republique des Lettres. 257

L'Auteur en veritable prodigue regale ſes convi-

vives en dépensant tout son bien à un seul repas. 258

Usages que peuvent tirer de ce Traité toutes les differentes especes de Lecteurs. Les superficiels, les ignorans, & les savans. 259

Projet de faire sept amples Commentaires sur le present Ouvrages. 260

L'utilité des Commentaires pour les Auteurs profonds. 261

Quelques idées très-utiles à ceux qui voudront entreprendre de commenter ce Livre merveilleux. 262. 263

XI. SECT. Continuation du CONTE *du* TONNEAU. L'Auteur se delecte à faire encore quelques tours de promenade avant que de gagner le gite. Difference entre un Voïageur fatigué qui se presse de revenir chez lui, & un Voïageur qui ne voïage que pour son plaisir. 264. 265. 266

La suite des Avantures de *Jean*. Son respect superstitieux pour l'exterieur de la Bible, & les usages burlesques qu'il en fait. 267. 268. 269. 270

Il ne se sert jamais que de phrazes tirées des Livres sacrez. Avanture plaisante qui lui arrive à cette occasion. 271

Son zèle & sa soumission pour les decrets absolus. 272

Sa Harangue en faveur de la Prédestination. 273. 274. 275

Il cache des tours scelerats sous un exterieur de devotion, & affecte une grande singularité dans ses manieres, & dans ses discours. 276. 277. 278. 279

Son aversion pour la Musique, & pour la Peinture. *ibid.* & 280

Il invente un soporifique propre à être donné par les oreilles; ses Jeremiades, & son affec-

fectation de vouloir souffrir pour la bonne cause. 281. 282. 283

L'aversion prodigieuse qui regne entre *Jean* & *Pierre* les fait se rencontrer souvent à force de s'éloigner l'un de l'autre. 284

Jean ressemble extrémement à Pierre, malgré tous les soins qu'il prend pour ne lui ressembler en rien. 285. 286

Les oreilles abatardies de ce siécle ne fournissent pas une anse suffisante à ceux qui veulent retenir les hommes par-là. 287

Grandeur & Sainteté emblematique des oreilles des siécles passez. 288. 289. 290

Les passions & les sens sont d'autres anses par où l'on peut arrêter les hommes avec succès. C'est par la curiosité, que l'Auteur à trouvé à propos d'arrêter le public. 291. 292

Sommaire du reste de cette Histoire, qui s'est malheureusement perdu. 393

La *Conclusion*. Les Livres ont leurs Saisons, comme les fruits. 294. 295. 296

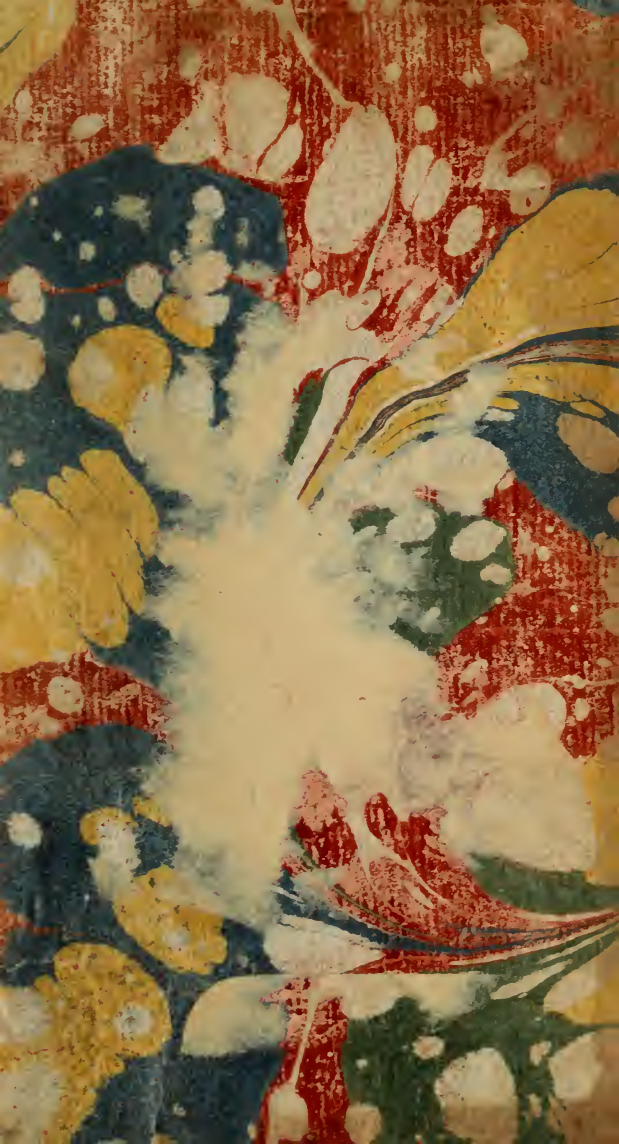
Description des profonds Auteurs, & de l'ombre de l'Esprit. 297. 298

Etroite rélation qu'il y a entre les Muses & le sommeil. 299

Apologie de certains endroits foibles du Livre. *ibid.*

La Methode & la Raison doivent être les Filles suivantes de l'Invention. 300

Recueil de Fleurs de Rhetorique, qui n'est venu à propos à l'Auteur qu'en composant son Livre dans lequel il l'a entierement épuisé. 301. 302

Fin du Tome premier.

R 5